



LETTRES ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,

Écrites des Missions étrangeres par quelques Missionnaires de la C. de J.

XXXIV. RECUEIL.

Par M. l'Abbé PATOUILLET.

Se vend

A PARIS;

Chez CHARLES-PIERRE BERTON, Libraire, rue S. Victor.

M. DCC. LXXVI.

Avec Approbation & Permission.

PRÉFACE.

C'Est dans les premieres années de ce siecle qu'on a commencé à recueillir & à publier les Lettres des Missionnaires qui travaillent dans différentes parties du monde à faire connoître les saintes loix & les mysteres adorables de l'Evangile. Le nouveau volume que je donne au Public est le trente-quatrieme; j'espere qu'il ne répondra pas mal à ce qu'on a lieu d'attendre d'une collection si intéressante, & qui a toujours mérité le titre qu'elle porte.

Ce titre a deux parties,

L'une annonce tout ce qui a rapport à la piété, aux travaux apoſtoliques, aux ſuccès de la religion : l'autre a trait aux ſciences & aux arts, à la Géographie, à l'Hiſtoire naturelle, aux mœurs des différens pays. Car, comme on l'a dit ſouvent, un Miſſionnaire, quelque zélé qu'il ſoit, n'eſt pas toujours dans le Miniſtere évangélique : il ne prêche pas il ne catéchiſe pas toujours ; &, ſans rien dérober du tems conſacré à étendre les limites de l'Egliſe, il lui reſte des momens, comme en ſa diſpoſition ; & qu'il peut mettre à profit pour l'avancement des ſciences. Alors il en fait part à ſa patrie ; charmé de lui conſacrer les

veilles que les fonctions apostoliques lui permettent.

La Chine a souvent fourni matiere à des Lettres de cette double espece : ce vaste Empire est une mine féconde & qu'on ne peut épuiser. Les nouvelles récentes qui en sont venues, en date de l'année 1774, nous apprennent qu'un très-digne & très-zélé Missionnaire, Carme Déchaussé, ayant eu, au défaut d'Evêque, le pouvoir de donner la Confirmation dans l'immense diocese de Pékin, est sorti secrétement de cette Capitale ; a fait dans plusieurs endroits assez éloignés des courses apostoliques, & pendant six ou sept mois a administré les Sacremens à quatre ou cinq mille per-

ſonnes. Il étoit ſur le point de revenir à Pékin, lorſqu'il fut dénoncé au Mandarin du lieu où il étoit, par un Infidele qui ſe trouvoit avoir un démêlé avec un Chrétien chez qui logeoit le Miſſionnaire.

On envoya tout de ſuite des gens pour s'en ſaiſir; on entra dans la maiſon & dans la chambre même où le Pere s'étoit caché ſous une natte. Le Mandarin alla juſqu'à lever la natte qui couvroit le Pere, lequel eut le tems de le voir, ſans être de ſon côté apperçu. Le Mandarin n'oſa-t-il pas prendre le Pere, ſachant qu'il venoit de Pékin; ou ne l'apperçut-il pas, parce que l'endroit étoit un peu obſcur? Quoi

qu'il en ſoit, on ne peut s'empêcher d'y reconnoître la Providence. Le Mandarin s'étant retiré, après avoir fait arrêter le domeſtique du Pere & quelques autres Chrétiens, ce zélé Miſſionnaire eſt revenu à Pékin en bonne ſanté. Il s'appelle le P. Joſeph *Brockmar*.

Cette affaire n'eſt point finie : ſur la dépoſition des Chrétiens arrêtés, le Mandarin a averti d'autres Mandarins ſubalternes à Pékin de faire chercher & arrêter un certain *Na* : c'eſt le nom chinois du Pere Joſeph, (car à la Chine il faut changer juſqu'à ſon nom) & un certain *Hao*, c'eſt le nom de ſon Catéchiſte, qui n'a pas été pris non plus. Les Mandarins ſu-

balternes ont donné la permiſſion de chercher par-tout, excepté dans les Egliſes des Jéſuites qui ſont des lieux d'immunité ; & où l'on ne peut arrêter perſonne, ſans un ordre exprès de l'Empereur [à qui cette affaire n'a pas encore été portée. Si elle lui parvient juridiquement, il y aura un peu de peine à l'accommoder, parce qu'il ne veut point qu'on s'éloigne de Pékin pour prêcher la Religion, ni même pour quelque raiſon que ce puiſſe être, ſans ſa permiſſion. Les Mandarins ſupérieurs ont refuſé la permiſſion de faire chercher dans les maiſons des Jéſuites le P. Joſeph ; en répondant aux Mandarins ſubalternes que toutes ces per-

quisitions étoient inutiles & que dans ces maisons il n'y avoit que d'honnêtes gens.

Tandis que les Missionnaires sont, comme l'on voit, souvent inquiétés dans les Provinces, ceux qui demeurent à Pékin vivent tranquilles sous la protection de l'Empereur. Tout idolâtre qu'est ce Prince, non seulement il ne pense pas à les renvoyer, mais quand même ils voudroient se retirer, on doute beaucoup qu'il leur fût possible d'en obtenir la permission. Ce seroit bien en vain que les ennemis qu'ils ont aux portes de cet Empire, feroient (ce qui est assez difficile) parvenir jusqu'à l'Empereur toutes les calomnies qu'on a débitées contr'eux en

Europe ; ce Prince qui, à la religion près, est pourvu des plus excellentes qualités, & qui examine tout par lui-même, sans se fier aux rapports des personnes mêmes qui l'approchent de plus près, n'en tiendroit aucun compte. Il en a, dans d'autres occasions, donné de bonnes preuves. Mais, hélas ! qu'il est éloigné du royaume de Dieu, dont il tient aussi la porte fermée à tant de millions d'ames qui se convertiroient bientôt s'il en donnoit l'exemple.

Par malheur, le Missionnaire qui étoit le plus à portée de bien disposer à cet égard l'esprit de l'Empereur & d'obtenir peut-être de lui la liberté de la Religion chré-

tienne dans tous ſes Etats, vient de terminer ſes jours. C'eſt le Pere Benoît, auteur des trois premieres lettres du tome précédent. Peu de tems après les avoir écrites, une attaque d'apopléxie l'a enlevé de ce monde. Il avoit dit la Meſſe le jour même, & le lendemain il eut encore le tems de ſe confeſſer & de recevoir l'Extrême-Onction. On a lieu de croire qu'il reçoit actuellement la récompenſe de ſon zele & de tous ſes travaux. Il étoit à Pékin l'unique reſſource, le conſeil & l'appui des Miſſionnaires. Le Pere Hallerſtein, Portugais, Préſident des Mathématiques, ne lui a ſurvécu que de quelques jours. Un Chirurgien, nommé le Frere

Basin, & le P. Méricourt, nouvellement arrivé, les avoient précédés. On assure aussi que le P. de Rocha, Portugais, que l'Empereur avoit envoyé pour une commission à *Sutchuen*, y a succombé à ses fatigues. On conçoit aisément que ces morts multipliées laissent un grand & triste vuide dans cette mission désolée.

C'est dans de pareilles circonstances que les personnes qui ont à cœur la propagation de l'Evangile doivent redoubler leurs prieres au ciel pour l'Empereur & pour toute la Chine, pour les Chrétiens qui y sont en grand nombre & pour leurs Pasteurs : sur-tout dans un tems où la destruction de ceux-ci

ne peut manquer d'être pour ceux-là un grand ſujet de ſcandale & de chûte.

Après toutes les particularités que je viens de mettre ſous les yeux du Lecteur, il eſt tems de lui offrir une connoiſſance ſommaire de toutes les pieces dont eſt compoſé le préſent volume. La premiere qui ſe préſente eſt un *Mémoire ſur les dernieres guerres des Maures aux Indes orientales*. Il ne faut pas ſe prévenir contre ce titre, ni regarder ce mémoire comme une piece qui ſoit ici déplacée. L'hiſtoire des guerres qui ont déſolé, ravagé, diſperſé une miſſion auſſi conſidérable, ne peut être étrangere à cette même miſſion. Elle ne lui appar-

tient que trop, & les Chrétiens qui la composoient & qui étoient au nombre de plus de trois cens mille, en garderont long-tems le cruel souvenir.

Cette intéressante rélation a pour auteur le Pere Lavaur, qui, avant que d'être Jésuite, étoit Secretaire d'ambassade en Hollande, lorsque M. le Marquis de Fenelon y étoit Ambassadeur. Le zele qu'il avoit déja pour les missions l'engagea à quitter son emploi pour entrer dans la Compagnie de Jesus, & il n'y voulut entrer que pour devenir Missionnaire. Après le tems nécessaire pour s'y préparer, son choix & son partage fut la mission la plus pénible, celle du Ma-

duré. Il y travailloit avec ſuccès depuis dix ans, lorſque les guerres dont il eſt ici queſtion l'obligerent d'en ſortir pour chercher un aſile à Pondicheri. Il s'acquit dans cette ville toute l'eſtime qu'il méritoit auſſi-bien que la confiance du Gouverneur. Dès-lors il ſe trouva à portée de ſavoir tout ce qui ſe paſſoit aux environs dans cet horrible tumulte des armes. Il en ſut tout le détail; & comme les François furent obligés de prendre part à cette guerre, & qu'ils s'y ſignalerent par de grands exploits, le Pere Lavaur attaché de cœur à ſa patrie, forma le deſſein de tracer une rélation ſuivie de ce qui faiſoit tant d'honneur à la France.

Cette rélation eſt compoſée avec beaucoup de ſoin, de netteté, de ſincérité, comme il convient à un Hiſtorien. Il remonte aux événemens qui s'étoient paſſés avant ſon arrivée dans l'Inde: il donne une idée de la conſtitution du pays, de ſon gouvernement, des différens peuples qui l'habitent, des droits qu'y prétendent les Marates & les Maures: car ceux-ci le gouvernent actuellement, c'eſt-à-dire, le pillent à petit bruit: les Marates au contraire à main armée, ſaccagent & brûlent tous les lieux où ils paſſent.

Ce n'eſt donc pas ici une deſcription ſimple & froide des Indes orientales. Elle eſt toute en actions, & par-là elle

eſt plus frappante & plus aiſée à retenir. On y verra ſurtout de braves François former des entrepriſes & faire des efforts, dont certainement tout ce qu'on a écrit des combats d'Alexandre n'approche pas. Un récit auſſi curieux n'eſt pas achevé dans le tome que nous publions; mais le P. Lavaur l'a continué, & cette continuation que nous avons, ſe trouvera dans le tome ſuivant qui ſera le trente-cinquieme.

Au milieu de toutes ces guerres & dans le trouble général qui regnoit ſur la preſqu'iſle du Gange, les Chrétiens ont été également à plaindre & pour le ſpirituel & pour le temporel: pluſieurs ont péri de miſere; pluſieurs

ont été la victime d'une maladie contagieuse qui s'étoit répandue dans le camp des Maures, amis & ennemis. A cette maladie en a succédé une autre qui a enlevé un nombre infini de *Parias*, parce que leur affreuse nourriture corrompt le sang qui coule dans leurs veines. On juge aisément quel surcroît de travail cette situation a occasionné aux Missionnaires, qui d'une part étoient obligés de fuir pour éviter tant de désastres, & qui de l'autre étoient retenus par le desir ardent de secourir tant de malheureux.

Ce triste état a été pourtant mêlé de quelques nouvelles consolantes. Le Nabab Chandersaeb a donné aux

Miſſionnaires toute liberté de prêcher la religion, ſans craindre de grandes oppoſitions de la part des Maures & des Gentils dans le pays Tamul. Et Mouzaberzingue, ſouverain de Golconde, leur a donné une patente fort ample & très-honorable à la religion, au moyen de laquelle ils peuvent aller dans toute l'étendue du Décan, ſans rien craindre. C'eſt M. Dupleix, Gouverneur de Pondicheri, qui la leur a procurée. De plus, Madame Dupleix a fait préſent à la miſſion de deux villages dont le revenu eſt de neuf cens pagodes. La deſtination en eſt déterminée à l'entretien de vingt-quatre Catéchiſtes, à celui des Egliſes, au ſou-

lagement des pauvres & des infirmes. Donner ainſi pour faire prêcher la religion par le moyen des Miſſionnaires & pour ſecourir les pauvres, c'eſt leur faire les dons les plus agréables : c'eſt les mettre en état de former la plus belle Chrétienté, dans le centre du Mahométiſme & de la Gentilité.

Après l'hiſtoire dont on vient de parler, ſuit une Lettre d'un autre Miſſionnaire, qui occupé dans les mêmes Indes du miniſtere apoſtolique, raconte les ſuites de ſes travaux. Tout ce qui eſt arrivé de bien ou de mal dans ſa miſſion ; des Egliſes bâties ; des Princes payens adoucis ; des effets ſenſibles de la Providence : d'ailleurs,

des armées immenſes qui ravagent tout ; les Chrétiens diſperſés ; les Paſteurs obligés de fuir comme eux, puis de revenir pour ſoulager les pauvres & les infirmes. Cette alternative de diſgraces & de conſolations remplit la vie d'un Miſſionnaire des Indes, juſqu'à ce qu'il arrive au terme heureux après lequel il aſpire.

En s'arrêtant ici, on croiroit que le préſent recueil n'eſt conſacré qu'à la connoiſſance des Indes : mais la piece ſuivante a rapport à un autre objet. C'eſt le fragment d'une lettre qui nous inſtruit du grand ſuccès qu'ont à la Chine les livres écrits en langue chinoiſe & qui traitent de la Religion

chrétienne pour la faire estimer & aimer. Ce moyen est employé sur-tout pour les Lettrés ; il est aussi salutaire aux personnes d'un âge mûr. On en rapporte plusieurs exemples. Entr'autres celui d'un Lettré qui par la lecture s'est converti à l'âge de quarante ans, & qui depuis a été quarante ans Chrétien ; mais un Chrétien accompli, vivant comme un saint & dans toute la perfection de l'Eglise primitive. Aussi, disoit-il avant que de mourir, que Dieu ne lui avoit prolongé la vie, que pour qu'il fût quarante ans dans le sein de la vérité, afin d'expier les quarante premiers ans de sa vie qu'il avoit passés dans l'infidélité.

Je reviens aux Indes. Dans le tems qu'on calomnioit les hommes apoſtoliques qui y conſacrent leurs jours au ſalut des Indiens, je demandai à un homme du monde qui y avoit demeuré huit ans, ce qu'il y avoit vu & ce qu'il en penſoit ; le priant de ne rien diſſimuler. Ce Laïc, plein d'eſprit & de droiture, m'écrivit la lettre que je publie, dans laquelle la converſation qu'il eut avec un Brâme dément toutes les impoſtures, & où ce qu'il ajoute lui-même diſſipe parfaitement tous les reproches qu'on avoit oſé faire.

La derniere piece eſt un mémoire en forme de lettre ſur les meſures itinéraires uſitées dans l'Inde. Ceux qui

estiment tout ce qui p
contribuer tant soit peu à
perfection des sciences
ront cas de ce mémoire.
sera sur-tout utile à la G
graphie & à l'exactitude
cartes qu'on fera de ces v
tes régions.



LETT



LETTRE
D'UN MISSIONNAIRE
DES INDES
A MONSIEUR ***
OU
Mémoire ſur les dernieres guerres des Maures aux Indes Orientales.

JE vous envoie, Monſieur, ſelon vos deſirs, le mémoire que j'ai entrepris pour vous mettre au fait des troubles qui depuis quelques années agitent les Indes Orientales.

Les Maures s'étant engagés dans une guerre ſanglante les uns contre les autres, ravageoient toute cette contrée & y répandoient la terreur. Les Miſſionnaires ne pouvoient s'en garantir. Dans ce tumulte général, ils étoient ſans ceſſe expoſés à toutes les calamités que produiſent des armées où regne la plus grande licence : leurs Egliſes pillées & renverſées, leurs habitations détruites ; leurs néophytes diſperſés & errans, ſans ſavoir où ſe fixer. Ils furent donc obligés de fuir eux-mêmes & de ſe réfugier à Pondichery. J'y vins comme les autres chercher un azile ; & après avoir paſſé dix ans dans les miſſions pénibles du Maduré,

où j'avois la consolation de travailler au salut des Indiens ; je me suis trouvé, malgré moi, dans une position tranquille, où je ne suis occupé que de moi-même & de mon salut.

Ce loisir m'a mis à portée de suivre les événemens qui nous environnoient : & comme les François n'ont pu se dispenser de prendre part à cette guerre des Maures, pour secourir ceux des Nababs à qui ils avoient des obligations, & qu'ils l'ont fait avec toute la prudence qui convenoit à des étrangers & en même tems avec tout le succès possible, j'ai cru qu'un François devoit recueillir & transmettre à ses compatriotes des faits si

honorables à la Nation, & qui font une portion remarquable du regne de Louis XV. Mais avant que d'entreprendre ce récit, il eſt à propos de donner une idée générale & abrégée des pays qui en ont été le théâtre.

L'Inde un des plus grands & des plus riches Empires de l'Aſie, tire ſon nom du fleuve *Indus* qui l'arroſe vers l'Occident, & qui prenant ſa ſource vers le mont Caucaſe, après l'avoir traverſée du Nord au Midi, va ſe jetter dans la mer des Indes. Elle a pour bornes au Nord la grande Tartarie dont elle eſt ſéparée par le Caucaſe, la Chine à l'Orient, au Midi l'Océan oriental, & la Perſe à l'Occident. On la diviſe

en trois parties qui sont l'Inde septentrionale ou l'Empire du Mogol, appellé pour cette raison le Mogolistan, & plus communément l'Indoustan; la Presqu'isle occidentale deçà le Gange, & la Presqu'isle orientale delà le Gange.

Delli situé vers le milieu de l'Indoustan, est la Capitale de ce vaste Empire & la résidence des Princes Mogols. Un peu vers le Sud est Agra la plus grande ville des Indes, autrefois le séjour des Empereurs. Au Nord de Delli sont Lahor, l'abord ordinaire des Caravanes; & Cabul située dans les montagnes sur les frontieres de la Perse & de la Tartarie.

La Presqu'isle occidentale deçà le Gange est traversée du Midi au Nord par les montagnes de Gatte qui commencent au Cap de Comorin, & qui la divisent en deux parties, l'une orientale, l'autre occidentale. La partie occidentale contient les Royaumes de Dekan ou Visapour, de Baglana, de Cuncan & de Malabar. En allant du Nord au Sud, on y trouve les villes de Visapour, de Goa qui appartiennent aux Portugais; de Bandel, de Calicut, de Canahor, de Cochin & de Travancor. Ensuite doublant le Cap Comorin & retournant au Nord par l'Orient, on trouve sur la côte de Coromandel, les Royaumes de

Canora, de Maduré, de Tanjaor, de Mayſſour, de Marava, de Narzingue ou de Biſnagar, & au Nord celui de Golconde. Les principales villes de cette partie orientale ſont en allant du Nord au Sud, Golconde, Trichirapali & Tanjaor dans les terres : ſur la côte, Mazulipatan, Paliacate, Madras, Meliapour ou S. Thomé, Sadras, Pondicheri, Goudelour, Portenovo, Tringuebar & Negapatan.

C'eſt dans ces vaſtes pays que vers la fin du quatorzieme ſiecle le célebre Tymur-beç, plus connu ſous le nom de Tamerlan, après avoir ſoumis preſque toute l'Aſie, maître de l'Indouſtan, établit un puiſſant Empire

qui a toujours été poſſédé depuis par ſes deſcendans ſous le nom de Princes Mogols. Aurengzeb un des plus fameux, en étendit de beaucoup les bornes du côté du Midi, par la conquête des Royaumes de Golconde & de Viſapour. Delà les Mogols pénétrerent dans la preſqu'iſle en deçà du Gange, porterent les armes juſques dans le Carnate, dont le Vice-Roi, ou Souba, qu'ils avoient établi à Golconde, acheva de ſe rendre maître par la priſe de S. Thomé dont il s'empara avec l'aide des Hollandois. Les Portugais qui poſſédoient cette place, après avoir inutilement ſoutenu toutes les fatigues d'un long ſiege, la

perdirent faute de secours.

La ville, autrefois appellée Meliapour, a pris le nom de S. Thomé, parce que l'on prétend que l'Apôtre S. Thomas y a fait un long séjour, qu'il y a prêché l'Evangile, & qu'il y a été enterré après avoir été massacré par les Brâmes du Malabar. Les Historiens, Gentils & Portugais s'accordent tous à dire qu'elle a été une des plus riches & des plus peuplées de l'Inde. Sa chûte donna lieu en 1671 à l'établissement de Patna qui n'en est éloigné que de deux lieues. Les anciens Portugais le nommerent Madras, les Anglois l'ont appellé depuis le Fort S. George.

Après la prise de S. Tho-

mé, le Souba de Golconde établit un Nabab ou Gouverneur Maure à Arcate, Capitale de tout le Carnate. Il rendit ensuite la ville de S. Thomé aux Portugais. Le Nabab nouvellement établi à Arcate par le Vice-Roi de Golconde, fut confirmé en cette qualité par le grand Mogol, avec le droit de succession. C'est ce que nous apprenons d'un Historien Maure nommé Dastagorsaeb qui a écrit en langue persanne & qui s'accorde avec les anciens Historiens de Malabar qui ont parlé des guerres entre les Maures & les Portugais.

En étendant leurs conquêtes dans cette partie de l'Inde, les Mogols avoient laissé sub-

sister les anciens Royaumes de Trichirapali, de Tanjaor, de Maduré, de Maissour & de Marava. Ces états continuoient d'être gouvernés par des Princes gentils, chargés seulement envers le Grand-Mogol, d'un tribut annuel qu'ils n'étoient pas toujours fort exacts à payer. L'Empereur étoit souvent obligé de faire marcher des armées contr'eux pour les contraindre d'y satisfaire. Depuis un certain tems ces petits Rois ou Rajas tributaires étoient redevables de sommes considérables qu'on avoit laissé accumuler par la mollesse du gouvernement de Mahomet-Schah, pere du Grand-Mogol aujourd'hui regnant, uniquement occupé de ses

plaisirs & des délices de son sérail.

Daoustalikan un des descendans de ce premier Nabab d'Arcate dont on a parlé, saisit cette occasion pour porter la guerre chez ces Princes gentils. Ses vues étoient de former un Royaume pour son fils aîné Sabder-Alikan, & un pour son gendre Chandasaeb, jeunes gens tous deux ambitieux, & qui ne manquoient pas des talens nécessaires pour réussir dans un pareil dessein. Daoust-Alikan crut l'occasion favorable pour l'exécution de son projet. Il assembla en 1736 une armée de ving-cinq à trente mille chevaux dont il donna le commandement à Sabder-

Alikan son fils & à son gendre Chandasaeb. Ceux-ci commencerent par se rendre maîtres des terres de Trichirapali, après quoi ils mirent le siege devant cette ville.

Trichirapali, Capitale du Maduré, grande ville bien peuplée est située à trente-cinq lieues au sud-ouest de Pondicheri. Outre l'avantage de sa situation, cette place est défendue par un fossé plein d'eau de dix à douze toises de large & par un mur de trente pieds de haut, flanqué de grosses tours de distance en distance. Elle fut investie par l'armée Mogole le 6 Mars 1736, & emportée d'assaut le 26 du mois suivant. Sabder-Alikan y établit pour Gouverneur son

beau-frere Chandasaeb, qui prit le titre de Nabab. Ils s'emparerent ensuite de tout le pays, entrerent dans le Royaume de Tanjaor, & mirent le siege devant la Capitale du même nom, où le Roi Schagy s'étoit renfermé avec tout ce qu'il avoit pu rassembler de troupes. Comme cette place est trop bien fortifiée pour des peuples qui ignorent les moyens dont on se sert en Europe pour venir à bout des villes les plus fortes & les mieux défendues; après être restés six mois devant celle-ci, sans en être plus avancés, les deux Généraux Mogols convertirent le siege en blocus, & firent un détachement de douze à quinze mille chevaux, dont le

commandement fut donné au frere de Chandasaeb. Celui-ci s'avança dans le sud & se rendit maître de tout le pays de Travancor, d'où il remonta vers le Nord le long de la côte Malabare.

Cette invasion des Mogols répandit l'allarme & l'effroi chez tous les Princes Gentils de cette partie de l'Inde : ils écrivirent lettres sur lettres au Roi des Marattes pour lui demander du secours, lui représentant que s'il n'arrêtoit les progrès de leurs ennemis, ç'en étoit fait non seulement de leurs états, mais encore de leur Religion qui alloit être entiérement détruite par les efforts des Mahométans.

Les Marattes sont des peuples peu connus en Europe.

Ils habitent à l'ouest des montagnes qui sont derriere Goa, à la côte Malabar. Sutura, Capitale de leur pays, est une ville fort considérable. Le Roi des Marattes est très-puissant : on l'a vu souvent mettre sur pied tout-à-la-fois 150000 hommes de cavalerie qui alloient ravager les Etats du Mogol, les mettoient à contribution. Les sollicitations pressantes des peuples de Trichirapali & de Tanjaor, jointes à l'envie de piller un pays enrichi depuis grand nombre d'années par l'or & l'argent que toutes les nations du monde ne cessent d'y apporter en échange des marchandises précieuses qu'ils en tirent, déterminerent ce Prince à accorder le

ſecours qu'on lui demandoit. Ses principaux Miniſtres dont la plupart étoient Brâmes, lui en firent même un devoir de conſcience. Il leva une armée de 60000 chevaux & de 150000 de pied, dont il confia la conduite à Ragogi *Bouſſoula* un de ſes Généraux. Ces troupes partirent au mois d'Octobre 1739 & prirent la route du Carnate.

Au bruit de leur marche Daouſt-Alikan Nabab d'Arcate écrivit à ſon fils & à ſon gendre d'abandonner le Blocus de Tanjaor & de revenir en toute diligence auprès de lui; mais ſes ordres furent mal ſuivis. Sabder-Alikan & Chandaſaeb ayant peine à renoncer à une con-

quête qu'ils regardoient comme assurée, différerent de jour en jour de se rendre à ses avis, & par-là donnerent le tems aux Marattes de s'approcher de la frontiere. Ils avançoient à grandes journées, pillant & ravageant tous les pays par où ils passoient. Dans cette nécessité pressante, reduit à ses seules forces, Daoust-Alikan rassembla le plus de troupes qu'il lui fut possible, & alla se saisir des défilés des montagnes du Canamay qui sont à vingt lieues à l'ouest d'Arcate, passage très-difficile & qu'un très-petit nombre de troupes peut aisément défendre contre l'armée la plus nombreuse. Daoust-Alikan distribua sa petite armée dans

tous les endroits par où il jugea que l'ennemi pourroit tenter de pénétrer dans ses Etats, & après s'être assuré de toutes les gorges des montagnes, il attendit les Marattes de pied ferme.

Ils arriverent aux montagnes de Canamay au mois de Mai 1740, & ayant reconnu qu'il leur étoit impossible de forcer le Nabab dans son poste, sans perdre beaucoup de monde & risquer leurs meilleures troupes, ils camperent à l'entrée des défilés, résolus d'attendre que le tems leur fournît une occasion de s'en rendre maîtres. Elle ne tarda pas à se présenter. Le Nabab avoit dans son armée un Prince Gentil qui commandoit un

corps de cinq à six mille hommes. Daoust-Alikan qui le croyoit fort attaché à ses intérêts, lui avoit confié la garde d'un poste un peu plus éloigné, si étroit & si escarpé, qu'il n'y avoit nulle apparence que l'ennemi pensât jamais à tenter par-là le passage. Les Marattes se flatterent de pouvoir le gagner; ils lui envoyerent des gens de leur part, & ne tarderent pas à le corrompre par leurs présens & par leurs promesses. Les Brâmes eux-mêmes lui applanirent les difficultés, & lui firent surmonter la répugnance qu'il avoit à commettre une trahison, en lui faisant entendre que le succès qu'elle pouvoit avoir, étoit capable de détruire le

Mahométisme dans cette partie du monde, & d'y rétablir la réligion de leurs ancêtres. Le Prince Gentil déja ébranlé par l'argent, se laissa aisément persuader par ces raisons, & promit de livrer le poste qu'il gardoit, aux Marattes. Ils firent aussi-tôt défiler des troupes de ce côté-là ; & tandis qu'ils amusoient les Mogols par de légeres escarmouches, & sembloient se disposer à les attaquer, ils se rendirent maîtres du passage le 19 Mai, & déboucherent par-là dans la plaine.

La trahison avoit été conduite avec tant de secret, que l'armée ennemie avoit franchi les défilés avant qu'on en eût reçu le moindre avis dans les troupes mogoles.

Delà, maîtres de la campagne, les Marattes marcherent tout de suite pour surprendre le Nabab, & à la faveur d'une grosse pluie, ils s'approcherent jusqu'à deux portées de canon de son arriere-garde, avant qu'ils eussent été apperçus. Daoust-Alikan qu'on informa alors qu'il paroissoit du côté d'Arcate un corps de cavalerie qui s'avançoit vers le camp, se flatta d'abord que c'étoient les troupes de Sabder-Alikan, auquel il avoit envoyé ordre de venir le joindre. Mais dans le moment même il fut détrompé par de furieuses décharges de mousqueterie, & les nouveaux avis qu'il reçut ne lui permirent plus de douter

qu'il ne fût attaqué par les Marattes. Il monta aussi-tôt sur son éléphant & marcha à l'ennemi. La mêlée fut sanglante pendant quelque tems. Plusieurs des Officiers généraux du Nabab qui l'accompagnoient montés de même sur leurs éléphans, se battirent d'abord en braves & soutinrent le combat avec toute la valeur & toute l'intrépidité possible, mais ils furent obligés de succomber au feu terrible que faisoient les ennemis. Après les avoir tous vus périr l'un après l'autre, Daoust-Alikan lui-même blessé de plusieurs coups de feu, tomba mort de dessus son éléphant, & cette catastrophe n'eut pas plutôt été apperçue du reste de l'armée,

que ce ne fut plus qu'une dé-route générale. Presque tous les Officiers généraux qui accompagnoient le Nabab furent tués & foulés aux pieds des éléphans qui enfonçoient jusqu'à mi-jambe, la terre ayant été détrempée par la pluie de la nuit précédente qui avoit continué toute la matinée. Jamais champ de bataille n'offrit un spectacle plus affreux ni plus terrible. De quelque côté qu'on portât ses regards, on n'appercevoit que des chevaux & des éléphans blessés & furieux, renversés pêle-mêle avec les Officiers & les Soldats, faisant de vains efforts pour se tirer des bourbiers sanglans où ils étoient enfoncés, & foulant aux pieds des

des monceaux de morts & de blessés qu'ils achevoient enfin d'écraser par leur chûte, ou de mettre en pieces avec leurs dents & avec leurs trompes. Tout ce qui résista fut passé au fil de l'épée ou fait prisonnier par les Marattes; le reste de l'armée vaincue trouva son salut dans la fuite. Quelque recherche que l'on fît, on ne put jamais trouver le corps du Nabab, non plus que ceux de plusieurs de ses Officiers généraux qui n'ont point reparu depuis, ayant été sans doute écrasés par les éléphans, ensévelis dans la boue & confondus dans la multitude des morts, sans qu'il fût possible de les reconnoître. Cette sanglante bataille se donna le

20 Mai 1740 environ à quarante lieues à l'oueſt de la ville de Pondichéri.

La nouvelle de cette défaite & de la mort du Nabab, s'étant répandue dans le pays, y cauſa une conſternation qu'il eſt plus facile d'imaginer que de décrire. On vit bientôt arriver au pied des murs de Pondichéri les débris de l'armée Mogole & une prodigieuſe multitude de peuples Maures & Gentils, qui croyant déja l'ennemi ſur leurs traces, demandoient à grands cris qu'on leur accordât un aſyle dans cette Ville. C'étoit dans cette déſolation générale, le ſeul endroit de la côte où ils ſe cruſſent en ſûreté, tant à cauſe de la fortereſſe, des murs &

des bastions dont la ville est défendue, qui étoient en bon état & garnis d'une nombreuse artillerie, qu'eu égard à la haute réputation que la nation s'est faite dans ce pays. La foule des fuyards devint si grande, que l'on fut obligé de faire fermer les portes de la ville. On laissa seulement ouverte celle de Valdaour dont on renforça la garde, afin d'empêcher le désordre. Les gens de guerre eurent ordre de s'arrêter hors de la ville & de camper le long des murs. A l'égard des autres il n'est pas concevable la quantité de grains & de bagages de toute espece, le nombre de marchands, de femmes & d'enfans qui entrerent dans Pondichéri. Tout

ce qui ne put trouver place dans les maiſons, fut obligé de reſter dans les rues qui en peu de tems ſe trouverent ſi remplies que le cinquieme jour après la bataille, c'eſt-à-dire le 25 Mai, on pouvoit à peine y paſſer.

Ce Spectacle fut ſuivi d'un autre qui n'étoit pas moins touchant. La Princeſſe veuve du Nabab Daouſt-Alikan qui avoit été tué dans le combat, ſe préſenta à la porte de Valdaour, ſuivie de toute ſa famille, implorant la protection du Roi de France & demandant avec inſtance d'être reçue dans la ville où elle apportoit tout ce qu'elle avoit pu ramaſſer d'or, de pierreries & autres effets précieux. La circonſtance étoit délicate.

La politique d'un chef de colonie doit être de ménager également tous les peuples qui l'ont reçu sur leurs terres & qui veulent bien l'y souffrir. S'ils sont divisés, il ne peut se déclarer en faveur de l'un sans mécontenter & s'attirer le parti contraire. Dans les circonstances présentes, si l'on accordoit à la veuve du Nabab, l'entrée de Pondichéri, n'étoit-il pas à craindre qu'instruits du lieu de sa retraite, informés qu'elle y avoit transporté avec elles toutes ses richesses, les Marattes ne se déterminassent à venir faire le siege de cette place dans la vue de se rendre maîtres de tous ces trésors ? D'un autre côté comment refuser à une famille

lerie. Delà ils furent conduits dans les logemens qui leur avoient été destinés. Les Officiers Mogols paroissoient pénétrés de l'accueil favorable qu'ils reçurent en cette occasion. Le bon ordre qui régnoit dans la ville, les fortifications bien entretenues, la nombreuse artillerie qui les défendoit, étoient pour eux autant de sujets d'admiration. Ils se félicitoient les uns les autres d'avoir préféré la nation Françoise à toutes les autres nations Européennes établies dans le pays, pour venir chercher auprès d'elle un asyle contre la fureur de leurs ennemis.

Deux jours après le combat de Canamaï, Sabder-Alikan arriva à deux journées

d'Arcate à la tête de 400 Chevaux ; mais ayant appris la mort de son pere & la défaite de son armée, il rebroussa aussi-tôt chemin, & gagna en diligence la ville de Velour, qui passe pour une des mieux fortifiées du pays, où il s'enferma. Là, considérant qu'il lui étoit impossible de rétablir ses affaires par la voie des armes, il prit le parti de tenter un accommodement, & députa aux Officiers Marattes qui étoient alors à Arcate dont ils s'étoient rendus maîtres, pour leur faire des propositions. Elles furent acceptées après quelques négociations, & la paix fut conclue entr'eux aux conditions suivantes.

» Que Sabder-Alikan qui

» avoit succédé à son Pere » dans le Gouvernement » d'Arcate, rentreroit en » possession de cette place; » qu'il payeroit aux Marattes » 100 Laks de Roupies: Qu'il » évacueroit toutes les terres » de Trichirapali & de Tan- » jaour; qu'il joindroit ses » forces à celles des Marattes » pour en chasser son beau- » frere Chandasaeb: Qu'en- » fin les Princes Gentils de la » côte de Coromandel se- » roient remis en possession » de toutes les terres dont ils » étoient maîtres avant la » guerre. » Ce traité fut signé à la fin du mois d'Août de l'année 1740.

Tandis qu'ils se négocioit, la mere de Sabder-Alikan, sa femme & toute sa famille

étoient à Pondichéri, d'où elles l'informerent de l'accueil favorable qu'elles avoient reçu des François, & des honneurs qui leur avoient été rendus dans cette ville. Ces nouvelles engagerent le Nabab, aussi-tôt qu'il eut fait sa paix avec les Marattes, à se rendre à *Pondichéri* pour voir & consoler sa mere & pour la ramener avec lui à Arcate. Il y arriva à la fin du mois d'Août 1740, à la tête de quatre à cinq cens Chevaux, & accompagné d'une suite fort nombreuse, & y fut reçu avec toute la distinction due à sa personne & à son rang. Il y demeura 17 jours * au bout desquels il

(*) Ce fut pendant son séjour qu'il fit dresser les Paravanas ou Patentes pour les

en partit fort ſatisfait de la nation, ramenant avec lui ſa mere, ſa femme & ſes enfans. Il laiſſa ſeulement dans la ville, ſa ſœur femme de Chandaſaeb qui avoit refuſé d'accéder au traité fait avec les Marattes, & qui loin d'évacuer la ville de Tichirapali s'y étoit renfermé avec une nombreuſe garniſon, réſolu de la défendre juſqu'à la derniere extrêmité. Pluſieurs Dames & Seigneurs Mogols de ſon parti, reſterent auſſi à Pondichéri.

Cependant les Marattes après avoir reçu de Sabder-Alikan une partie de la ſomme

---

Aldées d'Archiouac au nom de M. Dumas dont ſa famille jouit encore & de Tindouvanatam en date du 28 Août & 12 Sept. 1740.

dont ils étoient convenus, s'étoient retirés à dix ou douze journées d'Arcate, attendant le reste du payement & l'exécution des autres articles du traité. Les deux Seigneurs Mogols se mettoient peu en devoir d'y satisfaire. Chandasaeb refusoit constamment de rendre la ville & les terres de Trichirapali ; & Sabder-Alikan son beau-frere, dont le pays étoit ruiné & les finances épuisées, étoit dans l'impuissance d'achever de remplir les engagemens qu'il avoit pris avec eux. En vain ils ménaçoient de revenir à la charge & de rentrer dans le Carnate : le Nabab hors d'état de les contenter traînoit les choses en longueur, espérant du tems

quelque révolution qui le dé-livrât de leur pourſuite. Enfin laſſés de ſes remiſes, après avoir paſſé deux mois dans les montagnes pour rafraîchir leurs troupes & pour laiſſer paſſer les grandes chaleurs des mois d'Août & de Septembre, ils ſe remirent en marche & prirent le chemin d'Arcate.

Sabder-Alikan en fut effrayé; il fit vendre auſſi-tôt tout ce qu'il avoit de pierreries, & envoya aux Généraux Marattes tout l'argent qu'il put ramaſſer. En même temps à force de prieres & de promeſſes, il les engagea à le laiſſer tranquille & à tourner leurs forces contre Trichirapali. Ils arriverent devant cette ville au mois de

Décembre, & après l'avoir investie, ils ouvrirent le 15 la tranchée devant la place.

Suivant les lettres écrites de leur camp à Pondichéri au commencement du mois de Janvier 1741, leur armée étoit alors composée de 70000 Cavaliers & d'environ 55000 hommes d'infanterie dont la plus grande partie leur avoit été fournie par les Princes Gentils du pays. On y comptoit outre cela cent éléphans, cinq à six cens chameaux; & plus de vingt mille bœufs. Toute cette armée étoit campée à une demi-lieue de la ville. A l'égard de Chandasaeb, il avoit dans la forteresse 2000 Cavaliers & 5000 hommes de pied; mais les vivres

& les provisions ne répondoient pas à une garnison aussi nombreuse. Il n'y avoit dans la ville du ris & de l'eau que pour un mois, & on y manquoit absolument de paille, d'huile, de beure & même de poudre. Les Cavaliers demandoient même à sortir de la place parce que tous leurs chevaux mouroient; en sorte que le 5 Janvier on ne comptoit pas qu'elle pût encore tenir plus de dix jours.

Ce fut au commencement de ce siege que les Marattes ayant appris que la femme & les enfans deChandasaeb étoient à Pondichéri, informés d'ailleurs que les François avoient donné retraite dans leur ville à tous

les Officiers Mogols qui avoient échappé à la défaite du Canamaï, & que ceux-ci y avoient tranſporté de grandes richeſſes, formerent le deſſein de ſe rendre maîtres de cette place après la réduction de Trichirapali, qui ne leur paroiſſoit pas devoir être fort éloignée. Cette réſolution fut ſuivie de pluſieurs lettres pleines de reproches & de menaces qu'ils envoyerent à M. Dumas alors Gouverneur de Pondichéri. Voici la premiere que Ragogi-Bouſſoula leur Général écrit à M. Dumas.

Ragogi - Bouſſoula-Senaſaeb-Souba, à M. le Gouverneur de Pondichéri : Ram, Ram.

» Je ſuis en bonne ſanté, » il faut m'écrire l'état de la » vôtre. Depuis que nous ſommes venus dans ce pays, » nous vous avons écrit plu» ſieurs lettres, ſans que vous » y ayiez fait aucune ré» ponſe. Ce procédé nous a » fait penſer que vous êtes » ingrat envers nous & que » vous êtes de nos enne» mis ; c'eſt ce qui nous a » déterminés à faire marcher » notre armée contre vous. » Sur ces entrefaites Apagi» Vitel, fils de Vitel-Naga» nada, un de nos anciens

» serviteurs que notre Roi
» avoit pris autrefois à son
» service, est venu me trou-
» ver & m'a parlé de vous
» en bons termes. Ce qu'il
» m'en a dit m'a fait beau-
» coup de plaisir. Souvenez-
» vous que c'est nous qui
» vous avons anciennement
» établis dans le pays où
» vous êtes, & qui vous
» avons donné Pondichéri,
» parce qu'il nous paroissoit
» que vous étiez une nation
» juste, & que vous ne man-
» queriez jamais à votre pa-
» role. Nous avons aussi pen-
» sé que vous agiriez de votre
» part pour nous appaiser;
» conformément à ce que no-
» tre ancien serviteur Vitel-
» Naganada réglera avec
» vous. Ces considérations

» nous ont engagé à différer
» de quelques jours le dé-
» part de notre armée, & à
» commander à tous nos Gi-
» midars de ne point vous
» attaquer jusqu'à nouvel
» ordre. Il est nécessaire que
» vous vous fassiez informer
» de tout ce que nous vous
» avons écrit, & que vous
» nous envoyiez au plutôt
» votre réponse. Il faut aussi
» que sans délai & sans le
» moindre retardement vous
» réfléchissiez sur la façon
» dont il vous convient d'en
» user pour faire amitié avec
» nous, de façon que nous
» puissions vous regarder
» comme stables. J'ai dit à
» Apagi Vitel tout ce dont
» il est nécessaire que vous
» soyiez informé à ce sujet.

» Vous en serez instruit par » sa lettre. J'ai aussi expliqué sur cela mes intentions » à Balogi Naganadá. Il faut » que vous envoyiez au plutôt votre Vaquil avec lui, » afin de finir incessamment » ce qui vous regarde, & de » convenir de la somme que » vous nous payerez. Je vous » ordonne aussi de lui compter sur le champ 200 Pagodes. Le douze du mois » de *Saval*. Je n'ai autre chose » à vous mander. «

Cette lettre du Général des Marattes arriva à Pondichéri le 20 Janvier 1741; & le lendemain le Gouverneur y fit la réponse suivante.

„ tre ſes intentions & con-
„ tre ſa gloire. Cela étant
„ ainſi, quelle raiſon votre
„ Seigneurie pourroit-elle
„ avoir de nous faire la guer-
„ re? Que peut-elle atten-
„ dre de nous? La France
„ notre patrie n'a ni or ni ar-
„ gent; celui que nous appor-
„ tons dans ce pays pour
„ acheter des marchandiſes,
„ nous vient d'une terre
„ étrangere; on ne tire de la
„ nôtre que du fer & des
„ Soldats, que nous n'em-
„ ployons cependant que con-
„ tre ceux qui nous atta-
„ quent injuſtement. Nous
„ ſouhaitons de tout notre
„ cœur de vivre en bonne
„ amitié avec vous, & ſi
„ nous pouvons vous ſervir
„ à quelque choſe, nous le
„ ferons

„ ferons avec plaisir. Vous „ devez donc regarder no- „ tre ville comme la vôtre. „ Si votre Seigneurie veut „ m'envoyer un passeport, „ j'enverrai une personne de „ confiance pour vous sa- „ luer de ma part; mais dis- „ pensez-moi, je vous prie, „ de me servir de l'entremise „ d'Apagi Vitel-Naganada, „ qui ne cherche qu'à vous „ trahir & à tromper votre „ Seigneurie. Je prie le Tout- „ puissant de vous combler „ de ses faveurs & de vous „ donner la victoire sur tous „ vos ennemis. » A Pondi- chéri le 21 Janvier 1741.

Ces lettres furent suivies de quelques autres. Il y en eut une où le même Ragogi-Boussoula insistoit beaucoup

ſur ce que les François, di-
ſoit-il, n'avoient été autre-
fois établis dans l'Inde par
le grand Maharaja, Roi des
Marattes, qu'à condition de
lui payer chaque année, un
tribut, ce qu'ils n'avoient
point encore exécuté. Il leur
reprochoit auſſi l'aſyle qu'ils
avoient donné à la veuve du
Nabab d'Arcate & à ſa fa-
mille après la malheureuſe
journée du Canamay, & de-
mandoient qu'ils lui livraſſent
la femme de Chandaſaeb
avec tous ſes tréſors, ſes pier-
reries & ſes effets, menaçant,
s'ils s'y refuſoient, de les
en rendre reſponſables. Cette
lettre fut reçue à Pondichéri
le 13 février, & le 27 du même
mois, le Gouverneur y ré-
pondit en repréſentant au

Général Maratte qu'il étoit inoui que ses prédécesseurs fussent convenus de payer le tribut dont il parloit ; que jamais il n'en avoit été fait mention ; qu'on ne l'avoit jamais demandé, qu'il étoit impossible d'en représenter aucuns titres, & qu'il étoit contre la justice de vouloir exiger de lui une chose qui jusques-là n'avoit jamais été en usage. A l'égard de l'asyle que la nation avoit accordé après la bataille du Canamay, à la mere de Sabder-Alikan, à sa femme & à ses enfans, il disoit que l'état déplorable où cette famille désolée s'étoit trouvée réduite par la mort du Nabab Daoust-Alikan, & l'amitié qui regnoit depuis long-tems entre

ce Seigneur & les François, n'avoient pas permis à ceux-ci de refuser une retraite à des personnes aussi respectables, qui dans leur malheur venoient se refugier dans leur ville : que non-seulement il y auroit eu de l'inhumanité à les refuser ; mais encore que ç'auroit été leur faire le plus grand affront, & que les François n'étoient pas venus aux Indes pour y donner des preuves d'inhumanité ; qu'au reste dans les mêmes circonstances, si quelques Seigneurs Marattes ou Gentils, eussent eû recours à leur protection, ils en auroient usé envers eux avec la même générosité. Il ajoutoit au sujet de la femme de Chandasaeb, que cette Dame n'étant venue

à Pondicheri que par occasion, simplement pour y voir sa mere, & sans aucun dessein de s'y fixer, puisqu'il n'y avoit alors aucune apparence de mouvement du côté de Trichirapali, elle n'y avoit par conséquent apporté avec elle aucuns effets, ni or, ni argent, ni trésor, ni pierreries; que quelque tems après, sa mere étant retournée à Arcate, & elle se disposant de son côté à aller réjoindre son mari, elle avoit appris qu'il y avoit des troubles dans ce pays-là & qu'ils y avoient porté la guerre, ce qui lui avoit fait prendre la résolution de rester; qu'en conséquence la nation lui avoit accordé la protection du pavillon, & qu'après cette démarche non-

ſeulement il étoit contre la raiſon de demander que les François la livraſſent à ſes ennemis, mais que s'ils le faiſoient, ce ſeroit violer les droits de l'hoſpitalité qui étoient reſpectés des peuples même les plus barbares.

Ces lettres ne produiſirent rien, les Marattes crurent que leurs menaces auroient plus d'effet, s'ils les appuyoient de quelques troupes. Dans cette vue ils firent un détachement de 8000 Chevaux qui s'avançant du côté de la mer, ſe préſenterent le 25 Decembre à midi devant Portonovo à ſept lieues au ſud de Pondicheri. Comme cette place eſt toute ouverte & ſans défenſe, ils s'en rendirent maîtres ſans oppoſi-

tion & la mirent au pillage à plusieurs reprises. Les loges Hollandoises, Angloises & Françoises eurent le même sort. Les Marattes enleverent tout ce qu'ils y trouverent de marchandises.

Après cette expédition, ils se replierent vers le Nord, & allerent attaquer Gondelour, établissement des Anglois à quatre lieues au Sud de Pondicheri, qu'ils pillerent encore malgré le Canon du Fort St. David qui ne put les en empêcher. Ils s'avancerent encore jusqu'au village d'Archiouve à une lieue & demi de Pondicheri, sans oser avancer plus près de la ville. Delà ils députerent au Gouverneur un de leurs principaux Officiers pour réitérer

leurs menaces & les mêmes demandes qu'ils avoient faites, proteſtant qu'en cas de refus, ils avoient ordre d'empêcher qu'il n'entrât aucuns vivres dans Pondicheri, & qu'auſſi-tôt après la réduction de Trichirapali, qui ne pouvoit pas tenir, diſoit-il, encore plus de quinze jours, toute l'armée Maratte viendroit aſſiéger la place dans les formes. Le Gouverneur reçut poliment cet Officier qui étoit un homme d'eſprit & de mérite ; il lui fit voir l'état de la ville & de l'artillerie qui la défendoit, & le renvoya ſans paroître ému des menaces & ſans lui accorder aucune de ſes demandes.

On ne doit pas oublier à cette occaſion un trait dont

l'invention fut due principalement à Mr. de Cossigni Capitaine des Grenadiers dans le Régiment de Bretagne & Ingénieur en chef à Pondicheri, Officier distingué par ses talens & par son mérite. Il contribua peut-être autant que toute autre chose à faire perdre aux Marattes, l'envie d'attaquer les François. Comme on promenoit leur envoyé autour de la place pour lui en faire mieux reconnoître les fortifications, plusieurs fougasses que cet Officier avoit fait creuser au dehors de distance en distance & qu'il avoit fait charger de Caisses remplies de masses de pierres, allumées par quelques saucissons qui communiquoient à la ville, vinrent

à jouer sur le passage de cet envoyé, emportant avec elles toutes les pierres & toutes les terres des environs. L'Officier Maratte fut si effrayé de l'effet de ces fougasses qu'il retourna joindre son détachement, très-persuadé que tous les dehors de Pondicheri étoient minés, & que s'ils entreprenoient de l'assiéger, ils ne pourroient en approcher sans voir sauter en l'air toute leur Cavalerie. Cependant sur les avis que reçut le Gouverneur de l'arrivée de quelques partis ennemis qui pilloient Oulgaret & Arian-Coupan, villages appartenant à la compagnie, distans d'environ une demi-lieue de Pondicheri, il fit sortir pour les charger un détachement de deux cens

Grénadiers & de quelques volontaires commandés par le même Mr. de Cossigni. Mais les Marattes les ayant apperçus & le Fort d'Ariancoupan leur ayant tiré quelques volées de Canon, ils se retirerent. En même tems leur détachement s'éloigna & alla camper à cinq lieues à l'ouest de Pondichéri. Quelques jours après ils tomberent sur Conimer & Sadraft où les Hollandois ont des établissemens, qu'ils pillerent.

Cependant Trichirapali étoit réduit aux dernieres extrémités. Les Marattes avoient formé devant cette ville quatre attaques qu'ils pousserent à la sappe & avec des galeries parfaitement bien construites, & quoique le

ſiege fût plus long qu'ils ne l'avoient imaginé d'abord, on jugeoit à leurs mouvemens & à toutes leurs diſpoſitions qu'ils étoient réſolus de ne point partir de là, qu'ils ne fuſſent maîtres de la place. Chandaſaeb de ſon côté étoit déterminé à la défendre tant qu'il lui reſteroit un ſouffle de vie. Les Marattes inſtruits de ſes diſpoſitions, avoient arboré le Darmanchada ou pavillon de paix, pour faire connoître aux habitans qu'ils pouvoient ſortir de la ville, ſans crainte de recevoir aucune inſulte. En effet, ſur cette aſſurance tous les habitans ſortirent & ſe retirerent du côté de Chiranghan. Après leur départ, réduit à ſes ſeules troupes, Chanda-

saeb voulut entamer une négociation avec les Marattes, qui ne lui réussit pas. Il députa pour cela à Ragogi-Boussoula un de ses gens, qu'il chargea de lui offrir dix Laks de roupies. Le Général Maratte accepta la proposition. » Qu'il paie dix » Laks de roupies, répondit-» il, & qu'il sorte de la pla-» ce; mais s'il veut la conser-» ver & en rester le maître, „ nous ne la lui laisserons qu'à „ condition qu'il nous don-„ nera trente Laks de Rou-„ pies „

Cette réponse apportée à Chandesaeb, ne servit qu'à le confirmer dans la résolution où il étoit de faire la plus longue & la plus vigoureuse résistance qu'il seroit

possible. Cependant la place ne pouvoit tenir plus long-temps sans un prompt secours. Instruits de ces dures circonstances Barasaeb, frere de Chandasaeb ne perdit point de tems : il assembla promptement une armée de vingt-cinq mille hommes & une prodigieuse quantité de vivres & de munitions, & se mit en marche pour se jetter dans Trichirapali. Mais les Marattes qui étoient instruits des besoins de la place, la serroient de si près & en avoient si bien fermé toutes les avenues, que quand il parut, il lui fut impossible d'y pénétrer.

Désespéré d'avoir manqué son coup, & prévoyant tous les malheurs dont sa famille

étoit ménacée, s'il ne tentoit quelque grand dessein, pour dégager son frere, Barasaeb suivi de ses vingt-cinq mille hommes, osa se présenter devant l'armée formidable des Marattes. Ragogi-Boussoula quoique frappé de la témérité & touché en même-tems de la grandeur d'ame de ce Seigneur qui venoit se livrer à lui en désespéré, sortit cependant de ses lignes, & accepta la bataille, après avoir donné par-tout des ordres exprès de ménager les jours de Barasaeb & de le lui amener prisonnier. Les deux armées se choquerent. Les Mogols fondirent comme des furieux sur les Marattes, mais ils furent bientôt accablés par le grand nombre de

ces derniers. Ce ne fut proprement qu'une déroute. Chandasaeb qui étoit sorti de Trichirapali avec l'élite de sa garnison, voyant l'armée de son frere en fuite, & considérant qu'avec sa petite troupe, il ne pouvoit se flatter de faire pancher la victoire de son côté, se retira en bon ordre dans sa place, résolu plus que jamais de s'y défendre jusqu'au bout & de s'enterrer sous ses ruines.

Barasaeb au désespoir de ces contretems, mais toujours animé du désir de sécourir son frere, traînant après lui les débris de sa petite armée, fit aussi sa retraite, la rage dans le cœur, sans que les Marattes qui connois-

ſoient ſa valeur, euſſent la hardieſſe de le pourſuivre. Ils rentrerent dans leurs lignes. Pour lui, après avoir raſſemblé autour de lui la plus grande partie des fuyards, il harangua cette troupe conſternée ; &, ce qu'on aura peine à croire, il entreprit de perſuader à ces hommes échappés à peine à l'épée du vainqueur, la néceſſité de mourir avec honneur en ſe ſacrifiant pour leur patrie, ou de mettre par leur valeur leurs femmes & leurs enfans, leurs Princes & leurs fortunes à couvert des inſultes de leurs ennemis.

La Langue Indoſtane eſt forte & mâle ; & les Mogols ſont naturellement éloquens ; Baraſaeb réuſſit auprès de ſes

soldats au-delà de ses espérances. De sept mille hommes qui lui étoient demeurés fideles & qui l'écoutoient, quatre mille s'écrierent tous d'une voix qu'ils vouloient mourir avec leur brave Général, ou pénétrer dans Trichirapali. Barasaeb n'eut garde de laisser refroidir le zele de sa petite troupe; il crut même pouvoir dans l'ardeur qui l'animoit, la porter jusqu'à la férocité. Non content d'avoir convaincu ces hommes auparavant si foibles, de la nécessité de mourir, il entreprit de leur prouver que pour aller plus courageusement à la mort, ils devoient eux-mêmes sacrifier leurs femmes, afin de les soustraire aux insultes des Marattes,

qui les couvriroient d'infamie.

Que ne peut sur les esprits la force du discours, lorsqu'il est manié par un homme adroit, aimé, qui parle au nom de la patrie & qui a affaire à des peuples esclaves de leurs préjugés! Pour persuader ses soldats par son propre exemple plus encore que par ses paroles, Barasaeb fit venir sa femme, & à la vue de toute sa troupe, saisi d'une fureur aveugle, il lui plongea un poignard dans le sein. Tous les assistans furent frappés d'horreur à la vue de ce cruel spectacle, tous détournerent leurs regards, mais tous suivirent l'exemple de leur Chef, & sacrifierent leurs femmes.

Après cette exécution bar-

bare, Barasaeb fit distribuer du Bangue à toute sa troupe, & se mit en marche, traînant après lui une certaine quantité de sacs de ris. Il ne tarda pas à joindre les Marattes sur lesquels il fondit comme un furieux. Le carnage fut d'abord terrible : semblables à des lions en fureur, les Mogols donnoient mille morts avant que d'en recevoir une. Ils eussent été vainqueurs, si le courage seul étoit suffisant pour détruire un ennemi de beaucoup supérieur en forces. Mais les Marattes étoient en si grand nombre, que les Mogols, malgré leurs efforts étonnants : victimes de leur propre bravoure, & lassés à force de vaincre, furent

bientôt immolés au ressentiment de leurs ennemis. Tous furent égorgés & passés au fil de l'épée. Barasaeb lui-même, après avoir fait des prodiges de valeur, refusa la vie qu'on lui offrit vingt fois, & ne cessa de tuer que quand les forces lui manquerent. Ragogi-Boussoula avoit donné des ordres précis de l'épargner. Mais les Soldats furieux de se voir massacrer par un Prince qui refusoit de céder au plus grand nombre, pour mettre leur propre vie à couvert, furent obligés de tirer sur lui, & ne cesserent que lorsqu'ils le virent tomber percé de ving-deux blessures.

Après le combat Ragogi-Boussoula fit chercher le corps

de Baraſaeb qu'il croyoit mort. On le trouva qui reſpiroit encore, mais qui ne pouvoit ſe ſoutenir. On l'apporta avec les plus grandes précautions au Général Maratte qui, le voyant en cet état, ne put s'empêcher de verſer des larmes, & lui adreſſant la parole d'un ton plein d'affection & de bonté:
„ Ah! Baraſaeb, lui dit-il,
„ pourquoi t'es-tu ainſi im-
„ molé toi-même à ta propre
„ fureur? Pourquoi n'as-tu pas
„ aſſez bien préſumé de ton
„ ennemi pour le croire auſſi
„ généreux que toi? Il vou-
„ loit être ton ami, & con-
„ noiſſant ta bravoure & les
„ vertus de ton frere, il pou-
„ voit te le rendre, & lui
„ rendre en même tems ſes

„ Etats. Toi-même tu l'as
„ perdu, & tu as forcé mes
„ gens à te sacrifier à leur
„ sûreté. Vis du moins ac-
„ tuellement pour éprouver
„ si les Marattes sont capa-
„ bles d'être vertueux."

Barasaeb avoit encore assez de force pour répondre, mais il étoit trop fier pour le faire. Il auroit cru demander grace s'il eût daigné parler à son ennemi, & il ne vouloit que mourir. Il ne chercha qu'à précipiter sa mort. Voyant qu'on lui avoit ôté toutes ses armes, il arracha lui-même une flêche qu'il avoit dans la tête & le fit avec tant de violence que dans le moment même il expira. Ragogi pleura sincérement sa perte, il avoit moins compté en faire un

prisonnier qu'un ami. Il fit couvrir son corps des plus riches étoffes, & l'ayant fait mettre dans un Palanquin, il le renvoya à son frere.

Chandasaeb frappé de la mort d'un frere qu'il aimoit tendrement & qui venoit de perdre la vie pour le secourir, tomba dans le découragement & dans une espece d'insensibilité qui lui fit prendre deux jours après le parti de rendre sa place aux Marattes & de se rendre prisonnier de guerre. Le Général Maratte entra dans Trichirapali d'où il enleva toutes les richesses. Il proposa aussi au Prince Mogol de lui rendre la liberté moyennant une grosse rançon. Mais il demandoit

mandoit des sommes si exorbitantes, que Chandasaeb qui se sentoit hors d'état d'y satisfaire, préféra de le suivre, dans l'espérance qu'avec le tems il rabattroit de ses prétentions. Après avoir mis garnison dans Trichirapali, Ragogi-Boussoula sortit des Provinces de Chandasaeb, traînant après lui son prisonnier & se retira dans le Malabar. Avant son départ ce Général avoit tenu un grand conseil pour délibérer de quel côté il marcheroit. Plusieurs opinerent pour aller attaquer les établissemens que les Européens ont le long de la côte de Coromandel. Ragogi fut d'un avis contraire; mais parce qu'ils avoient publié fort haut

qu'après la priſe de Trichirapali ils iroient aſſiéger Pondicheri, ils crurent pour garder les bienſéances, devoir obſerver quelques formalités avant que de paroître vouloir ſe déſiſter de cette entrepriſe. Dans cette vue, ils firent entrer dans leur aſſemblée les deux députés que le Gouverneur de Pondicheri avoit envoyés vers eux, & qui y étoient toujours demeurés depuis; & ceux-ci leur ayant repréſenté en plein conſeil ce qu'ils avoient déja dit à chacun d'eux en particulier pour les détourner de ce deſſein, ils parurent ſe rendre à leurs raiſons. Il fut décidé que non ſeulement les Marattes renonceroient à leurs prétentions à cet

égard, mais même qu'ils enverroient un homme de considération à Pondicheri, porter un riche serpeau au Gouverneur & lui demander son amitié. Ce député partit deux jours après accompagné de 300 Cavaliers, & se rendit à Pondicheri où il fut parfaitement bien reçu. Il y séjourna quelques jours, après quoi il en partit pour aller joindre l'armée des Marattes, qui, sur le bruit d'une révolution arrivée dans le Carnate, regagnoient leur pays à grandes journées.

Cette révolution fut causée par la mort tragique de Sabder-Alikan Nabab d'Arcate. Ce Seigneur fut massacré dans une visite qu'il alla rendre à une de ses sœurs ma-

riée au Nabab de Velour. On dit que ce fut cette ſœur même qui excita ſon mari à le faire aſſaſſiner, dans l'eſpérance de pouvoir par ſa mort monter ſur le thrône du Carnate. Cet horrible attentat engagea Immaſaeb, Seigneur Maure, parent de Chandaſaeb, à partir ſur le champ pour ſe rendre à la Cour de Nizam-Moulouk. Il lui repréſenta ſi vivement les avantages qu'il pouvoit tirer en ſe préſentant avec ſon armée dans le Royaume du Carnate, que ce Général ne balança point à faire marcher ſes troupes de ce côté-là.

Nizam-Moulouk dont on aura encore occaſion de parler dans la ſuite, eſt plus connu dans quelques auteurs

ſous le nom d'Azézia. C'étoit ſans contredit le Seigneur le plus puiſſant de tout l'Empire. Il étoit Généraliſſime des Armées du Grand-Mogol dans tous les pays de la partie du Sud. Mahamet Schah, pere de l'Empereur regnant, lui avoit donné ſa niece en mariage, l'avoit fait Vice-Roi des deux Royaumes de Golconde & d'Aureng-Abad, & lui avoit ſoumis tous les Nababs de la preſqu'iſle occidentale, depuis Surate juſqu'au Cap de Camorin.

Suivant les obſervations faites à ſon armée, lorſqu'elle entra dans le Carnate, elle étoit compoſée de 70000 Cavaliers bien montés, de 100000 hommes d'infanterie

cinq cens Chopdars ou porteurs d'ordre. Tous les Seigneurs du Pays qui vouloient lui rendre visite, se faisoient d'abord annoncer par leur titre de Nabab. Nizam en fut choqué. „ Quoi, dit-il, „ il y a dix-huit Nababs dans „ cette Province, & je n'en „ sais rien ? Certes les titres „ se multiplient bien vîte ! „ Pour moi je croyois qu'il „ n'y en avoit qu'un. „ Il parloit ainsi parce qu'il croyoit être le seul qui eût droit de porter ce nom. Aussi tous ces titres furent-ils bientôt supprimés ; & deux Nababs s'étant encore faits annoncer sous ce nom, furent bastonnés par les Chopdars. Quand quelque Seigneur se présentoit, ceux-ci, pour l'intro-

duire, ne se servoient plus que de ces termes : „ Votre „ esclave un tel demande à „ vous parler. „ Le Seigneur admis auprès de Nizam, se tenoit éloigné & débout en sa présence, à moins que voulant le favoriser, celui-ci ne lui fit signe de s'asseoir. Tous ses Gemidars & autres Officiers étoient aussi débout derriere lui dans le respect & dans le silence. Il ne leur parloit qu'en peu de mots, & ils lui répondoient toujours humblement & en s'inclinant. Il aimoit fort les Européens auxquels il parloit avec amitié, & avoit sur-tout une affection particuliere pour la nation Françoise.

Il y avoit dans les marches d'armée une distance de près

de cent pas entre Nizam & Nazerzingue ſon fils, qui portoit une chaîne de fer en ſigne de ſa captivité, car il s'étoit révolté contre ſon pere qui l'avoit fait priſonnier dans une bataille. Les femmes étoient tout-à-fait derriere, eſcortées d'un détachement conſidérable de Cavalerie, & chantoient les louanges du Nizam.

Son arrivée rétablit la tranquillité dans le Carnate. Il avoit commencé par le ſiege de Trichirapali qu'il avoit inveſtie le 2 Août 1743. & qui lui fut rendue le 25 du même mois. Coja Abdoulakan ami intime de ce Général, fut chargé de la conduite de ce ſiege, auquel on n'employa que des troupes de la pro-

vince. Après avoir rétiré cette place des mains des Marattes & en avoir ainsi purgé le pays, Nizam ne pensa plus qu'au retour. Avant son départ il confirma le gouvernement d'Arcate & du Maduré au fils du Nabab Sabder-Ali-kan neveu de Chandaseab. Mais comme il n'étoit alors âgé que de huit à neuf ans, il nomma pour régent pendant la minorité du jeune Prince, un Soubdar de sa suite appellé Anaverdikan qui avoit été gouverneur de son fils Nazerzingue. Nizam lui recommanda fortement l'éducation du jeune Nabab qu'il abandonna à ses soins & à ceux du Nabab de Carapen.

Aussi-tôt qu'Anaverdikan se vit en possession des Etats

qui venoient de lui être confiés, il pensa moins à les gouverner avec équité, qu'à les piller & à s'enrichir; son avarice étoit insatiable. Il paroissoit d'ailleurs en user fort bien avec le jeune Nabab qu'il traitoit avec tout le respect possible. Sur ces entrefaites ce jeune Prince ayant été prié aux nôces d'un Seigneur Maure de ses parens, s'y rendit accompagné de ses deux gouverneurs & du fils du Nabab de Carapen qui étoit à peu près du même âge. Le Nabab de Velour qui après avoir fait assassiner son beau-frere, ne cherchoit qu'une occasion favorable pour achever d'éteindre cette famille qui par l'absence de Chandasaeb étoit réduite à ce jeune Prince, &

envahir sa succession, crut pouvoir profiter de celle-ci à force de promesses & de présens, il gagna douze soldats Patanes, qui après avoir pris du Bangue, entrerent dans l'appartement où étoient les Nababs, tuerent les deux jeunes Princes, de peur de se tromper, & blesserent à mort le Nabab de Carapen. Nizam-Moulouk instruit de la mort de ce dernier, donna de sa propre autorité, le gouvernement d'Arcate & de Maduré à Anaverdikam; nomma Mafouskam son fils aîné Nabab avec droit de survivance, & fit Soubdar le cadet Mahmet-Alikan. Anaverdikam retint l'aîné auprès de lui pour l'aider dans le gouvernement des affaires du

magnifique Ambaſſade à Pondicheri avec de grands préſens pour le Gouverneur * ; & peu de tems après il vint lui-même lui rendre ſa viſite en qualité de Nabab. Mr. Dupleix, comme on le dira plus bas, venoit d'être honoré du même titre que le grand Mogol en conſidération des ſervices qu'il avoit rendus à la nation Mogole dans le Gange, pendant qu'il étoit Gouverneur de Chandernagor ; & cette dignité lui venant de l'Empereur lui-même, lui donnoit le pas ſur le Nabab qui ne la tenoit que de Nizam. Cependant comme ces

(*) Alors M. Dupleix qui avoit remplacé M. Dumas au commencement de 1741.

Seigneurs Mogols ſont en état de faire beacoup de mal, les Gouverneurs Européens ſont forcés de les ménager, de ſe rélâcher un peu de leurs droits en leur faveur & de les attacher à eux par des préſens & par les grands honneurs qu'ils leur font rendre. Ce fut là préciſement la conduite que tint M. Dupleix à l'égard d'Anaverdikan. Ce Nabab parut extrêmement ſatisfait de la maniere dont il avoit été reçu à Pondicheri. Il jura une amitié conſtante & ſolide pour la nation Françoiſe, demanda qu'elle tint toujours auprès de lui un agent, & refuſa de ſe prêter aux empreſſemens des Anglois qui le ſollicitoient vivement de les honorer de ſa

visite. La suite démentit bien de si beaux sentimens. Une liaison intime avec les François n'offroit à l'insatiable avidité du Nabab que de legers présens, beaucoup d'honneurs & plus d'amitié. Les Anglois au contraire lui donnerent beaucoup d'argent & lui en promettoient encore davantage. Rien ne leur coûtoit pour l'attirer à leur parti. La nation Françoise a tenu dans ces circonstances une conduite toute différente.

Tel étoit l'état des affaires de ce côté-là lorsque la guerre s'allumant en Europe entre les François & les Anglois, les deux nations semblerent cependant vouloir établir une neutralité dans les Indes. Quels que soient les motifs

qui empêcherent de suivre ce systême également avantageux à l'une & à l'autre nation, la neutralité n'eut point lieu. Les Anglois qui avoient commencé les premieres hostilités sur mer, firent aussi les premieres insultes sur terre. Le Gouverneur de Pondicheri s'adressa alors au Nabab d'Arcate pour se plaindre de ces hostilités & l'engager à interposer son autorité pour les arrêter dans l'étendue de son domaine. Mais Anaverdikan fit peu d'attention à ces représentations, n'y eut aucun égard, & montra bientôt que l'argent des Anglois avoit plus d'empire sur lui que la foi due aux traités les plus solemnels. En effet, aussi-tôt que Mr. d

la Bourdonnaye qui s'étoit emparé de Madras le 21 Septembre 1746, l'eut abandonné le 21 Octobre suivant, après y avoir laissé une modique garnison, pour rassembler les débris de son escadre dispersée par un horrible coup de vent, ce Nabab attendant qu'il eût rassemblé son armée, écrivit au Gouverneur François de Madras, des lettres pleines de rodomontades, le menaçant de toute son indignation, s'il ne rendoit au plutôt cette place. Ces lettres furent envoyées à Mr. Dupleix sur lequel elles ne produisirent d'autre effet que de l'engager à se tenir sur ses gardes & à envoyer ordre à Madras de se préparer à une vigoureuse défense.

Mr. de Kerjean ſon neveu fut la premiere victime de l'avarice & de la mauvaiſe humeur d'Anaverdikan. Le Gouverneur François de Madras l'ayant envoyé pour répéter le fils du Major Général, qu'un petit Gouverneur Maure avoit arrêté priſonnier ſur la route de Pondicheri ; il eut le malheur d'être rencontré par un détachement de l'armée du Nabab, qui après mille mauvais traitemens, lui annonça qu'il étoit ſon priſonnier, ainſi qu'un Conſeiller * du Conſeil Souverain qu'on lui avoit donné pour collegue. Quelques jours après Mafouskan, fils aîné du Na-

(*) M. Goſſe.

bab parut à la tête de huit à dix mille hommes, dont quatre mille étoient de Cavalerie. Mr. de Kerjean fut d'abord présenté à ce Seigneur, qui l'ayant reconnu pour l'avoir vu auprès de Mr. Dupleix, lui fit beaucoup d'amitiés, sans cependant vouloir jamais entendre à lui rendre la liberté. Il proposa à ses deux prisonniers de traiter avec lui de la reddition de Madras; mais sur ce qu'ils lui représenterent qu'il falloit pour cela s'adresser au Gouverneur de Pondicheri, il résolut de continuer sa route, marchant vers Madras dont il entreprit de faire le siege.

Mr. Dupleix voyant l'obstination des Maures à ne point

rendre les deux prisonniers, envoya ordre au Gouverneur de Madras de faire sortir de sa place un fort détachement pour tenter de les enlever, s'il étoit possible. Ils étoient logés dans une maison de campagne des Capucins à la tête de l'armée du Nabab. Mais au lieu de marcher droit vers cet endroit, Mr. de la Tour qui commandoit ce détachement, peu au fait du local de Madras, & trompé par ses guides, donna précisément au corps d'armée. Les Maures qui ne s'attendoient point à une pareille sortie, prirent l'épouvante & se mirent en désordre au premier coup de Canon qu'ils entendirent tirer. Mafouskan lui-même voyant qu'il ne pou-

voit résister au feu supérieur qui partoit de la petite troupe, après avoir ordonné de mettre les prisonniers en sûreté & de les conduire à Arcate, se mit à la tête de sa cavallerie & s'enfuit à toute bride; le reste de l'armée suivit son Général, abandonnant bagage, artillerie & munitions. Les François dont le détachement n'étoit que de 300 hommes, ne jugerent pas à propos de poursuivre l'ennemi au-delà de son camp, qu'ils pillerent. Ils rentrerent ensuite dans Madras emmenant avec eux grand nombre de Chevaux, de Bœufs & de Chameaux qu'ils avoient pris. M. de la Tour enleva aux Maures deux Drapeaux & quelques pieces de canon qu'il

qu'il fit enclouer & jetter dans des puits, parce qu'elles ne méritoient pas d'être traînées dans la ville.

Malgré cet échec, le fils du Nabab ne ſe rébuta pas, & pour ne plus être ſurpris, il ſe jetta dans S. Thomé qui n'eſt éloignée de Madras que de trois quarts de lieues. Delà la cavalerie faiſoit des courſes juſques ſous les murs de cette ville, & les partis détachés de ſon armée couroient la campagne, maltraitoient tout ce qu'ils rencontroient de Malabars au ſervice des François. Ils ne traitoient pas mieux les habitans Portugais de la ville de Saint Thomé, même les Miſſionnaires. Pluſieurs d'entr'eux moururent en priſon. Le Ca-

pitaine Commandant eut le même sort.

M. Dupleix jugea qu'il étoit à propos d'arrêter ces courses & ces entreprises des Maures. Pour cela il tira de la garnison de Pondicheri 350 hommes de troupes réglées, 100 matelots & 200 Cipayes, troupes du pays, dont il donna le commandement à M. Paradis, Ingénieur en chef de cette ville, pour aller relever la garnison de Madras dont il n'étoit pas content. Cette petite troupe marchoit vers le lieu de sa destination, lorsque M. Paradis apprit que les Maures qui s'étoient saisis de la ville de S. Thomé, travailloient à la fermer d'une forte palissade. Sur cette nouvelle,

il écrivit à M. Barthelemi, Gouverneur de Madras, pour lui donner avis de l'heure à laquelle il arriveroit en présence des Maures, le priant de faire sortir de sa place un fort détachement, afin de prendre l'ennemi en queue, en même tems qu'il l'attaqueroit de front ; & parce qu'il craignoit que sa lettre ne fût interceptée, il lui manda la même chose par plusieurs courriers qu'il fit partir successivement. En conséquence de cet avis, M. Barthélemi commanda d'abord le détachement ; mais soit qu'il ne crût pas qu'avec sa petite troupe, M. Paradis osât hasarder d'attaquer sept à huit mille hommes, soit qu'il imaginât qu'il n'étoit pas

poſſible qu'il arrivât à S. Thomé à l'heure qu'il marquoit, il ne donna point d'ordre de ſortir de la place.

Cependant M. Paradis avançoit toujours du côté de S. Thomé. Sur les huit heures du ſoir, il arriva à deux lieues des Maures. Là il fit prendre un peu de repos à ſa troupe, afin qu'elle fût en état de combattre le lendemain, & ſur les trois heures du matin il ſe remit en marche. Ses eſpions vinrent l'avertir que les Maures étoient informés de ſon arrivée, & qu'ils l'attendoient en bataille dans les rues de la ville. Sur cet avis il fit faire alte à ſa troupe, afin d'encourager ſes Soldats par un petit diſcours qu'il leur fit. Après

quoi il continua sa marche. Les François arriverent à S. Thomé le lendemain à la pointe du jour. M. Paradis s'étant apperçu, malgré le peu de clarté qu'il faisoit alors, que l'enceinte de la palissade n'étoit point achevée, & qu'il restoit une brêche de près de vingt toises, il ne balança point à faire son attaque de ce côté-là. Il forma sa troupe sur la largeur de la brêche, & fondit par-là sur les Maures. Ceux-ci firent ferme d'abord, & soutinrent bravement les trois premieres décharges; mais à la quatrieme, les Soldats François ayant mis la bayonnette au bout du fusil, l'épouvante se répandit dans les bataillons & les escadrons enne-

mis. Ils s'ébranlent, ils plient, ils ſe rompent enfin, & fuient en déſordre. Animés par la lâcheté des Maures, les François pourſuivent les fuyards l'épée dans les reins; taillent en piece tout ce qui ſe préſente, & ſe rendent maîtres de trois pieces de canon qu'ils abandonnerent, parce qu'ils ne pouvoient s'en ſervir. Comme les rues de S. Thomé ſont fort étroites, les chevaux & les hommes s'embarraſſoient dans leur fuite. Il s'en fit un carnage affreux. Enfin les ennemis gagnerent la plaine, & appréhendant encore quelque ſortie du côté de Madras, rien ne put les arrêter. Ils coururent pendant douze lieues, abandonnant à la diſcrétion du vain-

queur bagages, munitions, & généralement tout ce qu'ils avoient dans S. Thomé. Le butin fut considérable. On prit grand nombre de bêtes de charge, 60 chameaux, 600 bœufs, près de 100 chevaux, tous les drapeaux des Maures & une grande quantité de marchandises. Après avoir fait inutilement pendant quelque tems tous les efforts possibles pour rallier ses troupes, emporté par les fuyards, Mafouskan lui-même fut obligé de céder au torrent; & comme il couroit trop de risques sur son éléphant, il monta à cheval, & s'enfuit encore une fois à toutes jambes. Il ne se crut en sûreté que quand il eut mis entre lui & les François une

diſtance de douze lieues. Il vomit, en fuyant, mille imprécations contre ſon armée, déchira ſes vêtemens, & prit pour quelque tems l'habit de Faquir.

Le bruit de l'arrivée de M. Paradis étant parvenu juſqu'à Madras, M. Barthelemi connut la faute qu'il avoit faite & le danger que couroient les troupes qui venoient de Pondicheri. Auſſitôt il fit ſortir le détachement qu'il avoit commandé pour les ſoutenir. Il arriva à S. Thomé au moment que les François ſûrs de leur victoires ſe préparoient à marcher vers Madras. M. Paradis fit entrer ce détachement dans S. Thomé & lui donna ordre d'en enlever le butin que

ses Soldats étoient obligés d'abandonner.

La troupe victorieuse ne poursuivit point l'ennemi au-delà de la ville. Elle entra dans Madras en triomphe. Ceux des Soldats qui n'avoient pu enlever des chevaux, étoient montés sur des chameaux ou sur des bœufs, & presque tous étoient revêtus des habits qu'ils avoient enlevés sur les Maures. Ceux-ci perdirent à cette action près de 500 hommes & eurent presqu'autant de blessés. Les François n'y eurent que deux Soldats blessés légérement.

Malgré ses pertes réitérées Mafouskan ne laissa pas d'aller au secours des Anglois à Goudelour, lorsque les Fran-

çois firent le siege de cette place. Il y fut encore battu en plusieurs rencontres. Enfin M. Dupleix ayant trouvé moyen de mettre dans ses intérêts son frere Mamet-Alikan en semant la discorde entre les deux freres, obligea l'aîné à lui demander la paix. Mafouskam se rendit pour cela à Pondicheri au commencement de l'année 1747, il y signa le traité, & jura une union constante avec la Nation françoise. Il en partit le troisieme jour de son arrivée très-satisfait des honneurs qu'il y avoit reçu du Gouverneur, & se rendit à son camp où il licentia son armée. De-là au lieu d'aller joindre son pere à Arcate, comme le vieux Anaverdikan

l'en sollicitoit vivement, il quitta ses vêtemens, sa robe, ses armes & son turban, reprenant l'habit de Faquir qu'il avoit abandonné ; il courut se cacher dans Trichirapali ; honteux d'avoir toujours été battu par les François & de s'être vu obligé de faire une paix qui ne lui étoit pas honorable. Mamet-Alikan licentia pareillement les troupes qu'il avoit levées & se rendit auprès de son pere qui parut oublier la trahison qu'il avoit faite à son frere.

Les Anglois étoient au désespoir de voir cette guerre si heureusement terminée pour les François. La gloire qu'ils avoient acquise leur faisoit ombrage. Il n'y eut rien qu'ils

ne miſſent en œuvre pour attirer les Mogols à leur parti. Mais ceux-ci n'eurent garde d'être les dupes de leurs ſuggeſtions, ni de ſe laiſſer ſéduire par leurs vaines promeſſes. Ils leur répondirent nettement qu'ils pouvoient ſe tirer d'affaire comme ils l'entendroient, & qu'ils étoient très-réſolus de ne plus rien faire pour eux. La nouvelle de la priſe de Madras & des victoires remportées par les François ſur le Nabab d'Arcate, s'étoit répandue dans tout l'Indouſtan. Elle avoit pénétré non ſeulement chez les Marattes, mais encore à la Cour de Nizam Moulouk qui en avoit informé le Grand-Mogol, & elle avoit attiré à M. Dupleix

de lettres de compliment & de félicitation de la part de presque tous les Princes & Seigneurs de l'Inde. Voici celle que Ragogi-Boussoula lui écrivit à cette occasion.

Ragogi-Boussoula, Général de l'armée des Marattes, à Mr. Dupleix, Gouverneur de Pondicheri.

„Je ne puis vous exprimer la joie que j'ai ressentie, lorsque j'ai appris la nouvelle de la prise de Madras, & que les François s'en étoient rendus maîtres. Agréez donc le compliment que je vous en fais en mon particulier, & qui part de l'endroit le plus sensible de mon cœur.

„ J'ai appris en même tems
„ que les Soubdars du Car-
„ nate s'étoient joints ensem-
„ ble, & ayant rassemblé leurs
„ armées comme des trou-
„ peaux de moutons, avoient
„ eû l'audace de vous décla-
„ rer la guerre; mais qu'une
„ poignée de vos valeureux
„ François, braves comme
„ des Lions, leur ont livré
„ bataille aux environs de
„ Méliapour, les ont battus,
„ leur ont pris leurs drapeaux,
„ beaucoup de leurs Chevaux
„ & autres instrumens de
„ guerre, les ont fait fuir
„ jusqu'à Angyvarem, l'é-
„ pouvante s'étant mise dans
„ leur armée, ainsi qu'elle se
„ met dans un troupeau de
„ moutons, lorsque quelque
„ loup entre dans une ber-

„ gerie. Je vous aſſure que „ cette nouvelle m'a fait un „ plaiſir des plus grands que „ j'aie reſſenti de mes jours. „ Je ne puis aſſez vous mar- „ quer la joie que cela m'a „ cauſé ; je vous en fait mille „ & mille fois mon compli- „ ment.

„ Le ſoleil éclaire le monde „ depuis ſon lever juſqu'à „ ſon coucher, & lorſqu'une „ fois ſa clarté eſt paſſée, on „ n'y penſe & l'on n'en parle „ plus. Il n'en eſt pas de même „ de la lumiere que répand „ dans le monde votre bra- „ voure & le renom que vous „ vous êtes acquis par tant „ d'exploits ; on ne ceſſe ja- „ maisd'en parler, nuit & jour „ ils ſont préſent à l'eſprit. „ Le bruit de vos victoires

„ eſt tellement répandu dans
„ toutes ces côtes & ailleurs,
„ que tous vos ennemis, de
„ quelque nation qu'ils puiſ-
„ ſent être, en ſont conſternés.
„ C'eſt de quoi vous pouvez
„ être aſſuré. Tout l'Indouſ-
„ tan retentit de ce bruit. No-
„ tre Roi Savon-Raja ayant
„ appris toutes ces nouvelles,
„ vous a donné des louanges
„ inexprimables, & ne parle
„ qu'avec admiration de vo-
„ tre nation. Chandaſaeb m'a
„ toujours parlé très-avanta-
„ geuſement de vous, mais
„ vos derniers exploits ont
„ fait plus d'impreſſion ſur
„ moi que tout ce qu'il m'en
„ avoit dit, c'eſt pourquoi
„ je vous demande votre ami-
„ tié, & vous fais ſavoir en
„ même-tems que notre puiſ-

„ sant Monarque voulant que
„ son pavillon soit replanté
„ dans tous les endroits où
„ il battoit ci-devant, & que
„ les Maures nos ennemis nous
„ ont enlevé, m'a ordonné de
„ me transporter de vos côtés.
„ Dans peu je compte mettre
„ ses ordres à exécution. Aussi-
„ tôt que je serai arrivé, je
„ ne manquerai pas de vous
„ en donner avis & de m'a-
„ boucher avec vous, car je
„ vous dirai que j'ai bien des
„ choses à vous communiquer
„ touchant les intentions de
„ mon puissant Roi. Si vous
„ voulez vous joindre à moi,
„ c'est-à-dire, vos forces aux
„ miennes, nous ferons des
„ choses dont on ne pourra
„ s'empêcher de parler éter-
„ nellement. Geréran-Pandet,

» mon Procureur, qui eſt au-
» près de vous, vous dira le
» reſte. Il eſt inſtruit de mes
» intentions. Je vous ſouhaite
» toujours beaucoup de réuſ-
» ſite dans toutes vos entre-
» priſes, & un enchaînement
» de victoires qui ne puiſſe ja-
» mais finir, &c. »

L'infortuné Chandaſaeb ne fut pas des derniers à apprendre les heureux ſuccès des François ſes bons amis, & il ne manqua pas d'en féliciter Mr. Dupleix, le priant de continuer d'honorer de ſa protection (ce ſont ſes termes) ſa femme & ſa famille retirées à Pondicheri. On ne rapporte point ici ſa lettre, non plus que toutes celles que Mr. Dupleix reçut de divers endroits au même ſujet, pour

ne pas ennuyer par une répétition de complimens qui disent tous à peu près la même chose. Il suffit de savoir que dans ces lettres, on voit partout des preuves non équivoques de l'estime, de l'admiration & du respect que les derniers succès des François leur avoient attirés de la part de tous les Seigneurs tant Maures que Gentils, qui tous recherchoient avec empressement leur alliance & leur amitié. Par-là il est aisé de juger, combien cette guerre des François contre les Maures, nécessaire dans son principe, a été non-seulement glorieuse, mais même avantageuse à la nation, & quel crédit & quelle autorité elle lui a concilié dans l'Inde.

La réputation des François étoit montée à ſon plus haut point, la terreur de leur nom, pour me ſervir des propres termes dont uſoit dans ſa lettre un des principaux Officiers de l'armée de Nazerzingue, s'étoit répandue dans tout l'Indouſtan, & il étoit à préſumer que la paix qu'ils venoient de faire avec les Maures, ſeroit de durée. Mais Mafouskan, fils du Nabab d'Arcate, auſſi peu jaloux de ſes ſermens que de ſa gloire, ne ſe piquoit pas d'obſerver ſes engagemens les plus ſolemnels. En ſe dépouillant des marques de ſa dignité pour prendre l'habit de faquir, il ne s'étoit point défait de la haine qu'il portoit à la nation, auſſi ne cherchoit-

il que l'occasion de lui en donner des marques & de l'humilier. Elle parut se présenter sous un point de vue très-propre à flatter son animosité.

Au mois d'Août 1748, les Anglois vinrent assiéger Pondicheri avec toutes les forces qu'ils purent rassembler dans les Indes ; & pour assurer d'autant mieux la conquête qu'ils avoient méditée de cette place, ils entreprirent d'intéresser le Nabab, & de lui persuader qu'elle ne pouvoit leur résister. Mafouskan que ses pertes & sa honte n'avoient pû rendre sage, aveuglé par sa haine, se laissa aisément persuader. Il leva 6000 hommes, & pour ne pas paroître être le

premier à rompre la paix; il confia le commandement de ce corps à ſon beau-frere, qui pour colorer ſa perfidie, publia qu'ayant une vengeance particuliere à tirer de la nation, il venoit ſe joindre aux Anglois pour la châtier. D'un autre côté le vieux Nabab Anaverdikan ſe tenoit avec un corps de huit à dix mille hommes à 10 ou 12 lieues de Pondicheri, ſous le prétexte de contenir quelques rebelles. Ce nouveau renfort étonna peu les François. Ils connoiſſoient l'ennemi qui les attaquoit, & ils étoient bien sûrs qu'il ſeroit plus à charge aux Anglois, qu'utile pour avancer le ſuccès du ſiege, comme la ſuite l'a bien prouvé.

Le grand Mogol charmé de la fermeté & de la sagesse du Gouvernement de Mr. Dupleix, voulut lui donner des marques particulieres de son estime. Pour cela il augmenta ses titres du nom de: Dupleix-Kan-Mansoubdar-Nabab-Muzaferjeng-Badaour, * & du sceau attaché à cette dignité. En augmentant son crédit & son autorité dans l'Indoustan, elle lui concilia en même-tems l'amitié de tous les Princes & Seigneurs Maures & Gentils, en particulier celle de Savon-Raja, Roi des Marattes, qui l'en fit féliciter par Ragogi-

* Celui qui possede ces titres dans l'Indoustan, a autant de pouvoir que l'Empereur même, il peut lever des troupes & faire des Nababs, & a droit de vie & mort sur tous les sujets de l'Empire.

Boussoula son Général. Mr. Dupleix crut pouvoir profiter de cette occasion & de la correspondance qu'il entretenoit avec Ragogi, pour procurer la liberté de Chandasaeb. Ce malheureux Prince étoit toujours prisonnier chez les Marattes qui, à l'instigation de Nizam-Moulouk intéressé à soutenir Anaverdikan dans le Gouvernement d'Arçate qu'il lui avoit donné, persistoient à lui demander des sommes considérables pour sa rançon. Il couroit de tems en tems des bruits sourds que ce Seigneur revenoit à la tête d'une armée de Marattes pour rentrer dans ses états; mais il ne sembloit pas qu'on dût penser à sa liberté pendant la vie de Nizam. Ses

enfans, ainsi que ceux de Barasaeb son frere, étoient toujours à Pondicheri, où l'on avoit pour eux toutes sortes d'égards. Ils y répondoient de bonne grace par l'affection qu'ils faisoient paroître pour les François & par leur attention à témoigner leur reconnoissance au Gouverneur. Celui-ci connoissoit l'attachement de Chandasaeb pour la Nation. Il savoit les services qu'il avoit rendus à la compagnie, & il étoit persuadé qu'il en reviendroit un grand bien, s'il pouvoit rentrer dans son Gouvernement. Dans cette vue & en répondant à Ragogi-Boussoula, pour le remercier de son compliment, il pria ce Général de lui accorder la liberté de ce Prince.

On demandoit auparavant pour la rançon de Chandasaeb seize laks de roupies qui font environ quatre millions monnoie de France. Cependant sur la simple recommandation de M. Dupleix, on le mit aussi-tôt en liberté avec son fils. On n'exigea de lui d'autre condition, sinon qu'aussi-tôt qu'il seroit maître d'Arcate, il payât deux laks & demi de roupies pour la dépense qu'il avoit faite pendant le tems de sa prison, & on voulut que cette somme fût remise alors entre les mains de M. Dupleix.

En accordant la liberté à Chandasaeb, le Roi des Marattes lui donna une escorte pour le conduire dans ses états, avec ordre à tous ses

Généraux de lui prêter main forte, au cas qu'il en eût besoin. Ce Prince partit de Sutara, Capitale du Royaume des Marattes, accompagné de son fils. Il étoit déja sur les terres du Raja de Canara, lorsqu'il apprit la nouvelle du siege de Pondicheri; ce qui l'engagea à suspendre sa marche, jusqu'à ce qu'il eût reçu des lettres de M. Dupleix. Dans cet intervalle, deux Rajas du pays qui étoient en guerre s'étant adressés à lui pour lui demander du secours, le plus foible engagea Chandasaeb à l'aider de ses forces, moyennant une somme d'argent dont ils convinrent. Les deux armées en étant venues aux mains, Chandasaeb perdit la bataille

par la trahiſon d'un des Généraux de ſon parti. Son fils fut tué avec quelques-uns de ſes gens ; lui-même fut fait priſonnier. Mais le vainqueur le relacha, dès qu'il eut vu l'ordre du Roi des Marattes, & le mit en liberté avec toute ſa ſuite.

Cependant le ſiege de Pondicheri continuoit, ſans que depuis plus de trente jours de tranchée ouverte, les ennemis paruſſent être plus avancés que le premier. On n'entrera point dans le détail de ce fameux événement dont on a vu ſans doute pluſieurs rélations en Europe. Il ſuffit de dire que les Mogols qui s'étoient joints aux Anglois, voyant la belle défenſe des François, & ne pouvant

plus se promettre que la place fût emportée, comme ils l'avoient espéré d'abord, commencerent à penser à la retraite. Pour achever de les y déterminer, M. Dupleix sema adroitement la discorde entre les deux partis alliés, & cette mésintelligence obligea enfin les Maures à décamper. Les Anglois se retirerent eux-mêmes quelques jours après ayant perdu devant cette place plus de 1500 hommes, sans compter les prisonniers qui étoient en grand nombre, & parmi lesquels on comptoit le Major de Goudelour, un Capitaine & plusieurs Officiers. Au contraire, la perte des François fut très-peu considérable, malgré le feu de plus de

40000 coups de canons qui furent tirés contre la ville & près de 5000 bombes qui y furent jettées. On admira la conduite prudente & ferme du Gouverneur pendant toute la durée du siege.

Lorsque la nouvelle de cet événement se répandit dans l'Inde, tous les Princes & Gouverneurs Maures & Gentils qui en furent instruits, s'empresserent d'écrire à M. Dupleix pour le féliciter de ce succès & pour lui en marquer leur satisfaction. Elle lui attira de grands complimens, non seulement de la part de Ragogi-Boussoula avec lequel il entretenoit toujours une grande correspondance, mais même de celle de Feteissingue, fils de Savon-

Raja, Roi des Marattes, & de Nazerzingue, fils de Nizam-Moulouk. Le vieux Nabab d'Arçate Anaverdikan, à qui M. Dupleix avoit écrit très-fortement après la levée du siege, & qu'il avoit menacé de toute l'indignation des François, se crut obligé de justifier sa conduite auprès de lui. Il désavoua hautement tout ce que son gendre avoit fait, témoignant que s'il le tenoit, il le puniroit griévement, & promit à M. Dupleix d'en tirer telle vengeance qu'il jugeroit à propos. Celui-ci bien instruit de la mauvaise foi du Nabab & de son peu d'affection pour la Nation françoise, crut ce qu'il voulut de ses excuses. Il dissimula cepen-

dant ſa façon de penſer, attendant que le tems lui fournît quelque occaſion favorable de lui marquer ſon reſſentiment.

Une grande révolution arrivée alors dans les Indes, la lui offrit telle qu'il pouvoit la ſouhaiter. Perſonne n'ignore les malheurs de Mahamet-Schah, pere du Grand-Mogol, aujourd'hui regnant, qui en 1739 fut déthrôné par Nadir-Schah, autrement nommé Thamas-Kouli-Kan, Roi de Perſe. On ne peut nier que le Mogol ne ſe fût attiré cette diſgrace par ſa molleſſe & par ſon mauvais gouvernement. Mais auſſi n'y a-t-il gueres lieu de douter que les Perſans n'euſſent été attirés dans les Indes par ce

fameux Azezia, ou Nisam-Moulouk, dont on a déja parlé. Cette conjecture est d'autant mieux fondée, que Thamas-Kouli-Kan ne marqua pour personne tant d'estime & tant de confiance que pour ce Seigneur, & que par un des articles du traité qu'il fit avec Mahamet-Schah, il ne le rétablit sur son thrône qu'à condition que le gouvernement de l'Empire resreroit entre les mains de Nisam. Ce qu'il y a de certain, c'est que celui-ci fut violemment soupçonné d'avoir tramé ce projet, dans la vue, disoit-on, de s'emparer du thrône après la mort de l'Empereur, & de faire entrer la succession dans sa famille. Ces soupçons étoient encore

fondés ſur ce que Nizam avoit épouſé la niece de Mahamet-Schah, & qu'il étoit Perſan d'origine. Car on voit aſſez de Perſans aller s'établir dans l'Indouſtan ; & comme la langue des Mogols, par conſéquent la langue dominante, eſt le Perſan que les Indiens ne parlent & n'entendent point, il arrive que ces Perſans deviennent néceſſaires dans le pays, & aſſez ſouvent y font fortune.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain qu'après être remonté ſur le thrône, Mahamet-Schah demeura fort affoibli, & que ſon autorité ne fut plus ſuffiſante pour contenir les Généraux & les Gouverneurs de l'Empire. Les Patanes profitant de cette foi-

blesse, formerent le projet d'attaquer Delli, ils leverent une armée de 80000 chevaux & de 190000 hommes de pied, & marcherent vers cette Capitale.

Le Grand Mogol a auprès de lui vingt-quatre Omrhas ou Ministres qui composent ses différens Conseils. Deux d'entr'eux sont Généralissimes de ses armées. L'un commande dans la partie du Nord, l'autre dans celle du Sud. Leur devoir est de prévenir les rébellions & de calmer les troubles de l'Empire. Tel étoit Nisam-Moulouk. La politique de ces Généraux, lorsqu'ils sont appellés en Cour pour rendre compte de leur conduite, est de faire agir quelques corps de Ma-

rattes, qu'ils engagent à ſe jetter ſur quelque Province & à la piller. Ils s'excuſent alors d'aller en Cour, ſur la néceſſité de repouſſer les ennemis, & ſe diſpenſent par-là d'obéir aux ordres qu'on leur envoie. Nizam dont les intrigues avoient tellement éclaté, qu'il craignoit de tomber entre les mains de l'Empereur, s'étoit ſouvent ſervi de cette ruſe pour s'exempter de ſe rendre à Delli.

Auſſi-tôt que l'on eut appris dans cette Capitale la nouvelle de la marche des Patanes, Mahamet-Schah aſſembla tous ſes Conſeillers, Miniſtres & Généraux, s'aſſit ſur ſon thrône, & préſentant un Bétel de ſa main, in-

vita celui d'entr'eux qui avoit aſſez de courage pour aller attaquer le camp des ennemis, à venir prendre le Bétel qui lui étoit deſtiné. Aucun d'eux n'oſa ou bien ne voulut y toucher. Il n'y eut que le fils unique de l'Empereur, jeune Prince d'environ dix-huit ans, qui voyant avec douleur le morne ſilence qui regnoit dans l'aſſemblée, ſe leva pour prendre Bétel; mais ſon pere l'en empêcha, & repréſenta qu'il n'étoit pas convenable que l'héritier préſomptif de l'Empire fût expoſé dans une occaſion auſſi périlleuſe, tandis qu'il y avoit tant de Généraux expérimentés, plus propres que lui à repouſſer les ennemis. Cependant tous les Grands s'opi-

niâtrerent à ſoutenir que puiſque ſon fils s'étoit préſenté pour prendre le Bétel, c'étoit par conſéquent à lui de marcher. Le jeune Prince en preſſa lui-même ſon pere avec larmes. L'Empereur ſe rendit enfin. Mais comme ſon fils n'avoit point de troupes, il ordonna que ſuivant la loi & la conſtitution de l'état, ſes Miniſtres lui fourniroient 300000 hommes. Ils obéirent : mais ils gagnerent ſous main les Commandants & autres Officiers généraux de ces différens corps, & les engagerent à faire en ſorte que le Prince tombât entre les mains des Patanes, & pérît dans le combat. Le hazard voulut que leur trahiſon ne réuſſît point. Le jeune Prince

en ayant été instruit lorsqu'il étoit sur le point de livrer bataille, fit arrêter & punir tous les complices : après quoi il lui fut facile de battre tous les Patanes & de les mettre en fuite.

Tandis que ces choses se passoient à l'armée, les vingt-deux Omrhas qui étoient restés auprès de l'Empereur, ne doutant point de la réussite de leur trahison contre le Prince qu'ils tenoient déja pour mort, commencerent par en faire courir sourdement le bruit dans la Capitale, ensuite ils entrerent un jour dans l'appartement de l'Empereur, s'en défirent, & jetterent son corps par les fenêtres. Après quoi ils publierent dans la ville, que sur la

nouvelle de la perte de la bataille & de la mort de ſon fils, il s'étôit lui-même précipité. Telle fut la fin malheureuſe de Mahamet-Schah, Empereur des Mogols, aſſaſſiné par ſes propres Miniſtres en 1748.

Cet horrible attentat ne put pourtant être tenu ſi ſecret qu'il ne tranſpirât. Le jeune Prince qu'on nommera déſormais Amet-Schah, étoit en marche pour rentrer dans Delli, lorſqu'il en apprit la nouvelle. Auſſi-tôt il comprit tout le danger qui le menaçoit. Pour l'éviter, il diſſimula, & mit en uſage le même ſtratagême dont le fameux Aureng-Zeb s'étoit ſervi dans une occaſion différente. Il parut déſolé de la mort de

ſon pere, qu'il feignit de croire être arrivée naturellement, déchira ſes vêtemens & prit l'habit de faquir, déclarant hautement qu'il renonçoit au monde, & qu'il ne vouloit point entendre parler du Gouvernement de l'Empire. Il eut même l'adreſſe de contrefaire le fol. Les traîtres informés de ce qui ſe paſſoit, allerent à ſa rencontre & l'aſſurerent qu'ils le reconnoiſſoient pour leur Empereur; mais le Prince rejetta leurs offres. » Non je ne monterai » point ſur le Trône, leur dit-» il, d'un air affligé, un de » vous ſera Empereur, je re-» noncerai à ma couronne en » ſa faveur en préſence de » tout le peuple: C'eſt-là ma » derniere réſolution. Je me

» rendrai aujourd'hui au Pa-
» lais, pour prendre congé de
» ma Mere. Que chacun de
» vous se retire chez soi. Ce-
» lui de vous que j'enverrai
» chercher cette nuit, & à
» qui je remettrai le sceau
» de l'Empire, regnera &
» prendra mon nom. Je sou-
» haite qu'il gouverne en paix.
» Du reste le monde est fini
» pour moi. «

Ce discours du Prince intrigua tous ces Grands, & commença à mettre parmi eux une espece de division. Chacun d'eux en particulier osa se flatter d'un choix qui alloit faire un Empereur. Ils se retirerent chez eux sans prendre aucune nouvelle résolution.

Aussi-tôt qu'Amet-Schah

ut entré au Palais, il fit pré-
arer vingt-deux chambres
our l'exécution du dessein
u'il méditoit, & ordonna que
 porte en fût fort basse.
nsuite il plaça à l'entrée de
haque appartement deux
ersonnes armées de lacs de
ottin fin, avec ordre de
s passer au cou de tous les
Iinistres qu'il feroit appeller.
 commença par le plus con-
dérable, qui croyant déja
oir la couronne sur sa tête,
t se baissant pour entrer dans
appartement où étoit le
'rince, fut saisi par les deux
oldats apostés, & étranglé.
es complices eurent succes-
vement le même sort. En
noins de deux heures la trahi-
on fut punie, & les 22 traî-
res sacrifiés à la juste ven-

geance du Prince. Il fit expoſer leurs corps au milieu de la place, & ſur le champ nomma d'autres Miniſtres ſur la fidélité deſquels il pouvoit compter. Après cette exécution ſanglante, mais néceſſaire, Amet-Schah ſe fit voir ſur ſon Trône dans tout l'appareil de la Majeſté, & fut ſalué Empereur par tous ſes ſujets.

Cet acte d'une juſtice ſévere fit trembler tous ceux qui étoient en charge; quoiqu'ils fuſſent preſque tous dans les intérêts des coupables, aucun ne branla. Tout plia ſous l'autorité des nouveaux Miniſtres. Le lendemain l'Empereur fit trancher la tête à quelques Généraux & Officiers principaux qui avoient

trempé dans la conspiration. Il en exila aussi quelques-uns, & en condamna d'autres en une prison perpétuelle. Du nombre de ces derniers fut un fils de Nizam-Moulouk aîné de Nazerzingue. A l'égard de celui-ci, son pere le retenoit auprès de lui pour veiller sur ses actions, parce que, comme on l'a dit, il s'étoit révolté contre lui. Nizam avoit aussi une fille mariée à Satodoloskan & mere de Mouzaferzingue.

Après avoir rétabli le calme dans Delli, il ne restoit plus à Amet-Schah que de tirer une juste vengeance du Chef même des conjurés. C'étoit ce même Nizam-Moulouk si justement soupçonné d'avoir donné entrée

aux Perſans dans l'Empire. L'Empereur n'ignoroit pas toutes ſes intrigues, & il étoit bien informé qu'il avoit été le principal moteur de la derniere conſpiration. Il lui envoya ordre de ſe rendre à la Cour pour rendre compte des revenus des Royaumes de Golconde & d'Areng-Abad, ainſi que de ſes autres Gouvernemens, dont il n'avoit encore rien remis au tréſor impérial. Nizam mit en pratique, pour s'excuſer de paroître à la Cour, ce qui juſques-là lui avoit réuſſi. Il diſpoſoit à ſon gré des Généraux Marattes, qui ſe prêtoient d'autant plus volontiers à ſes intentions, qu'ils profitoient du pillage qu'il leur occaſionnoit. Mais ce

nouvel Empereur étoit au fait de toutes ses ruses, & pour cette fois les ordres furent si exprès & si précis, que Nizam ne crut pouvoir différer à obéir sous quelque prétexte que ce fût. Ce vieux Général qui au rapport des gens de sa nation, étoit alors âgé de 107 ans, pénétré du mauvais succès de ses intrigues & craignant de finir des jours pleins de gloire, par une mort ignominieuse; pour sortir d'embarras, prit, dit-on, le parti d'avaler du poison. D'autres prétendent qu'il mourut du chagrin que lui causerent les ordres qu'il avoit reçus de Delli. Quelques-uns même le soupçonnerent d'avoir été empoisonné par Nazerzingue. Après sa mort ce-

lui-ci qui du vivant de ſon pere n'avoit jamais eu beaucoup de crédit, s'empara du Gouvernement & de ſes tréſors, fit mourir quelques-uns des vieux Conſeillers de Niſam, chaſſa les autres, & donna leurs places à des perſonnes qui lui étoient affidées. Enſuite ſans attendre l'agrément & les diſpoſitions de la Cour, il ſe rendit maître de l'adminiſtration de tous les Gouvernemens de ſon pere, diſpoſa de toutes les charges, & nomma à tous les Offices Militaires.

Amet-Schah ne fut pas plutôt inſtruit de la mort de Nizam & de la révolte de Nazerzingue, qu'il penſa punir la témérité du rebelle, & à rendre à l'héritier légitime la juſtice

justice qui lui étoit due. C'étoit le fils de Satodoloskam petit-fils de Nizam par sa fille, & à qui sa succession appartenoit, suivant même les dernieres dispositions de ce vieux Général. Aussi-tôt l'Empereur appella à la Cour ce jeune Seigneur qui avoit l'honneur d'être son cousin, lui changea son nom en celui de Mouzaferzingue, le déclara Souba & Généralissime de ses Armées, & l'investit du Gouvernement des Royaumes de Golconde & d'Aureng-Abad & de toutes leurs dépendances. En même-tems il lui donna ordre de marcher sur le champ contre Nazerzingue & de le lui envoyer prisonnier, après lui avoir fait rendre compte des sommes considé-

rables que ſon pere devoit l'Empire, & il lui promi qu'auſſi-tôt qu'il ſeroit maître de Golconde, il lui donneroit le titre de Nizam-Moulouk que portoit ſon ayeul. Il n'eſt point d'uſage que l'Empereur accorde ce nom, excepté à ceux qui ſe ſont emparés de quelque Royaume, & qui ont remporté pluſieurs victoires.

Le Grand Mogol eſt une belle Idole parée, qu'on encenſe, qu'on honore par des reſpects, & que l'on cultive par des préſens; mais ſourde dans le fond, muette & inſenſible, & dont tout le pouvoir n'a de fondement que dans la vénération des peuples & l'attachement que ſes adorateurs ont pour elle.

Le Gouvernement est Monarchique dans les Indes, comme dans tout l'Orient. Là le Monarque est aussi despotique & aussi absolu qu'en Turquie. Il y a seulement une différence bien considérable. Les Turcs uniquement attachés à la maison Ottomane, iroient plutôt se chercher un Souverain parmi les Tartares de Crimée, que de consentir jamais à se soumettre à une autre famille quelque considérable qu'elle fût. Là jamais Visir, ni Bacha n'osa se flatter de monter sur le Trône; & la vénération des peuples pour le sang Ottoman est telle, qu'à la seule lecture des ordres du Prince qui en est issu & qui gouverne, le Seigneur le plus puissant de

l'Empire ſe fait un devoir de Religion de ſoumettre ſa tête au coup mortel & de préſenter ſon cou aux Bourreaux.

La vénération des Mogols n'eſt pas moins grande pour leur Empereur. Ils ſe regardent tous moins comme ſes ſujets que comme ſes eſclaves. Mais leur ſoumiſſion & leur attachement ſe bornent uniquement au Trône de Tamerlan, ſans qu'ils ſe mettent beaucoup en peine de quel nom ou de quelle famille eſt celui par qui il eſt occupé. Tout homme qui chez eux eſt maître du ſceau de l'Empire, eſt en même tems leur maître & leur Empereur. Ils le reſpectent, lui obéiſſent & lui payent tribut. Il n'appartient qu'à lui de diſtribuer

les charges, les titres & les honneurs, lui seul peut nommer aux Gouvernemens. Mais ce Prince si grand & si puissant, n'a pas un seul homme de troupes à ses ordres. Toutes les forces de l'Empire sont entre les mains des Ministres, des Omrhas & des autres grands de l'Empire ; & en donnant un Gouvernement à quelqu'un, le grand Mogol n'a pas le pouvoir de l'en mettre en possession malgré un Seigneur rebelle qui s'en sera emparé. C'est au nouveau Gouverneur à lever une armée, à marcher contre l'usurpateur & à tâcher de le chasser de la province qu'il occupe injustement & sans titre. S'il réussit, à la bonne heure. Au contraire s'il est

battu, l'Empereur n'en eſt pas moins reconnu & reſpecté. Le vainqueur ne manque jamais d'écrire à la Cour des lettres pleines de ſoumiſſion, par leſquelles il demande le titre néceſſaire pour commander dans la province qui avoit été deſtinée à ſon rival, & à la faveur des préſens dont il fait appuyer ſa demande, elle ne manque point d'être écoutée. L'autorité du Prince intervenant à une poſſeſſion qui originairement n'étoit fondée ſur aucun droit, fait d'un révolté ou d'un uſurpateur, un maître juſte & légitime. Tous les peuples du Gouvernement le reconnoiſſent & lui obéiſſent. Telle eſt la politique obſervée dans le Mogol; mauvaiſe politique

qui rend cet état sujet à des guerres & à des révolutions continuelles. On a fait cette remarque sur le Gouvernement de l'Empire des Mogols, parce qu'on l'a crue nécessaire: Elle servira à donner une idée juste de ce qui a été dit jusqu'ici & de ce qui reste à dire.

Mouzaferzingue partit de Delli à la tête de 8000 chevaux & de 13 à 14 mille hommes d'infanterie. Son armée grossissoit à mesure qu'il avançoit, par les nouvelles lévées qu'il faisoit faire sur sa route. Il traversoit le Royaume de Canora, lorsque Chandasaeb qui, comme on l'a dit, y étoit alors, crut pouvoir profiter de cette occasion pour faire va-

loir ſes droits ſur la Nababie d'Arcate. Il ſe rendit auprès de ce Seigneur, lui repréſenta la juſtice de ſes prétentions, & lui communiqua les lettres de M. Dupleix qui lui promettoit ſon ſecours pour le rétablir dans ſon gouvernement. Mouzaferzingue déja inſtruit de la valeur de la Nation françoiſe, voyant les droits de Chandaſaeb ſi bien appuyés, ne balança point à lui confirmer le titre de Nabab d'Arcate & de Maduré au nom du Grand-Mogol qu'il informa auſſi-tôt de ce qu'il venoit de faire, ainſi que du deſſein qu'il avoit formé de marcher lui-même en perſonne vers le Carnate.

Il y avoit alors à la Cour

de Delli plusieurs François que la curiosité y avoit attirés. Ils avoient fait valoir auprès de l'Empereur la belle défense de Pondicheri contre toutes les forces réunies des Anglois. Ils lui avoient vanté la valeur des Soldats François, la capacité de leurs Officiers & la conduite ferme & prudente de leur Chef.

Amet-Schah déja informé de ces particularités par le bruit public & par quelques Seigneurs Mogols qui lui en avoient parlé, approuva tout ce que son Général avoit fait, confirma à Chandasaeb le Gouvernement d'Arcate & de Maduré, l'honora du nom d'Uzendoskan-Badour, & écrivit à Mouzaferzingue de lui donner le nouveau titre

d'Umbrazingue, dès qu'il seroit rentré dans ses états. En même tems il lui donna ordre qu'aussi-tôt qu'il auroit fait reconnoître son autorité dans les Royaumes du Maduré & du Carnate, il se transportât à Pondicheri pour y visiter de sa part le Gouverneur de cette ville & lui faire ses complimens, & qu'il lui déclarât que pour gage assuré de l'estime qu'il faisoit de lui & de la Nation françoise, il lui demandoit sa belle-fille en mariage, en faveur duquel il promettoit plusieurs grands privileges, tant pour la Nation, que pour la Religion Catholique. Cette démarche toute extraordinaire qu'elle pourroit nous paroître, en suivant

nos idées & nos coutumes, ne l'est pas autant pour ceux qui sont instruits des usages de ce pays.

A la réception de ces ordres du Prince, le Souba Mouzaferzingue se mit en marche accompagné de Chandasaeb, & prit la route du Carnate. Il n'étoit pas aisé d'y pénétrer. Anaverdikan & Mafouskam son fils s'étoient emparés d'un défilé par où il falloit nécessairement que l'armée passât. Ils s'y étoient retranchés, & y attendoient fiérement leurs ennemis. Les troupes de Chandasaeb n'étoient pas nombreuses, & Mouzaferzingue ne vouloit pas exposer les siennes aux risques de l'événement. Dans cet embarras,

ils camperent au pied des montagnes & dépêcherent un exprès à M. Dupleix pour l'informer de leur situation.

Il n'y avoit pas beaucoup à balancer sur le parti que l'on pouvoit prendre dans ces circonstances. Tout parloit en faveur de Chanda-saeb, ancien ami de la Nation Françoise, légitime héritier des Royaumes du Carnate & du Maduré, qui apportoit encore avec lui la confirmation du Grand-Mogol, dont le propre cousin, Généralissime de ses armées, écrivoit à M. Dupleix qu'il étoit de la derniere importance qu'il s'abouchât avec lui à Pondicheri, pour lui communiquer les ordres de l'Empereur. Que pouvoit-on

attendre au contraire d'Anaverdikan & de son fils, usurpateurs d'un état qui ne leur appartenoit point, & dont la mauvaise volonté & le peu de bonne foi étoient connues ? Ne les avoit-on pas vus contre la foi des traités par lesquels ils s'engageoient à ne jamais porter les armes contre la Nation françoise, donner du secours aux Anglois à Goudelour, & tout récemment encore se joindre à eux pour faire le siege de Pondicheri ?

Après avoir pesé & examiné mûrement toutes ces raisons, après avoir balancé les avantages que la compagnie pouvoit retirer de la visite du Souba & de l'amitié de Chandasaeb, M. Dupleix

se détermina à mettre en campagne 2000 Cipayes, 60 Caffres & 420 Soldats françois dont il confia la conduite au fils même de Chandasaeb. M. d'Auteuil qu'il lui avoit donné pour adjoint, se mit à la tête de ces troupes, & marcha vers Arcate éloigné de Pondicheri d'environ trente lieues. Il apprit sur sa route qu'Anaverdikan s'étoit avancé quinze lieues dans les terres. Il n'hésita point à l'aller chercher. Il le trouva campé au pied des montagnes, ayant avec lui 10 à 12 mille Cavaliers, 6000 hommes d'infanterie & 220 éléphans. Il avoit aussi vingt pieces de canon gardées & servies par soixante-six Européens ramassés de toutes

les Nations. La montagne couvroit son camp d'un côté : de l'autre se présentoit un grand lac dont les bords étoient escarpés : le reste étoit défendu par un large fossé dans lequel on avoit fait entrer les eaux du lac. Elles avoient débordé, de façon que tous les environs du camp étoient inondés & si glissans, qu'à peine les chevaux pouvoient s'y soutenir.

Aussi-tôt que Mouzaferzingue eut reçu avis de l'arrivée de M. d'Auteuil, il prit le parti de déboucher par un autre défilé voisin, bien sûr qu'Anaverdikan ne risqueroit pas de sortir de son camp pour marcher à lui, en présence des François. Leur résolution avoit en effet troublé

coup de feu à la cuisse, il ranima sa petite armée & commanda une troisieme attaque.

Elle se fit avec tant de bravoure & de vigueur, que les François forcerent les retranchemens ennemis, & y arborerent leurs drapeaux. Alors ce ne fut plus qu'une déroute générale. Mouzaferzingue & Chandasaeb qui virent de loin avec étonnement ces prodiges de valeur, se mirent à la poursuite des fuyards, & profiterent de tout le pillage, tandis que les François restoient sous les armes. Ceux-ci ne perdirent dans cette occasion qu'un Officier Irlandois & dix dragons, ils eurent aussi soixante Soldats de blessés. Du côté des ennemis on

trouva parmi les morts Anaverdikan qui fut renversé de dessus son éléphant de deux coups de feu qu'il reçut l'un dans la tête, l'autre dans la poitrine. Il y eut aussi neuf de leurs principaux Chefs qui resterent sur la place avec plus de mille Soldats. Le nombre des blessés fut très-grand. On fit prisonnier Mafouskan fils aîné du Nabab, son oncle Mounourou-Dekan & dix de leurs principaux Officiers de Cavalerie. Mouzaferzingue & Chandasaeb ne perdirent pas un seul homme & en eurent très-peu de blessés, dans la poursuite & dans le pillage. Le premier eut pour sa part du butin, quarante-trois éléphans ; le second, dix-neuf. On tua tous les autres que

l'on ne put prendre. On prit auſſi pluſieurs chevaux que l'on partagea. La plus grande partie de la cavalerie ennemie paſſa au ſervice de Mouzaferzingue & de Chandaſaeb. Les François ne ſe reſerverent pour tout avantage que l'honneur du combat ; ce qui donna aux Maures la plus grande idée de la diſcipline & du déſintéreſſement des troupes françoiſes dont ils venoient d'admirer la valeur.

Après la victoire, Mouzaferzingue honora le fils de Chandaſaeb du titre de Nabab de Trichirapali & de Maduré, & confirma au nom de l'Empereur la donation de quarante cinq Aldées ou villages de Villenour, voiſins

le Pondicheri, du revenu l'environ 60 à 80 mille roupies, que Chandasaeb venoit le faire au nom de Mr. Dupleix qui sur le champ en fit une cession authentique à la compagnie. Ensuite tout étant disposé pour la marche de l'armée, les troupes Françoises jointes à celles des Mogols prirent la route d'Arcate, d'où l'on depêcha un exprès à Mr. Dupleix pour lui faire part de tout ce qui s'étoit passé. Suivant le rapport des principaux Chefs Maures, le pillage passoit la valeur de deux millions de pagodes qui font près de dix sept millions monnoie de France.

Pendant le séjour que les armées combinées firent à Arcate, Chandasaeb y nom-

premier fut obligé de
ſept Laks de roupies qu
près de deux millions. I
cond en fut pour quatre
& demi. Après cela on
mit en marche pour ſe
dre à Pondicheri. L'a
de Mouzaferzingue &
Chandaſaeb étoit fort g
depuis le dernier co
Elle étoit alors compoſ
23000 hommes d'infa
& 14000 chevaux, de
éléphans & de 6000 a

ville qui les salua de toute son artillerie. Le Gouverneur qui vint les recevoir aux limites, étoit accompagné dans sa marche de toutes les marques de distinction attachées à ses dignités. En tête paroissoit un éléphant portant un drapeau blanc dans lequel on remarquoit cinq Soleils *. Ensuite venoient deux autres éléphans portant les Nabates, espece de timbales qui n'est affectée qu'aux Nababs dans leur Gouvernement. Après cela marchoit un autre éléphant portant aussi un drapeau blanc avec un soleil brodé d'or. A ses côtés deux cha-

* Il n'appartient qu'aux Mansoubdars d'avoir un étendart chargé de cinq Soleils.

meaux portoient deux autres timbales. Ils étoient ſuivis d'un Officier à cheval portant un étendart à fond blanc brodé en rouge & en verd , & chargé d'une main d'or armée d'une épée. 500 cavaliers marchoient enſuite l'épée à la main , ſuivis de 60 dragons François qui accompagnoient le Palanquin de Mr. Dupleix. On portoit à ſa droite 12 petits étendarts blancs ornés au milieu d'un ſoleil d'or. A ſa gauche paroiſſoit le Palanquin de Chandaſaeb ayant à ſes côtés huit étendarts verds chargés d'un ſoleil d'or. Sa ſuite étoit compoſée d'un éléphant qui marchoit en tête , ſur lequel étoit ſon drapeau verd orné d'un ſoleil d'or ; de 3000 cavaliers ; de

de 200 gardes de sa personne marchant l'épée nue, de 400 lanciers & arbalêtriers. Son Palanquin étoit entouré de douze chopdars ou porteurs d'ordres, armés de leurs longues cannes & de six autres portant des masses d'argent. Ce cortege se rendit à la forteresse, où Chandasaeb fit à Mr. Dupleix son présent composé d'une magnifique toque ornée d'un bouquet en forme d'aigrette d'or, garnie de diamants, d'une Cabaye ou robe tissue d'or & de soie & d'une ceinture brodée en or. Chandasaeb mit lui-même la toque sur la tête de Mr. Dupleix, & cette cérémonie fut accompagnée du bruit de l'artillerie de la forteresse. Le

Nabab demeura trois jours à Pondicheri, après lesquels il fut reconduit jusqu'à la porte de la ville avec les mêmes cérémonies qui avoient été observées à sa réception.

Deux jours après, le Gouverneur de Pondicheri sortit au-devant de Mouzaferzingue qui avoit différé jusqu'alors de faire son entrée. Mr. Dupleix étoit accompagné de tout le Conseil Souverain, & avec la même suite dont on a donné la description. Les deux premiers Conseillers de Pondicheri avec Mr. Albert qui parle la langue Indostane, furent députés pour complimenter Mouzaferzingue sur sa route, & aussi-tôt que Mr. Dupleix eut avis que ce Prince ap-

prochoit des limites, il s'avança pour le recevoir.

Le Souba avoit à sa suite 5000 Cavaliers tous le sabre à la main. Son drapeau étoit blanc, chargé au milieu d'un côté de la moitié d'un soleil, de l'autre d'un croissant de couleur d'or. Il étoit porté par un éléphant; 1000 lanciers marchoient ensuite, accompagnés de deux éléphans qui portoient chacun deux petits canons de deux livres de balle. Ils étoient suivis de 800 chameaux chargés de fusées armées, dont les Maures se servent dans le combat au lieu de grenades. Suivoit un nombre infini de drapeaux & d'étendarts qui étoient les marques des dignités de tous les grands

Officiers dont la ſuite du Souba étoit compoſée. On en compta plus de 2700. Après cela paroiſſoit un éléphant portant un étendart noir, orné d'un côté d'une main armée d'un ſabre d'argent (*) & de l'autre d'un croiſſant & de la moitié d'un ſoleil. Cet éléphant étoit entouré de 24 autres chargés de leurs petites tours ſur le dos, où étoient aſſis les principaux généraux qui accompagnoient

(*) L'étendart d'un Grand-Mogol eſt blanc, il a d'un côté un ſoleil d'or, de l'autre une lune d'argent. Les Généraliſſimes, Princes du ſang, portent le même étendart avec un croiſſant. Les autres n'ont qu'un étendart rouge. Cet étendart noir étoit celui de Niſam-Moulouk, depuis qu'il avoit vaincu le Vice-Roi de Golconde. Sa deviſe eſt une main armée d'un ſabre. Niſam ſignifie bras fort.

Mouzaferzingue. Après quoi marchoient 500 cavaliers armés de fleches. Mouzaferzingue lui-même paroissoit enfin sur son éléphant prodigieusement grand, ayant à ses pieds son fils âgé d'environ huit ans, & celui de Chandasaeb. On conduisoit à sa droite un éléphant qui portoit l'étendart nommé maimnavatte, & tous les petits étendarts qui étoient la marque des dignités dont Nizam-Moulouk son grand pere étoit révêtu. Sa garde étoit composée de 1000 Cavaliers superbement vêtus, marchant l'épée nue. Il étoit environné de 24. Soubdars à masses d'argent & de 100 Chopdars armés de longues cannes. On portoit devant lui un éten-

dart à fond blanc, orné d'un croiſſant & d'un ſoleil. 12 éléphans fermoient la marche & portoient la mere, la femme & le reſte de la famille du Souba dans leurs ckeiroſes ou petites tours couvertes. Elles étoient gardées par 5000 arquebuſiers, 1000 lanciers & arbalêtriers, & 1000 cavaliers. Le reſte de l'armée campa dans les aldées de Villenour avec tous les priſonniers.

Ce cortege étant arrivé à la tente de Mr. Dupleix, précédé du détachement victorieux des troupes Françoiſes, Mouzaferzingue mit pied à terre, entra dans la tente avec ſon fils, & complimenta Mr. Dupleix de la façon la plus polie & la plus honnête. Delà

ils se mirent en marche avec toute leur suite, & furent salués à leur entrée à Pondicheri de toute l'artillerie de la forteresse & des remparts. Les Maures peu accoutumés à ce bruit en furent épouvantés : & comme la plûpart n'avoient jamais vû la mer, ils coururent avec empressement vers le port pour satisfaire leur curiosité. Il y eut le soir un grand soupé au Gouvernement. La moitié de la table étoit servie dans le goût des Maures pour Mouzaferzingue & sa suite, l'autre à l'Européenne pour les François. C'est l'usage qu'avant que de servir les mets préparés pour Mouzaferzingue, son Major-dome en fasse l'épreuve, qu'il les mette ensuite

dans une boëte qu'il ſcelle de ſon cachet. C'eſt en cet état qu'ils ſont préſentés ſur la table. Le Souba ayant reconnu le ſceau de ſon Officier, fait ouvrir la boëte, & mange ſans crainte. C'eſt un uſage établi parmi les Maures pour éviter le poiſon. Mais tant qu'il demeura à Pondicheri, Mouzaferzingue n'uſa de cette eſpece de cérémonie que pendant les deux premiers jours. Le reſte du tems il voulut témoigner aux François qu'il ſe croyoit plus en ſûreté chez eux qu'il n'eût pû l'être chez ſon propre frere. Cette marque de confiance frappa tous les Seigneurs Maures qui étoient à la ſuite du Souba. Elle leur parut d'autant plus extraordinaire, que

Mouzaferzingue avoit alors tout à craindre de Nazerzingue & de plusieurs autres ennemis. Ils avoient peine à comprendre comment dans des circonstances si délicates, ce Prince pouvoit abandonner sa vie à la discrétion d'un étranger, non-seulement en faisant usage des mets qui étoient préparés chez lui, mais même en reposant la nuit en toute sécurité avec toute sa famille dans la forteresse.

Mouzaferzingue est un jeune Prince de 25 ans d'une taille moyenne, aussi blanc qu'un Européen, d'une figure prévenante & d'une politesse infinie. Quelques jours après son arrivée à Pondicheri, le Gouverneur le réga-

la d'un très-beau feu d'artifice qu'il fit tirer, & dont le Souba qui n'en avoit jamais vu de pareil, parut fort satisfait. Il marqua aussi avoir quelque envie de voir un combat entre deux corps de troupes Européennes, & on lui en donna le plaisir. Les troupes commandées étoient accompagnées de quelques petites pieces de campagne, de celles qui tirent plusieurs coups dans la minute. Après plusieurs évolutions, elles marcherent à l'attaque de la forteresse, selon l'ordre qu'on leur en avoit donné. En même tems deux vaisseaux d'Europe qui étoient en rade, imiterent entr'eux un combat naval. Les Maures étoient dans l'admiration. On enten-

dit dire à cette occasion à Mouzaferzingue lui-même en langue Indostane, que s'il avoit à ses ordres 1000 Dragons françois, il ne balanceroit pas un instant à aller attaquer Nazerzingue dans Golconde & Aureng-Abad, sans avoir besoin de ses propres troupes. Un autre jour on fit jetter en sa présence quelques bombes dont les Maures ont une très-grande frayeur. Ils ont bien quelques fusées qu'ils lancent dans le combat contre la cavalerie, pour y mettre le désordre; mais elles ne crêvent point, & ne s'élevent pas assez pour pouvoir être jettées dans une place ennemie.

Après s'être délassé pendant quelques jours à Pondi-

cheri, & s'être fait réciproquement des préſens, Mouzaferzingue s'acquitta auprès du Gouverneur de la commiſſion dont l'Empereur l'avoit chargé, de demander ſa belle-fille en mariage. M. Dupleix s'excuſa de répondre ſur le champ ſur une affaire auſſi ſérieuſe; il dit ſeulement au Souba qu'il ſe tenoit fort honoré de la demande de l'Empereur, mais que la différence de Religion ſembloit rendre cette union impraticable.

Permettez, Monſieur, que j'interrompe ici la rélation que j'ai commencée. Un de nos Miſſionnaires s'approchant de Pondicheri, je ne puis me diſpenſer d'aller à

sa rencontre pour m'entretenir avec lui sur l'état de nos missions. Ainsi trouvez bon que je suspende pour quelque tems la satisfaction que vous auriez à suivre le fil de cette curieuse histoire. Je vous promets qu'au retour de mon petit voyage je reprendrai ma narration au même point où je l'ai laissée. En attendant, j'ai l'honneur d'être, &c.





LETTRE

DU P. TREMBLOY,

Missionnaire dans le Royaume de Carnate,

A MONSIEUR ***

L'Intérêt, Monsieur, que vous daignez prendre à ce qui me regarde, me fait une loi de vous instruire de ce qui s'est passé dans l'Inde depuis que la Providence m'a conduit dans cette Mission.

Ce fut en 1734 que j'y arrivai. A la vue des travaux

& du genre de vie des Missionnaires, je crus y terminer bientôt mes jours. Tout ce qu'on peut se figurer de pénible n'est rien en comparaison des dangers, des fatigues, des chaleurs extrêmes, & de mille incommodités ordinaires dans ces contrées. Mais la grace rend tout aisé. D'ailleurs, quelle consolation ne donne pas à un Ouvrier évangélique la ferveur de ses nouveaux Chrétiens, & le plaisir délicieux de voir dans cette région infidelle le vrai Dieu adoré, Jesus-Christ reconnu pour le Sauveur de toutes les Nations & la foi triomphante de l'idolâtrie ! Car ces merveilles, quoi qu'en puisse dire la calomnie, se sont opérées, & s'o-

perent encore tous le
à mes yeux. Oui, le
tiens de l'Inde adoren
Dieu en esprit & en
leur culte est pur &
lange. Leur aversion
idoles va jusqu'au sc
souvent ils refusent
garder les faux-Dieu
passer devant leurs te
& de rien toucher
partienne aux cérémo
Gentils. La faim, la
les persécutions, la pr
des biens & les plus
outrages ne peuvent le
ler; pour symbole
foi, ils portent or
ment la Croix gra
leur front, & l'uniq
qu'ils donnent aux
est celui de démon.

En cela les Soldat

tiens font sur-tout admirables. Jamais ils ne paroissent devant le Prince qu'avec quelque marque de Christianisme. Un jour 400 de ces braves étant assemblés à la porte du Palais, le Roi leur dit en colere : *Pourquoi méprisez-vous mes divinités, & leur donnez-vous les noms les plus odieux?* *Seigneur*, répartit un des Capitaines, *depuis que nous sommes Chrétiens, nous ignorons le déguisement; & c'est la vérité que nous avons le bonheur de connoître, qui nous fait tenir ce langage.* Le Prince en souriant répondit : *Je vous ai toujours regardés comme fideles sujets : mais je vous défends d'approcher désormais de mes temples. Par vos prieres vous*

pourriez bien faire mou Dieux. Mes Dieux m feroit alors pour moi 1 ceffité , ou d'adorer l des Chrétiens , ou de 1 rien adorer. Depuis ce t Soldats Chrétiens , qu célebre au Palais une : doles , fortent de fon te , & vont fe promen la campagne. Ce Prin autrefois le plus gra nemi du Chriftianifn paru dans la fuite a fentimens plus humai dant plufieurs année reçu de lui que des 1 de bonté : fouvent , faifant faluer , il s'efl mandé à mes prieres

Il faut avouer que l tiens de l'Inde ont : nir de plus fréquent

plus rudes épreuves, que ceux des autres régions du monde. Je n'ai vu jusqu'ici parmi eux qu'une continuité de miseres & d'afflictions. En 1737, le défaut de pluie empêcha la culture du riz, nourriture ordinaire des Indiens, & causa une famine générale qui dura plus de deux ans. Il est impossible de détailler les maux dont j'ai été témoin : il suffit de dire que j'ai vu renouveller ce que les Histoires sacrées rapportent des sieges de Samarie & de Jérusalem.

Au commencement de la disette, les Princes, les Seigneurs & les Ministres ayant fait enlever le riz qui étoit en réserve dans les villes & les bourgades, le peuple se

trouva réduit à la derniere extrêmité. Les Marchands mirent leurs grains à un ſi haut prix, que perſonne, excepté les riches, n'y pouvoit atteindre, & la meſure du riz ou de millet qui eſt à peine ſuffiſante pour la nourriture d'un jour, ſe vendit un fanon d'or, c'eſt-à-dire, dix-huit ſols de notre monnoie. On ſe trouva donc dans la ſituation la plus déſeſpérante. Toutes les campagnes deſſéchées n'offroient que des ſables brûlans. La terre ſans herbe, les étangs ſans eau, bientôt les beſtiaux périrent. Si l'on creuſoit des puits pour ſe déſaltérer & pour cultiver quelques champs de riz, l'eau ſalée de ces puits faiſoit mourir plus de monde que le riz

qu'elle produisoit n'en pouvoit conserver. Les infortunés Indiens, se voyant sans ressource, abandonnerent les peuplades ; ils parcouroient les forêts & les montagnes, se nourrissant de quelques mauvaises racines, de feuilles d'arbre & d'insectes, nourriture qui ne servoit qu'à hâter leur mort. Les Gentils & les Chrétiens souffroient également ; mais quelle différence entre les uns & les autres ! Les Gentils souffroient en furieux & en désespérés, se précipitant quelquefois du haut des rochers dans le fond des puits, au milieu des bûchers : les Chrétiens souffroient en saints, ils baisoient la main du Seigneur qui ne les frappoit que parce

droits à la fois. Dans un ſeul jour, je viſitai onze villages, & trois jours après, j'appris que, hommes, femmes, enfans, tout y étoit mort.

De retour à mes Egliſes, à peine m'étoit-il permis d'y ſéjourner ; le beſoin des moribonds me rappelloit auſſitôt ailleurs. A la vue de tant de maux, ſi la nature ſe trouble & fait couler des larmes ; la foi conſole d'ailleurs, & inſpire la plus grande joie ſur l'heureux ſort de ces fervens proſélytes, qui meurent dans la paix du Seigneur, & dans l'exercice actuel des plus héroïques vertus.

L'Inhumanité des infideles augmentoit encore la douleur des Chrétiens. Combien pourrois-je rapporter ici de traits

traits qui déshonorent la nature humaine. A la vérité, la plupart des Gentils, uniquement occupés du soin de leur corps, ne songeoient gueres à la religion. Leurs temples étoient déserts, les idoles sans adorateurs & les fausses divinités sans sacrifices ; quelques-uns même, empruntant le langage des Chrétiens, invoquoient le vrai Dieu ; mais il est des Idolâtres, dont la malice s'accroît au milieu des afflictions. Tels sont les Chefs des peuplades & les Gouverneurs des Provinces. Pourvû qu'ils fournissent le tribut ordinaire, ils peuvent impunément tyranniser. Delà un grand nombre de Chrétiens furent maltraités, dépouillés, dégradés, bannis &

chassés des peuplades & des villes. Quel étoit leur crime? Adorateurs de Jesus-Christ, ils condamnoient par leur conduite & par leurs discours les infamies de la gentilité. C'en étoit assez ; on les regarda comme la cause des maux publics & de toutes les calamités du pays ; & sous ce prétexte on les contraignit d'aller mourir dans les forêts, ou dans les creux des rochers.

Il y avoit à trois lieues d'ici, un de ces hommes engraissés de la substance des malheureux, lequel semblable au mauvais riche, nageoit dans les plaisirs, tandis que tout le monde étoit plongé dans le deuil & dans l'indigence. Il s'avisa de célébrer une fête en l'honneur des idoles, & fit

distribuer du riz à tous les habitans du lieu, mais il excepta les Chrétiens en leur déclarant néanmoins, que, s'ils assistoient à la cérémonie, ils auroient comme les autres part à ses bienfaits. Le Chef des Chrétiens, qui avoit été baptisé par le vénérable Pere Jean de Britto, répondit avec une fermeté digne de sa réligion & de son grand âge. *Votre proposition*, lui dit-il, *est pour moi une injure atroce. Nous adorons le vrai Dieu, moi, mon épouse, mes enfans & tous mes parens; nous mourrons aujourd'hui, s'il le faut, plutôt que de recevoir un grain de riz dans votre temple, & de sortir de notre maison, pour voir la ridicule cérémonie de vos pré-*

tendues divinités, qui ne sont au fond que des démons. Le grand homme qui m'a baptisé, a été martyrisé par le commandement d'un Prince Indien: heureux, si avec toute ma famille je pouvois avoir le sort de mon Pere en J. C.

L'idolâtre, outré de ce discours, fit murer les portes de la maison de ce généreux vieillard; & accompagné des idoles, des Prêtres, des Sacrificateurs, des Magiciens, des Danseuses, il environna le quartier des Néophytes. Tout fut employé, sacrifices, malédictions, enchantemens, sortileges, pour animer les Dieux à sévir promptement contre les Chrétiens. On leur offroit du riz, du beurre, du lait, des fruits, des poules,

des moutons, & on leur en promit encore davantage. On traça sur la muraille des cercles & des lettres mystérieuses, & l'on perça des trous pour faire entrer des serpens.

Ce charivari ayant duré près de trois heures, l'assemblée se retira avec des cris & des hurlemens épouvantables, assurant que le lendemain la maison seroit renversée & les Chrétiens écrasés. Jugez quelle fut, le matin, la surprise des gardes qu'on avoit placés dans tous les environs, lorsqu'ils entendirent les Chrétiens chanter les Litanies de la Ste. Vierge & réciter d'autres prieres; ils coururent aussi-tôt en donner avis. On chercha des Dieux

plus puiſſans : on appella des magiciens plus habiles, & le Chef ſe promettant une entiere victoire, revint à la charge ; mais avec auſſi peu de ſuccès que le jour précédent. Alors il s'éleva parmi les Gentils une diſpute très-vive. L'Officier idolâtre accuſoit les Dieux d'impuiſſance & les Prêtres dont l'avidité n'étoit pas encore ſatisfaite, reprochoient à l'Officier ſon avarice. Il fallut que celui-ci donnât en abondance de l'argent & tout ce qui peut ſervir à la prétendue nourriture des Dieux. Alors les Sacrificateurs, chargés de préſens, ſe retirerent avec joie & annoncerent la réuſſite prompte & parfaite de leur entrepriſe. Le troiſieme jour,

comme les cérémonies diaboliques alloient recommencer, mon catéchiste parut, & sa seule arrivée dispersa & les Prêtres, & les Sacrificateurs & toute leur méprisable suite. Les Chrétiens mis en liberté triompherent ainsi de leurs ennemis, le catéchiste ne s'en tint pas là ; il reprocha à l'Officier idolâtre son indigne conduite, & le menaça du Gouverneur Maure. A ces mots, l'Officier fut saisi de crainte, le pria de lui pardonner, me fit faire des excuses, & promit d'en bien user désormais à l'égard des Chrétiens. La menace devoit en effet l'intimider ; les Seigneurs Maures sont expéditifs ; & un Officier Gentil, convaincu de vexation, est

ordinairement un homme perdu. Dépouillé de tout ; les oreilles & le nez coupés ; il eſt contraint de courir le monde & de mendier ſa vie.

Cette fermeté des fideles dans des tems ſi malheureux combloit de joie les Miniſtres du Seigneur. Chaque jour, ſoit par eux-mêmes, ſoit par leurs catéchiſtes, ou par de zelés diſciples, ils envoyoient des ames au Ciel. Dans cette multude de peuplades, combien d'enfans abandonnés & moribonds ont reçu le Saint Baptême ? On en a compté dans un même lieu, juſqu'à cinq à ſix cens. Ces innocentes victimes, ſpirituellement régénérées, alloient par troupes groſſir la compagnie de l'agneau ſans tache. Selon le

rapport des Missionnaires que j'ai vûs & des Catéchistes que j'ai interrogés, le nombre de ces bienheureux prédestinés, monta pendant ces deux années de stérilité, jusqu'à douze mille quatre cens. Combien encore qui nous sont inconnus? Deux de mes catéchistes & six veuves Chrétiennes sont morts dans ce saint exercice: d'ailleurs il n'est aucun fidele qui ne sache parfaitement la formule pour baptiser. Aussi est-il rare que dans les lieux où il y a des néophytes, un enfant Gentil meure sans Baptême.

A la fin de 1737, le Ciel cessa d'être d'airain, il tomba quelque pluie, la terre poussa quelques racines, on commença à cultiver le riz & le

millet, & la violence de la famine se rallentit un peu. Pour moi, épuisé de forces, & ayant à peine la figure d'un homme vivant, je crus que Dieu me permettoit de m'arrêter dans une peuplade, pour y prendre quelque repos. J'y passai le carême de 1738. Mais ce repos fut un nouveau travail par la multitude de confessions que j'eus à entendre depuis le jour des Cendres jusques à Pâques. Le dimanche des Rameaux, je bénis une nouvelle Eglise, qui ne s'étoit bâtie que par une providence spéciale, &, si j'ose m'exprimer ainsi, à l'aide de la famine. En effet, tant que dura ce fleau de Dieu, je faisois distribuer tous les jours ce que je pou-

vois aux Chrétiens & même à quelques Gentils. *Mes enfans*, leur disois-je alors, *vous voyez que je n'ai point d'Eglise : aidez-moi donc à en bâtir une, & je tâcherai de vous continuer l'aumône.* Les Chrétiens & les Gentils s'animant mutuellement, les uns apportoient des pierres ; les autres faisoient des briques ; ceux-ci préparoient des bois ; ceux-là de la chaux. Mes finances épuisées faisoient cesser le travail : les libéralités des gens de bien faisoient recommencer l'ouvrage : de sorte que, sans la disette, je ne serois jamais venu à bout de construire cette Eglise, la plus belle qui jamais ait été bâtie dans l'intérieur des terres Indiennes. Enfin, après

avoir baptisé 47 adultes & 54 enfans, le jour de Pâques je donnai la divine Eucharistie à 536 personnes.

Pendant ces jours de bénédictions le Roi de *Trichirapali*, dont les Maures avoient envahi le Royaume, fut fait prisonnier; on l'envoya à *Tirounamalei*, ville appertenante aux maures, & on lui assigna pour prison le magnifique temple qui fait le plus bel ornement de cette ville. Parmi les soldats & serviteurs de ce Prince il se trouvoit alors soixante Chrétiens avec leur famille. Le jour de Pâques, les femmes & les enfans vinrent à l'Eglise, & après avoir satisfait leur dévotion s'en retournerent. Le Roi ayant appris qu'il y avoit

dans le voisinage une Eglise de Chrétiens, fit à ses soldats de vifs reproches, sur ce qu'ils ne l'en avoient pas averti plutôt. *J'honore*, dit-il, *les* (*) *Saniassis Romains, & si j'étois en liberté, je me ferois gloire de les protéger & de leur bâtir une Eglise dans mes Etats.* Il m'envoya ensuite ses soldats à diverses reprises, & me fit prier de me souvenir devant Dieu d'un Roi malheureux. On ignore quel a été le sort de ce Prince; mais il est probable qu'il a péri dans sa prison.

Quoique la famine eut beaucoup diminué, on avoit bien

(*) Nom qu'on donne dans l'Inde aux Missionnaires, & qui signifie religieux, pénitent, vivant dans le célibat.

de la peine à ſe remettre, & j'étois obligé ſans ceſſe d'aller au ſecours des malades. En parcourant une partie de ma miſſion, j'arrivai dans un village, où les fideles ne veulent abſolument ſouffrir aucun Idolâtre ; c'eſt un privilege qu'ils ont demandé au Gouverneur Maure, & qu'il leur a accordé de bonne grace. Après que j'y eus béni une petite Egliſe, le Chef du lieu me dit ces paroles remarquables : *il y a peu d'années qu'il n'y avoit ici que cinq Chrétiens ; aujourd'hui j'en compte dans ma ſeule famille environ deux cens. C'eſt une bénédiction ſenſible du Seigneur : je mourrai donc content, ſurtout depuis que vous avez bien voulu nous donner une Egliſe,*

où nous pourrons tous les jours adorer Dieu, chanter ses louanges & celles de sa très-sainte Mere.

Je continuai ma route, & côtoyant les montagnes, qui séparent le Carnate du Maissour, je m'arrêtai dans une ville, nommée *Gingama*, où 65 personnes d'une même famille, au milieu de quatorze mille Idolâtres, faisoient honneur à la foi Chrétienne par une vie pure & une conduite irréprochable. Une veuve, appellée Marguerite, vraie femme forte, avoit soutenu cette famille, malgré les violentes persécutions des Payens. Son esprit, sa sagesse & sa ferveur faisoient respecter la Religion, & les Gentils ne cessoient d'admirer sa

régularité & son courage. Elle avoit pratiqué dans sa maison une petite chapelle, où je dis plusieurs fois la Messe, & je n'oublierai jamais les sentimens de piété avec lesquels ces chers néophytes approcherent des Sacremens. Le Chef de la ville, dont le pere est mort en bon Chrétien, me dit un jour en me rendant visite : *au reste je déteste les Dieux du pays, & je ne fréquente point leur temple. Pourquoi*, lui demandai-je ? *c'est*, répondit-il, *que la vertueuse Marguerite m'a souvent prouvé que la religion des Indiens n'étoit qu'un ramas de folies inventées par les Brames pour tromper le Peuple & pour vivre : que toutes ces Divinités n'étoient que des démons : qu'il*

ne falloit adorer qu'un Dieu, Seigneur, Souverain & Créateur de toutes choses. Je trouve, ajouta-t-il, *qu'elle a raison. Mais*, lui répondis-je, *puisque vous avez tant de déférence pour les avis de cette femme respectable, que ne l'imitez-vous donc, en embrassant sincérement la Religion Chrétienne qu'elle professe, & en rendant ouvertement vos hommages au vrai Dieu que vous reconnoissez* ? Sa réponse fut qu'on se moqueroit de lui, & qu'il perdroit sa charge. Trois jours se passerent en disputes, & de plus de 400 Idolâtres qui vinrent me trouver, il n'y en eut pas un qui ne convint de la vanité des idoles, & de la néceſſité de ne reconnoître & de n'ado-

rer qu'un Dieu. Mais ici, encore plus qu'ailleurs, le respect humain est le grand mobile. Je convertis cependant quatre veuves avec leurs enfans au nombre de neuf ; & j'entendis des Gentils louer hautement ces nouvelles prosélites, & les féliciter de ce qu'en se faisant Chrétiennes, elles s'assuroient la gloire du Paradis. Mais hélas ! ce petit troupeau a été la victime des Marattes ; & il ne reste aujourd'hui de Chrétiens dans cette ville que trois veuves & deux enfans : tous les autres ont péri ou par le fer ou par la misere.

J'appris en 1739, qu'un Missionnaire de notre Compagnie étoit à l'extrêmité, dans une Eglise située sur les

confins du Tanjaor, éloignée de moi de 4 journées de chemin. Je partis sur le champ; je le trouvai épuisé de travail, je lui procurai tous les secours que la charité me suggera; & en peu de jours il fut rétabli. Pendant les deux mois que je restai pour lui dans le beau pays de Maduré, je vis des miracles éclatans de la grace de Jesus-Christ. Le travail d'un Missionnaire y est à la vérité excessif: les confessions occupent souvent toute la nuit & une partie du jour: l'après-dînée s'emploie à instruire. J'ai vu, les jours ouvriers, jusqu'à trois mille ames entendre la Messe, & les Fêtes & Dimanches, jusqu'à cinq & six mille.

On l'a déja dit (*) & je le repete : non il n'eſt point dans le monde de miſſion plus floriſſante que la miſſion de l'Inde ; il n'en eſt point où les fideles, dans tous les états, fourniſſent plus d'exemples de ces vertus qui firent l'admiration du Chriſtianiſme naiſſant. Par la miſſion de l'Inde, j'entends celle qui eſt établie dans les royaumes de Maduré & de Maiſſour, dans le Royaume de Carnate, ſur les côtes & dans quelques Provinces voiſines, comme le Travancor & le Commorin ; miſſion qui, malgré la famine & la guerre, compte encore plus de trois cens mille Chrétiens. Le bruit

(*) Lettr. édif. t. 1. pag. 9.

de mon prochain départ s'étant répandu, la consternation fut générale ; mais il fallut obéir à la nécessité, & je me dérobai du milieu d'un troupeau si fervent & si zélé. A mon retour, je visitai trente-cinq bourgades ou villages de la mission de Maduré & de Carnate, & par-tout j'eus lieu de bénir Dieu & de louer sa miséricorde.

Ce fut vers ce tems-là que *Baccalarikam*, Nabab & Gouverneur de la ville & forteresse de Velour, tomba malade sans espérance de guérison. Ses deux fils prétendant l'un & l'autre au Gouvernement, s'emparerent, l'aîné de la forteresse, & le cadet de la ville. J'appris alors qu'un Capitaine Maure

s'étoit logé avec tout ſon monde dans notre maiſon & dans notre Egliſe. J'y allai dans l'eſpérance de recouvrer au moins l'Egliſe & d'en empêcher la profanation. Je me préſentai à la porte de la citadelle, malgré toutes mes inſtances, je ne pus rien obtenir. Le frere aîné dit qu'il ne pouvoit rien dans la ville. Le cadet répondit que le Capitaine logé dans l'Egliſe étoit un homme de diſtinction, qu'il ne convenoit point de chagriner dans les circonſtances où l'on ſe trouvoit. Le vieux Nabab envoya un Officier pour me ſaluer, & m'apporter les marques ordinaires de ſon amitié, ajoutant qu'il étoit au déſeſpoir de ne pouvoir plus me

rendre ſervice. Je me vis donc obligé d'aller à une autre Egliſe, éloignée d'une journée, où j'appris la mort du Nabab.

Baccalarikam avoit eu autrefois à ſa Cour, en qualité de Médecin, M. de Saint-Hilaire infiniment attaché aux Prédicateurs de l'Evangile. Depuis M. de Saint-Hilaire, ce Nabab avoit conſervé pour les Miſſionnaires une ſinguliere affection : il les avoit protégés par-tout, & leur avoit donné de magnifiques patentes, avec ordre aux Gouverneurs Maures & Gentils de les ſoutenir & de leur laiſſer bâtir des Egliſes. Jamais, de ſon vivant, une inſulte faite aux Chrétiens ne demeura impu-

nie, ou bien il l'ignora. Il fit voir combien il estimoit notre sainte Religion, en formant une compagnie de Chrétiens pour la garde de sa personne. Au tems de la revue, il falloit que tous ces Soldats eussent un chapelet au cou, ou le Nabab les faisoit retirer, en disant qu'il n'avoit aucune confiance en des hommes qui rougissoient des marques de leur Religion. Jugez, Monsieur, si la mort de *Baccalarikam* dût nous affliger. Mais, à son exemple, ses fils, ses parens & les autres Seigneurs Maures nous ont donné mille marques de bonté.

Un jour on m'avertit que des Brames demandoient à me parler. Je parus, & ces

Brames me dirent qu'ils é-toient envoyés par *Abusaheb*, Gouverneur de *Tirounamalei*, pour s'informer de l'état de ma santé : puis se prosternant, & frappant trois fois la terre de leur front, ils ajouterent que si je ne pouvois aller à *Tirounamalei*, *Abusaheb* étoit déterminé à me venir voir. Je leur répondis d'une maniere qui les satisfit, & le soir même je me mis en route. Les Brames m'accompagnerent ; mais comme je m'arrêtai dans un village pour confesser deux malades, ils prirent les devants, & le matin je trouvai à une lieue de la ville le premier Officier *d'Abusaheb*, accompagné de 20 Cavaliers Maures & Gentils. Il me complimenta de la part

de ſon maître, & m'engagea à monter ſur le Cheval que le Gouverneur m'envoyoit. J'entrai donc dans la Ville avec cette eſcorte. *Abuſaheb* vint me recevoir à la porte du Palais, me ſalua trois fois à la Maure, en portant la main au front, m'embraſſa, & me conduiſit dans une ſalle. Je lui préſentai quelques bagatelles qu'il reçut avec plaiſir, & inſenſiblement la converſation s'engagea.

Il commença par me demander pourquoi j'étois venu dans l'Inde. *Seigneur*, lui répondis-je, *je ne ſuis venu dans ces pays éloignés que pour annoncer le vrai Dieu à des peuples qui ont le malheur de le méconnoître.* N'y a-t-il donc pas d'Idolâtres dans

l'Europe, repliqua-t-il? Non, répartis-je. *La Religion de Jesus est la Religion de presque toute l'Europe.* Alors il leva les yeux au Ciel, pour marquer son admiration. Ensuite le Jugement Général, le Paradis, l'Enfer, le Mariage, firent le sujet de la conversation. A toutes ces interrogations je répondis : *Seigneur, ce monde merveilleux qui fait les délices & l'admiration des hommes, doit un jour périr. Le soleil, la lune, les étoiles disparoîtront. Un feu divinement enflammé consumera toutes choses. L'Ange du Seigneur fera entendre sa voix formidable, & citera tous les hommes au Jugement. Les ames par la Toute-Puissance de Dieu s'étant réunies à leurs corps, tous les*

hommes ressusciteront; les gens de bien environnés de gloire; les méchans couverts d'ignominie. Alors le Seigneur Jesus, vrai fils de Dieu, Dieu lui-même, ce Sauveur des nations paroîtra dans les airs révêtu de tout l'éclat de sa Majesté, accompagné de Marie sa Sainte Mere, des Anges & des Bienheureux, & dans ce redoutable appareil il prononcera à la face de tout l'univers la derniere Sentence contre les impies. Alors les infideles & les sectaires reconnoîtront Jesus-Christ pour vrai Dieu & pour leur Sauveur; mais le tems de la miséricorde sera passé. Les gens de bien, c'est-à-dire, les Chrétiens, qui auront vécu & qui seront morts dans la pratique des vertus &

des préceptes évangéliques, s'en iront au Ciel. Les méchans, c'est-à-dire, les Idolâtres, les sectaires & les pécheurs rebelles aux vérités Chrétiennes seront précipités dans l'abyme.

Abusaheb & les autres Maures parurent surpris, & comme ils ne répondoient rien, je continuai : *Les récompenses du Paradis sont éternelles : elles ne seront données qu'aux adorateurs du vrai Dieu, qu'aux Disciples de Jesus, vrai Dieu & Sauveur des hommes : encore faut-il qu'ils meurent dans l'amour de Dieu & sans péché grief. Il n'y a dans le Ciel d'autre joie, ni d'autre félicité que celle qu'on trouve dans la possession de Dieu.... Les peines de l'enfer sont pareillement éternelles, destinées à tous les in-*

fideles, à ceux qui n'adorent pas le Seigneur Jesus ; & même aux Chrétiens, qui meurent avec un péché considérable.... Le mariage est une sainte union d'un homme avec un seule femme. L'Eglise réprouve tout autre commerce. L'homme cependant peut se remarier après la mort de sa femme, & la femme après la mort de son mari.

Le Gouverneur & les autres Seigneurs m'ayant écouté avec une attention infinie s'écrierent : *Voilà la Religion la plus pure & la plus belle morale* : mais, me dit un * *Molla, ne reconnoissez-vous donc pas Abraham & Moïse?* Oui, lui répondis-je, *nous*

* Docteur Mahometan,

les reconnoissons comme de grands saints, comme les amis particuliers de Dieu; Abraham, comme Patriarche; Moïse comme Législateur du peuple de Dieu: mais Jesus Christ a perfectionné la loi ancienne; & depuis ce tems la loi nouvelle, qui est l'Evangile, est l'unique chemin du Ciel. Jesus-Christ est l'unique vrai Sauveur du monde, & hors de la Religion de J. C. il n'y a que mort & damnation.

Abusaheb, sans rien objecter, imposa silence à un autre *Molla*, qui paroissoit fort émû, & qui alloit sans doute éclater en injures. Le discours tomba sur mille choses indifférentes. Ensuite le Gouverneur fit apporter une caf-

ſette, remplie de curioſités, de diamans & de pierreries. Après me les avoir fait conſidérer, il me pria de prendre celles qui me feroient plaiſir. Je le remerciai, & lui dis que des choſes ſi précieuſes ne convenoient pas à des Religieux. Alors il me mit dans la main une bague d'or ornée d'un très-beau diamant; mais je la lui rendis ſur le champ. Il en fut étonné, & s'écria: *voilà un vrai diſciple de Jeſus, qui ne veut rien des choſes de ce monde. Les Maures ne ſont pas ſi rigides, & s'il leur étoit permis de prendre ce qui leur convient, bientôt ma caſſette ſeroit vuide.*

Cette conférence avoit duré près de trois heures. On

me conduisit dans une maison séparée du palais, où je trouvai de quoi régaler plus de deux cens personnes : je ne voulus rien qui ne fût conforme à la vie pénitente que nous menons dans l'Inde. Tandis qu'on me préparoit un peu de riz, je récitai mon office, & je pris quelques momens de repos. Sur les trois heures après midi, la curiosité m'engagea à aller voir le temple, qui est un des plus beaux de l'Inde. Quelques Maures, des Brâmes & d'autres Gentils m'ayant joint, on parla beaucoup de religion. Je reprochai aux idolâtres mille extravagances, & mille infamies qu'on fait en plein jour dans ce temple, qui est un vrai lieu de

proſtitution. Les Brâmes reſ-terent interdits, & ne purent répondre, qu'en mettant la main devant la bouche, comme pour me faire entendre qu'il falloit garder ſur cela un profond ſilence. Les Maures ſe mirent de mon côté, & triomphoient de joie : enfin les *Gentils* couverts de confuſion ſe retirerent.

J'allai prendre congé du Gouverneur. Il vouloit ſous différens prétextes, me retenir ; mais je le preſſai tant qu'il conſentit à mon départ ; il aſſura qu'il viendroit me voir, & m'ayant accompagné juſqu'à un perron qui donne ſur la cour du Palais, il dit à tous ſes miniſtres aſſemblés : *je vous déclare que j'eſtime & que j'honore le Saniaſſi Ro-*

main, & que j'aime les Chrétiens ses disciples. Si quelqu'un manque à leur égard, il sera plus sévérement puni, que s'il m'avoit offensé personnellement. Cette déclaration étoit d'autant plus nécessaire, que dans l'Inde on a besoin d'une protection marquée, & qu'on est souvent obligé d'y avoir recours, parce que si on ne se plaint des moindres insultes, le mal augmente toujours, & dégénere quelque fois en de si violentes persécutions, qu'il faut quitter le pays. Le chef d'une ville ayant maltraité un de mes catéchistes, je fus obligé de me plaindre. Aussi-tôt il fut puni, condamné à cent * pagodes d'a-

* Piece d'or, valant environ 8 livres de France.

mende pour le Prince, & privé de ſon emploi. Comme je fis repréſenter que je ne demandois aucune punition; que je ſouhaitois ſeulement qu'on recommandât à cet Officier de ne point inſulter ceux que le Prince honoroit de ſon amitié, *Abuſaheb* répondit: *ſi c'eſt une vertu dans le Saniaſſi Romain d'oublier & de pardonner les injures, c'eſt à moi une obligation de punir les coupables. Je ſais la loi de Dieu.*

Parmi les Maures diſtingués, il s'en trouve qui ont de grands ſentimens & de l'ardeur pour la vertu. Dans une peuplade voiſine, le juge Maure fut averti qu'un ſoldat gentil avoit voulu inſulter une jeune fille chrétienne;

il le fit venir, & lui parla en ces termes : *tu mérites la mort, pour avoir voulu déshonorer une fille qui adore le vrai Dieu. N'étant qu'un infame gentil, tu es indigne de l'épouser. Choisis donc ou la mort ou le Christianisme. Si tu te fais Chrétien, tu l'épouseras pour effacer ton crime : mais si tu demeures idolâtre il n'y a pour toi espérance, ni de mariage, ni de vie.* Le soldat croyant déja voir le sabre levé pour lui abattre la tête, promit avec sa famille d'embrasser le Christianisme. *Si cela est*, répartit le juge, *allez-vous en trouver le Saniassi Romain, directeur des Chrétiens, & je vais lui faire part de ce que je viens de faire.* En effet ils parurent à l'Eglise avec une lettre du

Juge. J'adorai la Providence, & en remerciant ce Magiftrat équitable, je priai de confidérer, que Dieu vouloit des adorateurs libres, & qu'il falloit donner du tems à ces gentils pour s'inftruire à fond des obligations du Chriftianifme. Quoique la guerre eût fait depuis difparoître le Juge Maure, & que par conféquent fes ménaces ne fuffent plus à craindre, cette famille de Gentils a continué de venir à l'Eglife, & après les plus rigoureufes épreuves ils ont tous reçu le Baptême au nombre de 47.

Quelques Mauresmême ont trouvé grace devant Dieu. Un foir, accablé de fatigues, je m'arrêtai fous un arbre aux bords d'un étang. L'eau de

cetétang fut toute ma nourriture, & je pris ensuite un peu de repos. Mon Catéchiste étant allé visiter les Chrétiens d'un village voisin, me rapporta qu'il avoit trouvé un Maure parfaitement instruit de la religion. C'étoit un vieux soldat, qui n'ayant pû suivre l'armée, étoit resté malade en chemin, & que les Chrétiens avoient recueilli & nourri. Il admira la charité de ses hôtes, l'ardeur des peres & meres à instruire leurs enfans, & il comprit par-là qu'ils adoroient le vrai Dieu. A force d'entendre les prieres & le Catéchisme, il les apprit, & les récitoit continuellement. Il anathématisa de tout son cœur Mahomet & son Alcoran, reçut le saint Baptême

avec de grands ſentimens de religion, & mourut quelques jours après. Je baptiſai dans le même tems, trois filles maureſſes qui ſont devenues depuis des modeles d'une vie réguliere.

En général, les Maures ici, quoique Mahometans, ne paroiſſent pas avoir d'averſion pour le Chriſtianiſme; ſouvent même ils lui donnent des marques d'un véritable reſpect. En voici quelques exemples.

Santaſaheb s'étant emparé de *Trichirapaly*, Capitale du Maduré, excita l'envie des Seigneurs Maures. *Doſtalikam*, Nabab d'Arcar & de tout le pays, crut que *Santaſaheb*, ſon gendre, vouloit ſe rendre indépendant, &

uſurper l'autorité Souveraine dans ſes nouvelles conquêtes. En conſéquence, il fit marcher ſon armée ſous la conduite de *Sabdalikam* ſon fils aîné. Le gros de l'armée eut ordre de camper ſur les confins du Maduré, & *Doſtalikam* s'avança avec douze mille hommes vers *Trichirapaly*. *Santaſaheb* vint à la rencontre du grand Nabab ſon beau-pere, & les affaires s'étant accommodées, *Doſtalikam* fut reçu à *Trichirapaly* avec les honneurs dûs à ſa dignité, & y reſta pluſieurs mois. Comme le camp n'étoit qu'à une petite demi-lieue de mon Egliſe, les Maures me rendoient de fréquentes viſites. Un Colonel, à la tête de cent Cavaliers, qui alloit

prendre l'air dans les Campagnes, ayant apperçu des arbres s'avança; mais ensuite connoissant que c'étoit une Eglise des Chrétiens, il mit pied à terre avec sa troupe, entra pieds nus dans l'Eglise, se prosterna trois fois devant la Statue de la Sainte Vierge, & sortit sans prononcer aucune parole. Je le trouvai sur la porte de l'Eglise. Il me salua de la maniere la plus honnête, loua mon zele d'avoir bâti une si belle Eglise au vrai Dieu, parla de Jesus & de Marie avec le plus profond respect, & fit mettre sur l'autel une (*) roupie, pour faire bruler de l'encens en l'honneur de *Bibi-Maria*, ou

* Piece d'argent valant 50 s. de France.

de la grande Dame Marie, ainsi que les Maures l'appellent. Cet Officier ne voulut jamais permettre que je l'accompagnasse, & pour ne point le gêner, j'entrai dans l'Eglise. Il dit alors en présence d'un grand nombre de Chrétiens, de Maures & de Gentils: *ce que je sais des Saniassis Romains, & ce que je vois, me fait douter de la vérité de ma religion.*

Je viens encore d'apprendre qu'une Mauresse, ayant conçu une haute idée de notre religion, se rendit à *Ballapouram*, où le P. Pons, de notre Compagnie, après les instructions & les épreuves nécessaires, lui conféra le Baptême. Elle étoit veuve & avoit deux fils. Le Cadet ten-

drement attaché à ſa mere, approuva ſa conduite : mais l'aîné, oubliant les loix de la nature, devint furieux, dit hautement que ſa mere étoit digne de mort, pour avoir renoncé à Mahomet & à ſon Alcoran, & dans le deſſein de la faire périr, la dénonça comme apoſtate. Cette femme généreuſe répondit ſans s'émouvoir, qu'elle étoit prête à donner ſa vie pour la Religion Chrétienne, & quand elle parut devant le Tribunal du *Molla*, Prêtre Mahometan, & Juge Souverain en matiere de religion, elle parla ſi dignement des grandeurs de Dieu & des vérités de la Religion de Jeſus-Chriſt, que le *Molla* tranſporté d'admiration, prit

ſon parti, & défendit de la moleſter. Le fils aîné, outré de dépit, changea de pays, & le Cadet ſe diſpoſe aujourd'hui à imiter ſa mere.

En 1739, Je me rendis à la côte, malgré les torrens & les inondations. De-là j'allai à la rencontre d'un Miſſionnaire nouvellement arrivé d'Europe. Avant que de le conduire au lieu où la Providence le deſtinoit, je lui fis parcourir toutes mes Egliſes; il fut témoin de la ferveur de cette nouvelle Chrétienté, & il remercia Dieu de l'avoir appellé dans une contrée, où la foi s'établit de jour en jour ſur les ruines de l'idolâtrie. Après avoir paſſé près de deux mois dans les plus ſaintes occupations, nous

reprendre le chemin de *Tamoul*, & de-là me faire conduire à la côte, où ſix mois de ſéjour ne me rendirent qu'avec peine la ſanté.

Au mois de Mai 1740, une armée de Marattes de plus de cent mille hommes, fit une ſoudaine irruption dans le Royaume de Carnate. Vous avez pû voir dans le 26me. Recueil des lettres édifiantes une rélation fidelle de ce funeſte événement. Ce fut dans de ſi triſtes circonſtances, que, ma ſanté étant un peu rétablie, je rentrai dans ma Miſſion à la fin de Septembre. La ferveur de nos néophytes, augmentée par la crainte des Marattes, les engagea à recourir au Seigneur & à purifier leurs conſ-

ciences : de sorte que depuis mon arrivée jusqu'au 3 Décembre, j'administrai dans quatre Eglises différentes les Sacremens de Pénitence & d'Euchariſtie à plus de trois mille personnes ; le Baptême à 105 enfans & à 83 Adultes.

Le lendemain de la St. Xavier, dont la fête s'étoit célébrée avec un concours extraordinaire, on vint m'avertir que l'armée des Marattes approchoit, qu'il falloit penser promptement à ma sûreté. Je sortis, & je vis toute la campagne couverte d'hommes, de femmes, d'enfans qui gagnoient les montagnes. J'avertis les Chrétiens de s'enfuir au plutôt, je cachai le mieux qu'il me fut possible

les meubles de mon Eglise, & je me retirai dans un bois voisin, où je passai la nuit. Le matin, j'appris que l'armée Maratte n'étoit qu'à une demi-lieue, & que tout le pays étoit en combustion. J'avançai donc, & à travers les épines, les cailloux, les montagnes, je gagnai Pondicheri, où j'arrivai au bout de trois jours, sans avoir pris aucune nourriture depuis mon départ.

Vers la mi-Juin 1741. Je hazardai de rentrer dans les terres. Tout y étoit dans un état déplorable, & que je ne puis exprimer. Une de mes Eglises avoit été brûlée, une autre pillée. Vingt-deux peuplades, où étoit la plus belle portion de la Chrétienté con-

fiée à mes soins, avoient été saccagées: beaucoup de Chrétiens massacrés, d'autres faits esclaves, le reste étoit contraint d'errer dans les forêts & sur les montagnes. A la vérité, l'armée ennemie avoit disparu; mais un ramas épouvantable de brigands, Marattes, Maures, soldats des Princes particuliers, rodoient sans cesse, & cherchoient avec avidité ce qui avoit pû jusques-là échapper au pillage. Je fus réduit pendant trois mois à faire des excursions extrêmement périlleuses, toujours sur le point de tomber entre les mains de ces malheureux. La foi, la patience, la résignation des Chrétiens me soutenoient au milieu de tous ces dangers.

Un jour, à la faveur des montagnes & ſans qu'on s'en apperçut, une bande de ces vagabonds vint fondre ſur le village de *Courtempetty*, qui eſt tout Chrétien, & où j'ai une Egliſe & une maiſon. Les hommes échapperent : les femmes & les filles n'eurent d'autre aſyle que l'Egliſe où elles ſe recommanderent à Dieu & à la ſainte Vierge : mais enſuite perſuadées que les brigands n'épargneroient pas la maiſon du Seigneur, elles ſe retirerent au nombre de 52 dans un petit réduit à côté de ma chambre, & après avoir fermé la porte elles ſe mirent à réciter le chapelet, conjurant la Mere de Dieu d'avoir pitié d'elles & de veiller ſur leur

honneur & ſur leur vie. Le village pillé, les Marattes entrerent dans l'Egliſe & dans ma chambre, en renverſerent le toit, & chercherent partout, & long-tems, ſans appercevoir l'endroit où étoient ces Chrétiennes tremblantes, ou du moins ſans qu'il leur vint en penſée d'y entrer. Je ne puis en cela méconnoître la providence ſpéciale de Dieu & la puiſſante protection de Marie ſur de nouvelles Chrétiennes, leſquelles lui demandoient avec larmes la conſervation d'une vertu, qui n'eſt connue dans l'Inde que des ſeuls diſciples de Jeſus-Chriſt.

Ce n'eſt pas là le ſeul exemple que je pourrois produire de l'aſſiſtance viſible de

cette Reine du Ciel à l'égard des fideles qui reclament ſon ſecours. Une jeune Chrétienne enfoncée dans des broſſailles, & ſaiſie de frayeur, l'invoquoit en pleurant : un impudique Maratte qui la pourſuivoit fut mordu par un ſerpent, & mourut quelques inſtans après, laiſſant à la vierge chrétienne la liberté de continuer ſa route en chantant les louanges de ſa bienfaitrice. Au reſte, la prompte mort du ſcélérat qui vouloit la deshonorer, ne doit pas être par elle-même regardée comme une merveille. Le poiſon des ſerpens de l'Inde eſt d'une ſubtilité infinie : ſouvent entre la morſure & la mort il n'y a pas l'intervalle d'une heure. C'eſt pour-

quoi les Missionnaires ont soin de se pourvoir d'un excellent contrepoison, dont ils font part aux Chrétiens, aux Maures, aux Gentils. J'en ai moi-même sauvé plusieurs par ce moyen; mais ils faut être prompt à le donner. L'an passé, ayant entendu une Catéchumene jetter de grands cris aux environs de l'Eglise; j'y courus: un serpent venoit de la mordre. Mon premier soin fut de la baptiser; j'allai ensuite chercher du contrepoison; mais à mon retour je la trouvai morte; & tout cela se fit en moins d'un quart d'heure.

Il faut dire pour la gloire de Dieu, que, par rapport aux serpens, il semble qu'il y ait sur les Missionnaires

une Providence particuliere. En effet il eſt inoui qu'aucun d'eux en ait jamais été mordu. J'en ai trouvé dans ma chambre, ſur mon lit, ſur mes habits, ſous mes pieds, & je n'en ai reçu aucun mal. J'étois couché la nuit tout habillé ſur une natte dans une petite chambre où nous conſervions le ſaint Sacrement : à mon réveil, j'apperçus ſur moi, à la lueur d'une lampe, un gros ſerpent, dont la tête s'étendoit juſqu'à ma gorge ; je fis le ſigne de la croix ; l'animal ſe gliſſa ſur le pavé, & fut tué par un Miſſionnaire qui ſurvint. Je ne puis omettre encore un trait favorable de la Protection céleſte. Nous voyagions ſur les dix heures du ſoir,

& nous étions occupés, selon la coutume de la Mission, à réciter le chapelet ; lorsqu'un tigre de la grande espece parut au milieu du chemin, & si près de moi qu'avec mon bâton j'aurois pu l'atteindre. Quatre Chrétiens qui m'accompagnoient, effrayés à la vue du danger, s'écrierent, *sancta Maria*. Alors le terrible animal s'écarta un peu du chemin, & marqua pour ainsi dire, par sa posture & par ses grincemens de dents le regret qu'il avoit de laisser échapper une si belle proie.

A l'invasion & aux cruautés des Marattes succéda une guerre civile entre les Seigneurs Maures. *Sabdalarikam*, dont le gouvernement dé-

plaiſoit, fut aſſaſſiné en 1742, & ſa mort ne fit qu'augmenter les troubles. Chacun voulut ſe ſaiſir d'une partie de l'autorité, & s'attribuer la ſouveraineté de ce qu'il poſſédoit. Le bruit de ces diviſions ayant pénétré juſqu'à la Cour de Dely, *Niſammoulou*, ſi connu & ſi fameux dans les dernieres révolutions de l'Empire, vint à la tête d'une armée * de cinq

* De ces cinq cens mille hommes, il n'y avoit que cent mille Cavaliers, qui fuſſent proprement des gens de guerre. Le reſte étoit pour le pillage, pour avoir ſoin des éléphans, des chameaux, des canons, &c. Ajoutez la canaille de tous les pays, qui ſe joint ordinairement à ces ſortes d'armée. Tel eſt le goût des Princes Orientaux. Ils font conſiſter leur grandeur à être ſuivi d'une multitude innombrable d'hommes Pauvres & riches, tout eſt bon, pourvû que le Prince ne voie autour de lui que des objets agréables.

cens mille hommes, dégrada tous les Seigneurs Maures, & les obligea de l'accompagner comme des priſonniers. Tout le pays ne reconnut preſque plus d'autre maître que ce Viceroi, qui eſt reſté plus de ſept mois avec ſon effroyable armée dans le royaume de Maduré & aux environs de *Trichirapali.*

Au milieu des horreurs de la guerre, il s'éleva alors par ſurcroît de malheur, des perſécutions particulieres contre les diſciples de J. C. mais Dieu en a tiré ſa gloire, & les Egliſes du Pays *Telougou*, comme celles du pays *Tamoul* ont eu lieu d'admirer plus d'une fois la fermeté & la conſtance des néophytes.

Un jeune homme, proche

dans les ſentimens du plus parfait Chrétien. Son pere & ſa mere ſe ſont fait baptiſer, & imitent aujourd'hui la ferveur de leur reſpectable fils. L'Egliſe de *Vencatiguiry* ſemble avoir tiré de cette perſécution un heureux accroiſſement : pluſieurs Catéchumenes ont été régénérés ; grand nombre d'Idolâtres ſe font inſtruire, & une nouvelle ferveur anime les anciens.

Voilà, Monſieur, un récit fidele des choſes principales qui ſe ſont paſſées ſous mes yeux juſqu'en 1743. Une autre lettre vous inſtruira de ce qui eſt arrivé depuis. Il ne me reſte qu'à vous aſſurer de ma

parfaite reconnoissance & de celle de mes Néophytes : Eux & moi nous offrirons sans cesse au Ciel des vœux pour un si généreux bienfaiteur.

Je suis, &c.





EXTRAIT

DES LETTRES

De quelques Missionnaires de la Chine.

Du Pere Foureau, sur l'utilité des livres Chinois qui traitent de la Religion Chrétienne, & combien il est important d'en répandre à la Chine le plus qu'il est possible.

VOus êtes surpris, Monsieur, qu'aux dépenses que nous faisons pour entretenir des Catéchistes, nous ajoutions celle qui est nécessaire

pour répandre tant de livres Chinois qui traitent de la Religion Chrétienne. Vous ignorez sans doute le bien incroyable que ces différens livres ont procurés & procurent encore tous les jours. Ce fut un de ces livres, trouvé par hazard, qui introduisit la Religion Chrétienne dans cette famille de Princes Tartares où elle a fait de si grands progrès, & où elle s'est maintenue si constamment malgré tout ce qu'elle a eû à souffrir pendant plus de trente années. On en peut voir l'histoire dans les 17 & 18 tomes des Lettres édifiantes.

C'est en effet à ce moyen de salut que la plupart des Chrétiens, qui ont été baptisés dans un âge avancé,

doivent leur converſion. Je m'en rappelle trois exemples qui m'ont frappé, & qui peut-être feront ſur vous la même impreſſion.

Le premier eſt d'un Léttré fort habile, nommé François *Ly*, venu de la Province de *Honan* à *Pékin*, & qui avoit été baptiſé par un Jéſuite Chinois nommé Jean-Etienne *Kao*. Je me trouvai un jour chez ce Miſſionnaire lorſque le Lettré Chrétien vint le voir.

J'eus bientôt occaſion de reconnoître & d'admirer ſa ferveur par la maniere dont il énonçoit les ſentimens de ſon cœur en parlant ſur la Religion, & toujours de maniere à ſe faire écouter avec plaiſir. Car c'eſt un des

plus beaux parleurs que j'aie vu à la Chine, & je vous avoue que j'enviai le rare talent qu'il avoit de s'exprimer avec grace, & d'une maniere forte, précise & persuasive en rendant compte de sa foi, ce qu'il faisoit librement devant ses parents idolâtres qui sont à Pékin, tous distingués par leurs emplois. Sonpere avoit été *Pou-tchingse*, dignité qui répond à-peu-près à celle d'Intendant de Province parmi nous. Mais quelques Officiers ayant malversé dans le maniment des impôts de sa Province, il avoit été entrepris pour n'avoir pas veillé sur leur conduite, & étoit retenu prisonnier jusqu'à ce qu'il eût remplacé ce qui manquoit aux deniers du Prin-

ce. C'eſt cette affaire qui avoit obligé ſon fils de venir à la Cour ſolliciter quelque grace pour lui. Comme je ſus qu'il n'y étoit que pour deux mois, je le vis le plus ſouvent que je pus ; & ayant appris qu'il n'étoit Chrétien que depuis peu : je le priai un jour de me dire ce qui avoit donné occaſion à ſa converſion. Sur quoi il me ſatisfit à peu près en ces termes.

Il n'y a que trois ans que j'ai eu le bonheur d'embraſſer la Réligion. Je demeurois alors chez mon Pere. Un jour ayant beſoin de me faire raſer la tête. Je fis appeller un barbier qui paſſoit dans la rue. Et que je reconnus au ſon de l'inſtrument de fer avec lequel vous ſavez que

ces gens s'annoncent pour trouver de la pratique. Je fus bien surpris de voir que ce barbier étant entré dans la salle où j'étois, & attendant que tout fût prêt, arrêtât ses yeux sur quelques sentences de morale suspendues aux murailles selon l'usage, pour l'ornement de cette sale. Ne pouvant croire qu'un homme d'une telle profession qui ne fournit guere les moyens, & ne laisse pas le tems d'étudier, fût assez habile dans la connoissance de nos caracteres pour lire ces sentences écrites dans un style sublime, & dont le sens est souvent métaphorique, je lui demandai s'il les entendoit. Quoiqu'il m'en assurât, il me restoit un tel doute là-

deſſus, que je le priai de m'expliquer celle qu'il liſoit actuellement. Il le fit tout d'abord ; de celle-ci il paſſa à un autre ; & enfin les parcourut toutes : les expliquant d'une maniere qui me ſurprit d'autant plus, que tout ce qu'il me diſoit, me paroiſſoit d'un côté conforme à la raiſon, & de l'autre abſolument différent de toutes les explications que j'en avois vu faire. Je voulus donc ſavoir où il avoit puiſé ce ſens qu'il leur donnoit, à quoi il répondit que c'étoit la Religion Chrétienne qu'il profeſſoit qui l'en avoit inſtruit.

Il n'en fallut pas davantage pour me donner envie de connoître cette Religion qui fourniſſoit à nos ſentences un

un sens si juste, & si relevé, & qui m'étoit pourtant inconnu ; quoique me piquant de littérature, j'eusse cru savoir tous ceux dont elles sont susceptibles. Je suis Chrétien, me dit-il fort simplement. Si vous voulez avoir seulement quelque idée de la Religion Chrétienne, je puis vous satisfaire ; mais si vous avez dessein de la connoître à fond, c'est à un tel qu'il faut vous adresser, & me nomma celui qui étoit le Chef des Chrétiens de cette ville. Je lui fis quelques questions auxquelles il me répondit d'une maniere à me contenter : mais comme il m'assura que ses connoissances étoient fort bornées là-dessus : qu'il ne savoit guere que l'essentiel

de ſa religion, & que celui qu'il m'avoit nommé, étoit tout autrement que lui en état d'éclaircir mes doutes; j'eus un tel empreſſement d'avoir un entretien avec celui qu'il m'indiquoit, qu'au premier tems libre je l'envoyai prier de me venir voir.

Soit que le barbier l'eût prévenu des diſpoſitions dans leſquelles il m'avoit laiſſé, ſoit qu'étant chargé particuliérément de cette Chrétienté, il fût toujours préparé à expliquer les principaux points de la Religion, tout ce qu'il m'en dit me frappa plus vivement que je ne puis vous exprimer. Il me parla d'abord de cet Etre ſuprême & inviſible, Créateur du Ciel & de, la terre duquel ſeul

nous tenons la vie ; des vues qu'il s'eſt propoſées dans tous ſes ouvrages ; du péché de nos premiers parens ; des ravages que ce péché à fait dans la nature humaine ; du remede que Dieu lui-même a bien voulu y apporter en ſe faiſant homme & mourant ſur une Croix : de la loi qu'il eſt venu établir ſur la terre, dans laquelle ſeule nous pouvons lui rendre tout l'honneur qui lui eſt dû, & mériter ce bonheur éternel qu'il nous a préparé dans le Ciel.

Tandis qu'il m'expliquoit tous ces différents points, je m'imaginois ſortir d'une profonde nuit, & appercevoir comme de loin une lumiere qui commençoit à m'éclairer. Je vous avoue que le pre-

persuadé des vérités qu'il expliquoit, & je puis dire que cette lecture fut le commencement de ma conversion, car la grace dont Dieu l'accompagnoit étoit si pressante que je sentis que j'avois tort de lui résister, & que je résolus de vaincre enfin tous les obstacles qui s'opposoient à mon changement.

Ma résolution étoit sincere, & peu de mois après sachant qu'un Missionnaire étoit à quelques lieues de là, j'allai le trouver. C'étoit le P. *Kao* que vous voyez présent. Il peut rendre témoignage à l'empressement que je lui marquai d'être régénéré en J. C. comme je le rends avec plaisir de mon côté à la bonté avec laquelle il

me reçut & m'accorda la grace que je lui demandois, & aux sages conseils qu'il me donna & que je n'oublierai jamais. Je ne fus pas longtems sans expérimenter ce que j'avois lu des épreuves que Dieu envoie à ceux qui le servent, car à peine avois-je eu le bonheur d'être baptisé, qu'avant même d'être de retour en ma famille, j'appris la mort d'un fils qui m'étoit bien cher. Ce qui m'affligeoit le plus en cette fâcheuse nouvelle, c'est qu'il n'étoit point encore Chrétien. J'étois bien déterminé à lui procurer cet avantage, mais Dieu n'ayant pas jugé à propos de m'en laisser le tems, je ne puis qu'adorer avec respect sa souveraine volonté.

Ce ſacrifice qu'il a demandé de moi n'a point ébranlé ma créance, & je n'en ſuis pas moins déterminé à perſévérer juſqu'à la mort, avec le ſecours de la grace, dans tous les exercices de notre ſainte Religion. Je ſens par expérience que notre bonheur ne conſiſte point dans les biens de ce monde, puiſque depuis mon baptême, malgré le dérangement de nos affaires, je goûte une paix & une ſatisfaction intérieure que je n'avois point éprouvée dans les jours de notre plus grande proſpérité. Tout ce que je ſouhaite maintenant eſt de faire connoître & embraſſer la Religion Chrétienne à toute ma famille, & ſurtout à un Pere dont je pleure

l'aveuglement. Le renversement de sa fortune semble être un moyen de salut que Dieu lui fournit, en éloignant de lui cette foule d'affaires qui absorboient toute son attention, & lui donnant par-là sujet de faire bien des reflexions sur la vanité des honneurs de ce monde. Mais j'appréhende fort qu'il n'en tire pas tout le fruit qu'il devroit; au moins y a-t-il déja trois ans que je travaille assez inutilement à le faire entrer dans les sentiments qui m'ont touché moi-même.

Son insensibilité là-dessus, & dont je ne puis comprendre la raison, est pour moi un nouveau motif de bénir la grande bonté dont Dieu a usé envers moi en ne per-

mettant pas que je restasse plus long-tems dans un pareil aveuglement, & me faisant éprouver la force de la grace qui abien voulu seconder mes foibles efforts. Je ne doute nullement qu'elle ne puisse également triompher de son cœur : mais Dieu veut sans doute que ce miracle de sa bonté soit en partie le fruit de nos prieres. Joignez donc les vôtres aux miennes, afin d'obtenir de lui cette faveur qui est le principal objet de mes vœux. Outre les autres motifs que je pourrois vous apporter pour intéresser votre charité; que la complaisance que j'ai eue de vous raconter ainsi ma conversion, y entre pour quelque chose.

Si des sentiments si chré-

tiens, puisés dans un livre de Religion, vous font souhaiter, Monsieur, que ces livres se multiplient, & vous font regarder comme bien employée la dépense que nous faisons pour cela, l'exemple suivant vous en convaincra d'autant plus encore, que vous y trouverez la pratique des plus héroïques vertus constamment soutenue pendant une longue suite d'années. Je suis d'ailleurs charmé d'avoir cette occasion de vous faire connoître un des plus fervents Chrétiens que la Chine ait eu, & dont je ne crois pas que vous ayez encore entendu parler. Il étoit licentié & un des plus habiles de Pekin sa patrie. Il se nommoit Jean-Baptiste *Lou*. Dieu

le retira de ce monde il y a ſept à huit ans. Je l'ai connu bien particuliérement l'ayant eu environ deux ans pour maître dans la langue Chinoiſe.

Un jour expliquant avec lui un livre Chinois ſur la Religion Chrétienne à l'occaſion des différents motifs qu'on apporte ordinairement aux idolâtres pour leur faire reconnoître leurs erreurs & les attirer à la connoiſſance de la vérité, je lui demandai ce qui l'avoit déterminé à ſe faire Chétien. Le principal motif de ma curioſité fut que le connoiſſant pour un homme extrêmement verſé dans la littérature Chinoiſe, j'étois bien perſuadé que s'il ne s'étoit fait Chrétien que dans un

âge avancé, ce ne pouvoit être qu'avec une entiere connoiſſance de cauſe, & par de puiſſants motifs dont la connoiſſance pourroit m'être utile dans la ſuite ; ne pouvant douter qu'ayant fait impreſſion ſur lui, ils ne duſſent avoir la même force ſur tout eſprit raiſonnable. Voici ce que j'appris de lui, & dont le ſouvenir eſt bien préſent à mon eſprit.

Il étoit âgé de quarante ans, dont il avoit paſſé plus de trente dans la lecture des livres Chinois, lorſqu'ayant un petit voyage à faire à quelques lieues de Pekin, il rencontra en route par hazard, ou plutôt par une Providence toute particuliere de Dieu ſur lui, un

rité qu'il ne fait encore qu'entrevoir, & cette Lecture, qu'il accompagnoit de la priere, lui inſpira de ſi grands ſentiments de Religion, qu'ayant été baptiſé dès qu'il fut pleinement inſtruit, il forma & garda toute ſa vie avec une fidélité inviolable les réſolutions ſuivantes.

1°. De ne jamais manger de viande. Il ſavoit qu'il y a en Chine une ſecte d'Idolâtres nommée *Lao-tao* dont le plus eſſentiel article eſt de manger toujours maigre, ſans jamais ſe démentir là-deſſus, même dans les jours des plus grandes réjouiſſances pendant leſquelles les plus pauvres ne manquent guere de ſe procurer quelque viande qu'ils apprêtent comme ils

peuvent. L'idée qu'il s'étoit formée du grand Maître au service duquel il venoit de s'engager, étoit accompagnée de tant de ferveur & de courage de sa part qu'il auroit eu honte de ne pas faire pour l'honorer ce qu'il voyoit que tant d'autres dévoués au culte du Démon observoient si fidellement.

Sa seconde résolution fut de ne se chauffer jamais. Il n'ignoroit pas ce qu'il devoit lui en coûter pour cela dans un pays où l'hiver est terrible. J'en juge moins par l'expérience que j'en ai fait pendant six ans que par celle du Pere Parennin, qui après avoir demeuré quarante ans à Pekin, & avoir fait plusieurs années bien des expé-

riences sur la glace
lité du froid partic
endroit, assuroit,
je le lui ai entend
que d'ordinaire l
aussi rude à Pekin
fut en 1709 en Fra

On en sera sans
pris vu la positio
ville qui n'est située
rantieme dégré d
septentrionale, au
il chercher d'ailleu
cause. Outre qu'à d
de là il y a d'assez h
tagnes toujours co
neige, le pays est
nître que quelquef
fort de l'été, on v
quatre heures du
campagnes chargée
tre qui s'est exhalé
pendant la nuit, de

les croiroit couvertes d'une gêlée blanche. Toute cette rigueur du froid ne fut pas capable d'obliger ce Chrétien même à l'âge de 80 ans d'approcher du feu.

Il ne fut pas moins invincible sur un troisieme article qui fut de garder une continence perpétuelle, quoiqu'il n'eut point encore d'autres enfants que des filles. Comme elles n'ont d'autre part à l'héritage de leur maison que les avantages particuliers que leurs peres & meres leur font manuellement de leur vivant, & que les biens passent toujours aux garçons de la ligne collatérale, quand ceux de la ligne directe viennent à manquer, le desir que les Chinois ont

de voir perpétuer leur nom par les garçons qu'ils laiſſent après eux eſt tel qu'à leur défaut ils ne manquent guere d'en adopter quelqu'un.

Les gens riches le prennent d'ordinaire dans leur propre famille. Quoique les aînés ayent pour cela un droit inconteſtable ſur les enfans de leurs cadets dont ils ſont toujours les ſupérieurs, ainſi que les oncles ſur ceux des neveux & des nieces, il eſt pourtant rare qu'ils agiſſent en cela d'autorité. On s'aſſemble de part & d'autre, & l'on paſſe un Contrat ſous ſeing privé par lequel le Pere d'un tel enfant déclare qu'il tranſporte tous les droits qu'il avoit ſur lui à un tel, que l'enfant regardera déſormais

comme son Pere, & qu'on lui fait saluer en cette qualité. Il est rare qu'on cede ainsi des enfans qui auroient plus de huit ou dix ans, peut-être ne croit-on pas que dans un âge plus avancé ils fussent assez susceptibles d'une tendresse ainsi commandée. La révérence que le fils adoptif fait à son nouveau Pere est le sceau d'un tel Contrat, dont la force est telle, que quelque sujet de plainte qu'on eut après cela de l'enfant, il ne peut être renvoyé. Si celui qui l'a ainsi adopté vient dans la suite à avoir des garçons, celui-ci partagera également le bien avec eux.

Cette adoption dont le nom particulier signifie qu'un enfant passe pour succéder, est

entiérement différente de celle qui eſt plus en uſage parmi le Peuple, & ſe nomme *Pao-yang* qui veut dire prendre pour entretenir. Elle conſiſte à acheter le fils de quelque pauvre que la miſere & le nombre de ceux qu'il aura déja, oblige de vendre ainſi ſes enfans. On voit des Peres qui les cedent gratis, afin de leur procurer par cette généroſité plus d'agrément dans la famille qui les adopte. D'autres à Pekin, pour avoir plus de liberté de choiſir à leur gré un enfant qui puiſſe avoir leur tendreſſe, vont dans l'endroit où l'on tranſporte ceux qui ont été expoſés la nuit ſur les rues, & que l'Empereur fait tous les jours recueillir. Là remar-

quant celui dont la physionomie leur plaît davantage, ils donnent quelque chose à celui qui est chargé de ces enfans, & ont ainsi la permission de l'emporter.

Ils lui donnent leur nom, & le font élever comme leur propre enfant. Il est cependant rare qu'après leur mort il obtienne leur héritage en entier, car les plus proches parents qui sont les héritiers naturels ne lui en laissent d'ordinaire qu'une partie. Il est encore plus à plaindre, si celui qui l'a adopté a dans la suite des garçons qui ne font à ce fils adoptif que quelque leger avantage; encore même faut-il qu'il se comporte avec beaucoup de sagesse, car si l'on étoit mécontent de lui,

il feroit chaſſé de la famille qui l'a élevé, & renvoyé à ſes parents s'ils ſont connus. Telles ſont les loix de différentes eſpeces d'adoptions uſitées à la Chine pour perpétuer le nom des familles.

Notre fervent Chrétien n'ignoroit pas tous ces uſages, mais ſa ferveur le mettant au-deſſus de tous les ſentimens de la nature, il ne penſa point à ſuppléer par l'adoption à ce qu'elle lui avoit jusques-là refuſé, croyant que cette attention à ſe procurer ainſi des héritiers de ſon nom diminueroit devant Dieu le prix de ſon ſacrifice. Un de ſes premiers ſoins quand il fut inſtruit des vérités de la foi, fut de faire part à ſon épouſe du tréſor qu'il

qu'il venoit de découvrir. Il y employa tout ce que le zele qu'il avoit pour son salut & celui de son épouse purent lui inspirer, & il y réussit de maniere non seulement à l'engager à se faire Chrétienne, mais encore à lui persuader la pratique de cette héroïque vertu pour laquelle il n'attendoit que son consentement.

Une telle vertu n'auroit pû se soutenir sans une fréquente participation des Sacremens, & bien de l'assiduité à la priere, aussi eut-il recours à ces puissans moyens de salut, & n'attendit-il que de-là sa persévérance; ainsi sa quatrieme résolution fut de communier toutes les fêtes & dimanches, & d'entendre tous les jours

la Messe. Jusqu'à sa derniere maladie qui le retint au lit environ deux mois, il n'a manqué qu'une seule fois à l'entendre, encore ne fut-ce pas sa faute. Tous les Missionnaires de Pékin ayant assez tard reçu ordre du Palais de s'y rendre le lendemain de grand matin, ils furent obligés de dire la Messe à trois heures, & notre Chrétien étant venu à son ordinaire vers cinq heures à l'Eglise, y trouva toutes les Messes dites. S'il eût été instruit plutôt de ce contre-tems, il n'eût pas manqué d'y venir assez matin pour satisfaire sa dévotion. On le voyoit au plus fort de l'hyver venir le premier, & quelquefois malgré le froid attendre assez long-tems

que la porte fût ouverte, lorsqu'il étoit venu plutôt qu'à l'ordinaire.

C'est pour n'être pas privé d'un pareil bonheur qu'il ne voulut point accepter un emploi considérable & des plus lucratifs qu'il y ait à la Chine, mais qu'il l'eût obligé de sortir de Pékin. Son rang étant venu pour être Mandarin des lettres. Dès qu'il se vit nommé à cette dignité, il la refusa. Les grands Mandarins du *Li pou*, Tribunal où ressortit la littérature, vouloit absolument qu'il l'acceptât, parce qu'il étoit un des plus habiles parmi les licentiés de Pékin, il employa auprès d'eux toutes les intercessions qu'il put trouver & qu'il crut devoir être efficaces pour les

fléchir. Il alla jufqu'à donner de l'argent aux bas Officiers de ce Tribunal pour faire nommer un autre en fa place, ce qu'il obtint enfin avec bien de la peine. Sur quoi le Préfident du *Ly-pou* furpris d'un tel défintéreffement dont il ignoroit la vraie raifon, dit qu'il avoit vu bien des gens mettre enœuvre toute forte de moyens pour obtenir cet emploi, mais que notre Chrétien étoit le premier qu'il eut vu faire de pareilles démarches pour l'éviter.

Une fi grande attache à la participation des Sacremens étoit d'ailleurs accompagnée de toutes les autres vertus inféparables de la vraie ferveur. Je ne puis vous dire quelle étoit fon humilité &

ſa modeſtie. Sa préſence m'inſpiroit de la vénération pour lui. S'étant borné à l'emploi de Catéchiſte de notre Egliſe Françoiſe, il ſe contentoit pour ſon entretien & celui de ſon épouſe des appointemens aſſez legers qui y ſont attachés, & qui lui ſuffiſoient, parce qu'il ne mangeoit guere que du riz & des herbes ſalées. Son détachement de toutes les choſes d'ici-bas, le rendoit envers tous les Miſſionnaires, d'une diſcrétion & d'une réſerve qui n'eſt pas commune à tous les Chrétiens Chinois, dont quelques-uns leur demandent aſſez librement les choſes dont ils ont envie. Connoiſſant le prix du tems, il le ménageoit avec beaucoup de ſoin pour n'en

pas perdre un moment. Lorsqu'il marchoit seul dans les rues, il récitoit toujours quelque priere, & sur-tout l'Ave Maria qu'il avoit presque sans cesse à la bouche. Quand le devoir de son emploi ou quelque motif de charité ne l'occupoit pas au dehors pour le service du prochain, il se retiroit chez lui s'y adonnant à la priere & à la lecture des livres de Religion. Bien détrompé des idées fastueuses dont la plupart des Lettrés Chinois encore Gentils, sont prévenus, il étoit d'une simplicité admirable, saluant dans les rues jusqu'aux moindres enfans qui faisoient à lui une attention qu'il ne croyoit pas mériter.

Je pourrois vous en dire

bien d'autres choses singulieres, si je voulois vous faire connoître toute l'étendue de sa vertu. La plus juste idée que je puisse vous en donner, est de vous assurer que les plus austeres & les plus fervents anachoretes n'ont guere pû mener une vie plus rude, & plus admirable que n'a été la sienne pendant 40 ans qu'il a vécu depuis son Baptême. Il est vrai, me disoit-il, quelque tems avant sa mort, que j'ai eu le malheur d'être quarante ans sans connoître la vérité, mais j'ai la consolation d'avoir été Chrétien un pareil nombre d'années; comme si Dieu par son infinie bonté eût voulu que le tems de mon bonheur sur la terre répondit à

celui de mon infid
servît ainsi à l'expie

C'est sans doute u
si solide de sa part
ra sur lui une protec
guliere de Dieu pe
fameux tremblement
arrivé à Pékin en 1
qui dans une *minute*
écrasa environ cent m
sonnes, lorsqu'au fo
terrible fleau la mais
étoit logé avec son
étant tombée sur eu
trouverent entiéreme
velis sous les ruines,
meurerent sans pou
s'échapper ni dema
secours, jusqu'à ce
lendemain on leur o
passage au travers de
pour les retirer. On
doit à les trouver

& l'on penſoit déja à leurs funerailles , lorſqu'on fut agréablement ſurpris de les voir l'un & l'autre pleins de vie, fort tranquilles, & ſans avoir reçu la moindre bleſſure. C'eſt de lui-même que j'ai ſu ce fait bien connu d'ailleurs dans tout le quartier où il arriva, & de tous les Chrétiens de Pékin qui en rendirent grace à Dieu.

Vous me pardonnerez, Monſieur, de m'être ainſi étendu ſur cet article que mon cœur ſemble m'avoir dicté, vû les ſentimens d'eſtime & de reſpect dont il eſt pénétré pour la mémoire d'un ſi admirable Chrétien. Les louanges du maître dans la bouche du diſciple ſont toujours bien reçues, lorſque la

vérité se trouve co
d'accord avec sa r
sance, & fournit la
de cet éloge. D'a
grace que Dieu m'
connoître particulié
homme si accompli
un tel rapport av
me permettoit pas
térêt de sa gloire
laisser ignorer plus
ce rare modele de
vertus dont la Chr
Pékin a été édifié
tant d'années, & do
servera long-tems l

Je m'étendrai
le troisieme exem
vous ai promis pou
re voir combien
de Religion con
la conversion des C
lui dont il s'agit ic

Pierre *Chin*. Il eſt aujourd'hui Jéſuite & Prêtre. Avant que d'être Chrétien il exerçoit la profeſſion de Médecin dans laquelle il étoit habile : voici ce que j'ai appris de lui ſur ſa converſion.

Sachant qu'un de ſes amis avec lequel il logeoit à Pekin, étoit Chrétien, & ignorant encore le fond & les pratiques de la Religion, il réſolut d'examiner avec attention toute ſa conduite. Il avoit remarqué qu'il ſe couchoit aſſez longtems après lui. Pour en ſavoir la cauſe, il fit une fois ſemblant de dormir, de façon pourtant que de ſon lit il pouvoit le voir. Peu après il l'apperçut ſe mettre à genoux, & prier pendant une eſpace de tems aſſez conſi-

dérable. Quoiqu'il ignorât le motif & le but de cette cérémonie, il ne lui en dit rien pour ne lui pas faire voir qu'il l'eut observé. Mais peu de jours après cet ami lui ayant dit qu'il devoit se lever de grand matin pour se rendre en quelque endroit où il avoit affaire, & celui-ci se doutant qu'il s'agissoit de quelque chose qui avoit rapport à sa Religion, résolut de l'y suivre. Ainsi le lendemain l'entendant se lever, il s'habilla de son côté le plus secretement qu'il lui fut possible, & sortit après lui. Il le suivit, mais seulement d'aussi loin qu'il falloit pour ne le point perdre de vue & n'en être point apperçu. L'ayant vu entrer dans une des deux

Eglises des Jésuites Portugais, il y entra aussi sans savoir quel lieu c'étoit.

Comme ce jour-là on y célébroit une Fête solemnelle, grand nombre de Chrétiens étoient déja assemblés, & récitoient en commun & à haute voix les prieres ordinaires avant la Messe. Il fut fort surpris de voir pour la premiere fois de sa vie un autel bien paré, un Crucifix au milieu, grand nombre de cierges allumés & tant de gens à genoux. Ce qui le frappa sur-tout, fut le signe de la Croix qu'il leur voyoit faire. Ne comprenant rien à tout cet appareil bien différent de ce qui se pratique dans les Pagodes où presque tout le culte se réduit à brûler des

odeurs, faire des prosternations devant les Idoles dont pour toute priere on prononce plusieurs fois le nom, & enfin donner de l'argent aux Bonzes.

Sa surprise fut si grande qu'elle parut visiblement sur son visage regardant de côté & d'autre, & paroissant fort embarassé, il fut bientôt reconnu pour infidelle par les Chrétiens dont plusieurs le regardoient attentivement. Il n'en fallut pas davantage pour le déconcerter tout-à-fait. Il sortit donc brusquement, le visage couvert de honte, & résolu au fond du cœur d'approfondir tous ces mysteres. Il attendit impatiemment chez lui le retour de son Camarade pour lui en demander

l'explication. Dès qu'il l'apperçut, il fut le premier à lui dire ce qui s'étoit passé, se doutant bien même qu'il seroit un de ceux qui l'auroient remarqué dans l'Eglise, & le pria de l'instruire sur tout ce qu'il avoit vu. Le Chrétien profitant de cette heureuse circonstance, lui donna quelque idée de la Religion Chrétienne, & le trouvant moins éloigné du Royaume de Dieu qu'il ne s'étoit imaginé, il le renvoya à un excellent Livre qu'il lui nomma pour en être pleinement instruit. A peine l'eut-il lu qu'il fut Chrétien ; c'est l'expression dont il se servit pour me faire mieux comprendre qu'il fut si convaincu de toutes les vérités qu'il y vit ex-

pliquées, qu'il résolut dès-lors de se faire Chrétien.

Cependant sa Profession de médecin l'ayant obligé sur ces entrefaites d'aller à trente-six lieues loin de là où on le demandoit, il se trouva dans une de nos Chrétientés. Le chef des Chrétiens de cet endroit l'ayant trouvé ainsi disposé, acheva de l'instruire, & l'envoya à notre maison de Pekin pour être baptisé. Il y fit connoissance avec trois novices Chinois que nous destinions à la Prêtrise, à laquelle ils furent admis quelque tems après. Le genre de vie qu'ils menoient dans notre maison lui parut si beau, il fut si frappé sur-tout des motifs de charité pour le salut de leurs compatriotes qui les

avoient engagés à l'embrasser, que n'étant point établi, & n'ayant aucun obstacle qui le retint dans le monde, il s'offrit de se joindre à eux.

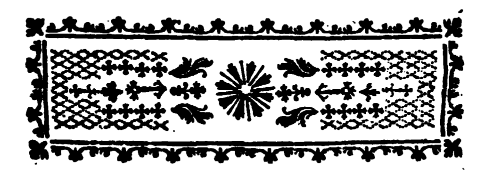
Il s'en faut bienqu'on écoutât la premiere proposition qu'il en fit : mais ce refus ne le découragea point. Etant detrompé de la vanité du monde qu'il connoissoit par une longue expérience, & le desir qu'il avoit de travailler plus efficacement à son salut & à celui du prochain étant sincere, il fit des instances si vives & si constantes pour être reçu parmi nous, qu'on s'y rendit enfin après une longue épreuve. Il est vrai qu'ayant déja quarante-six ans, un âge si avancé formoit un grand obstacle à son

deſſein, mais ſa piété bien reconnue, ſon talent à parler de Dieu, ſon zele & ſon beau caractere joints au beſoin que l'on avoit de Miſſionnaires, l'emporterent ſur cette difficulté. Six années après il fut envoyé à Macao recevoir la Prêtriſe, & aujourd'hui il eſt un bon Miſſionnaire dans la Province du *Kiang ſi* environ à 120 lieues de Canton; à mon retour de la Capitale paſſant par l'endroit où il eſt, j'eus le plaiſir de le voir, & ce fut pour moi une conſolation d'autant plus grande qu'outre les ſentiments d'amitié, qu'un intime commerce de cinq ans a formé entre nous, je ne rencontrai aucun autre Miſſionnaire dans un ſi long

voyage. Il conserve toujours sa qualité de médecin, & en fait même usage au besoin pour s'introduire auprès de bien des gens qui ne le connoissant point ne l'admettroient pas dans leurs maisons sans ce titre qui lui donne occasion de travailler à la santé de leur ame, en procurant celle de leurs corps.

Par ces exemples qui ne sont pas les seuls que je pourrois vous citer, vous voyez, Monsieur, si la dépense que nous faisons pour répandre le plus qu'il nous est possible les Livres Chinois qui traitent de la Religion, est bien employée, & si nous avons sujet de l'épargner.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE

SUR LES

Missionnaires des Indes, écrites par un homme du monde à l'Editeur du présent Recueil.

VOus m'avez souvent prié, mon Reverend Pere, de vous donner quelques connoissances de l'Inde, sur ce qui a rapport à vos Missions, mes occupations m'en ont jusqu'à présent empêché ; & débarrassé désormais de toute af-

faire, je profite avec plaisir des premiers momens de mon tems pour vous satisfaire ; je vous parle en homme desintéressé, & vous préviens d'avance que la vérité seule me dictera le petit détail dans lequel je vais entrer.

J'ai passé huit années dans l'Inde tant à Pondicheri qu'à Madrast, lassé d'entendre tenir des propos sur la conduite de vos Missionnaires, tenté même d'y ajouter foi, je voulus m'éclaircir du vrai, j'eus pour cet effet plusieurs conférences avec vos Missionnaires, & ceux d'un autre Ordre. Je ne m'en tins pas là, je questionnai les Brames qui sont, comme vous le savez, les Prêtres des Gentils. Voici mot pour mot la con-

verſation d'un de ces Brames. Afin de tirer plus de lumieres de lui je feignis de blâmer la conduite de vos Miſſionnaires dans les terres, diſant qu'ils ne s'occupoient qu'au Commerce, & que le bénéfice qu'ils tiroient de ce même Commerce les affectoit beaucoup plus que la converſion des Gentils. Vous vous trompez groſſiérement, me répondit le Brame, ſi vous penſez ainſi; quoique mon état & ma Religion exigent de moi de vous laiſſer dans l'erreur, les obligations que je vous ai m'engagent à vous tirer de celle où vous êtes, non que je croie votre Religion meilleure que la mienne, mais je veux qu'il ſoit dit parmi votre nation qu'un prêtre Gen-

t'il n'eſt pas homme à en impoſer : mais revenons à la choſe.

Les Brames du Nord (*) ſont d'honnêtes gens, & je ne leur connois d'autre défaut que celui d'être dans une mauvaiſe Religion, ils quittent leur pays d'Europe où ils ont leurs parens, leurs amis, & où, dit-on, ils ſont aſſez généralement eſtimés ; ceux que j'ai connus ſont gens d'eſprit. Voici la vie qu'ils menent dans les terres, ils ſont habillés fort modeſtement, font la plus mauvaiſe chere du monde, & je ſuis toujours étonné comme ils y réſiſtent, ils ne mangent rien

(*) Nom que les Gentils donnent aux Miſſionnaires.

de ce qui a vie, ce n'est point, comme se l'imaginent leurs ennemis, pour se conformer à la façon de vivre des Brames Gentils, c'est par pure mortification, ils passent une partie du jour à la Priere, souvent se levent pendant la nuit pour le même exercice. Leur plus grande occupation est d'élever les jeunes gens dans la Religion qu'ils professent, ils donnent tout ce qu'ils ont aux pauvres, jugent des différens qui s'élevent entre leurs Chrétiens qu'ils regardent tous comme leurs freres, ils les accordent ensemble, leur prêchent l'union; s'ils ont quelque crédit auprès des Gouverneurs des forteresses, ou des Nababs, ils l'emploient pour

pour empêcher les persécutions que ceux de notre Religion feroient aux Chrétiens ; si quelqu'un les insulte ils lui font des politesses. Ils menent enfin la vie du monde la plus exemplaire, & si je n'étois pas Brame de l'Inde, je voudrois l'être du Nord : quant au Commerce que vous dites qu'ils font dans les terres, je n'en ai jamais eu la moindre connoissance, & si cela étoit je le saurois certainement, & je vous le dirois de bonne foi. Si vous n'étiez pas un Brame, lui répondis-je, je croirois votre témoignage suspect, mais comment répondrez-vous à la question que je m'envais vous faire. Pourquoi les Brames du Nord qui

regardent, dites-vous, tous les Chrétiens comme leurs freres, ont-ils un si grand mépris pour les gens que vous appellés *Parias* ? (*) Car enfin selon notre Religion ces mêmes *Parias* sont aussi chers à Dieu que les autres hommes d'un état plus distingué. Arrêtez, Monsieur, me dit le Brame, ne confondez pas le mépris avec la distinction des états. Les Brâmes du Nord n'ont point de mépris pour les Parias par principe de Religion, mais vous-même & les autres François tenez la même conduite dans vos Colonies, chaque état est distingué chez vous, le Soldat

(*) Gens de la plus basse extraction.

n'ira pas manger à votre table, un simple habitant quoique blanc n'ira pas chez le Gouverneur comme vous y allez, il en est de même chez nous, ces gens qu'on appelle *Parias* sont destinés aux plus vils emplois. Plusieurs s'adonnent à la débauche, ils boivent beaucoup de cette liqueur qu'on appelle Raque, & perdent par-là l'usage de la raison : a-t-on tort de les regarder différemment de ceux qui tiennent une conduite réguliere qui ont des mœurs, & une façon de penser plus relevée. Bien loin d'approuver les Brames du Nord, je les blâme fort de regarder ces gens-là comme leurs freres, de les nourrir, de les faire travailler à la culture

des terres & de leur donner généralement tous les ſecours dont ils ont beſoin ; vous êtes à même de le voir dans cette Ville ; leur maiſon eſt pleine de ces gens-là ; ſont-ils malades, ils ont des remedes gratis, & ſont mieux traités que nous qui ſommes Brames, nous ne traiterions peut-être nos Confreres. Mais, lui répondis-je, à quoi bon cette diſtinction qu'ils ont dans leurs Egliſes, en faiſant mettre les *Parias* dans une Chapelle ou endroit ſéparé. Si vous n'étiez pas un homme de bon ſens, me repartit le Brame, je vous pardonnerois de donner dans des petiteſſes pareilles. Je fonde mon raiſonnement ſur une petite comparaiſon que je vais vous faire.

Pourquoi dans vos Eglises le Gouverneur & les premiers de la Ville sont-ils séparés des derniers, voici le même cas des *Parias*, & qu'importe en quel endroit du Temple on soit placé, s'il est vrai, comme vous le dites, qu'il n'y ait qu'un Dieu dans votre Religion, & que ce même Dieu soit par-tout. Vous croiriez à m'entendre que je suis prêt à me convertir, je vous avouerai de bonne foi que si mon intérêt, mon rang & ma famille ne m'obligeoient pas à un certain extérieur que nous ne tenons cependant que des préjugés de l'enfance, je me ferois Brame du Nord dès demain, tant j'admire la conduite de ces hommes là. Avez-vous encore quelques

questions à me faire, me dit-il ? Non, lui répondis-je, & nous nous quittâmes.

J'avouerai de bonne foi, mon Révérend Pere, qu'on se laisse souvent prévenir aisément faute d'éclaircissemens, je me suis trouvé dans le cas *plus* que tout autre. Mais si nous cherchions la source de tous les bruits qui courent sur le compte de vos Missionnaires, nous la trouverions peut-être chez ceux qu'une même Religion & un même état devroit engager à cacher plutôt que de mettre au jour, le défaut de ses compatriotes ; oui, mon Révérend Pere, tous ces bruits sont assurément dépourvus de toute vraisemblance.

A l'égard des cérémonies

qui ont rapport à celles de la gentilité, & qu'on reproche comme telles à vos Missionnaires, rien de plus mal fondé. Premiérement la cendre de bois de sandale dont ils se frottent le corps, & les cheveux, ne tient non plus de la gentilité, que la poudre & la pommade en France. C'est une cendre odoriférante fort saine, même au corps. L'autre cérémonie est celle de la bouse de vache détrempée dans de l'eau, dont ils frottent le pavé de leurs maisons: quoi ne seroit-il permis qu'aux seuls Indiens Gentils de se préserver des insectes dont la plupart des maisons sont remplies. Pour moi, mon Révérend Pere, qui ne suis ni Missionnaire, ni

été persécutés de tout tems. Si vos Missionnaires, indifférens sur le Salut des Indiens, menoient une vie tranquille & douce, comme la dureté du climat sembleroit le demander, peut-être n'auroient-ils pas tant d'ennemis. Je souhaiterois, mon Révérend Pere, avoir une plume assez bonne pour dissuader ceux qui jugent d'un pays éloigné de six mille lieues avec tant de partialité. Qu'a-t-on au surplus à craindre lorsqu'on n'a rien à se reprocher. Si vos Missionnaires sont calomniés & persécutés en ce monde, la récompense de l'autre vie qui sera le fruit de leurs travaux, les indemnisera de ce qu'ils auront souffert en celle-ci.

Je suis avec respect, &c.



LETTRE

DU P. CŒURDOUX,

A M. DE L'ISLE,

De l'Académie des Sciences.

Sur les mesures itineraires usitées dans les Indes Orientales,

A Pondicheri le 12 Février 1760.

MONSIEUR,

LES Géographes ne peuvent fixer la position des lieux & déterminer leur distance réciproque, sans s'être préalable-

ment assurés de la mesure itinéraire usitée dans le pays dont on leur a fourni des mémoires, & dont ils veulent dresser la carte. C'est pour cela que M. Danville ayant entrepris il y a quelques années d'en donner une nouvelle des Indes Orientales, commença par rechercher quelles sont les différentes sortes de lieues qui y sont en usage. Le détail de ses recherches qu'on peut voir à la tête de ses éclaircissemens sur cette carte, fait également honneur & à l'étendue de son savoir en ce genre & à sa pénétration.

Mais les Indes sont si étendues, les langues qui y ont cours si multipliées, & leurs termes si défigurés, lorsqu'ils

passent par une bouche Européenne, que ce seroit une espece de prodige, si ce qu'il a pu découvrir sur les mesures itinéraires de l'Inde, pouvoit s'appliquer à toutes ses parties, & avoit une exactitude à laquelle nous ne pouvons prétendre nous-mêmes, quoique placés dans les Indes, & ayant quelques connoissances des Langues du pays. Ce que je rapporterai sur cette matiere, à laquelle j'ai donné une application assez considérable, pourra servir de supplément à ce qu'en a dit cet habile Géographe.

Les Indiens partagent une révolution journaliere du Soleil en soixante petites heures, dont chacune répond à

vingt-quatre de nos minutes. Les trente premieres heures se content depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, & les trente autres, depuis son coucher, jusqu'au lever du seleil du jour suivant. Ces trente heures du jour se divisent en quatre parties ou veilles, dont chacune contient h. & demie Indiennes, & environ trois de nos heures. On partage de même celles de la nuit. Cette division du tems, qui a son origine dans l'antiquité la plus reculée, est en usage, à ce que je crois, depuis le Cap de Comorin, jusqu'aux extrémités de l'Inde chez toutes les nations dont elle est peuplée.

Rien n'étoit plus naturel

que d'appliquer la division du tems à celle de l'espace : aussi les anciens Indiens le firent-ils : & pour me servir des termes de la Langue Tamoule, ils compterent par *naliguei* de chemin, comme ils comptoient par *naliguei* de tems. Et continuant la même analogie, comme de sept *naliguei* & demi de tems, ils formerent une grande heure, ou une veille ; de même de sept *naliguei* & demi de chemin, ils formerent une grande lieue, dont la mesure est le pas d'un homme, qui sans aller ni trop vîte ni trop lentement, marche pendant une veille ; avec cette différence, que la veille s'appelle en lenr leur langue *Jâmam* & la grande lieue *Câdam* ; au lieu que

la petite heure & la petite lieue portent le même nom de *naliguei*. Au reste cette maniere de mesurer l'espace par le tems ne nous est pas entiérement étrangere ; puisque nous comptons aussi quelquefois par heures & par journées de chemin.

Je commence par le pays où l'on parle la Langue Tamoule. Ce pays s'étend depuis le Cap de Comorin, jusqu'au 14me. degré de latitude ou à-peu-près. Il renferme l'ancien Royaume de Maduré, ceux de Tanjaour, de Trichirapalli, de Gengi & autres pays, qui ont tous passé sous une domination étrangere, à l'exception du seul Royaume de Tanjaour, qui a encore son Roi particulier.

Sa largeur est bien moins considérable, étant borné à l'Orient par la Mer, & à l'Occident par les montagnes du Maleyalam & par le Mayssour. J'ai déja indiqué les deux especes de lieues qui sont en usage dans ce pays. La grande, sous le nom de *Cadam*, m'a toujours paru répondre à trois de nos lieues communes. Cette grande lieue en renferme sept & demi de petites appellées *naliguei*. Il s'en suit que celles-ci équivalent chacune à environ un quart & demi-quart d'une lieue commune de France.

Avant de parler des autres parties du continent, & de leurs mesures itinéraires, je ferai connoître celles qui sont

en usage dans l'Isle de Ceilan, laquelle tient, pour ainsi dire, au pays Tamoul. Je ne doute nullement que cette Isle ne soit la fameuse Taprobane des anciens. Les anciens Grecs & Romains faisoient de cette Isle un autre monde égal au leur. Ils avoient ajouté trop de foi aux rélations des Indiens de leur tems, égaux ou même supérieurs à ceux d'aujourd'hui en fait d'idées gigantesques: ils donnoient à cette Isle une grandeur démesurée, mais proportionnée à la grandeur des énormes Géants dont elle étoit peuplée selon eux. Les anciens Astronomes Indiens faisoient passer leur premier méridien par cette Isle, & suivant les Poëtes il passoit par

le Palais d'un fameux Géant à dix têtes lequel étoit Roi de l'Isle.

Dans cette Isle il y a deux mesures itinéraires, ainsi que dans le pays Tamoul, la grande s'appelle *Gaoua* en langue *Singale*, qui est celle des plus anciens habitans de Ceilan. Pour m'assurer de la grandeur du *Gaoua*, j'ai eu recours à différentes combinaisons. J'ai sur-tout tablé sur la latitude de deux villes marquées sur la Carte de Mr. Danville, *Colombo* & *Negombo*, que j'ai supposée exacte : & de leur distance réciproque, j'ai enfin conclu que le *Gaoua* de Ceilan étoit la moitié du *Cadam* Tamoul, & qu'il revenoit par conséquent à une lieue & demi ; puisque celui-

là eſt égal à trois lieues communes, ainſi que je l'ai dit plus haut.

Un rapport ſi marqué entre ces deux grandes meſures itinéraires en annonce, ce ſemble, un pareil entre leurs ſous-diviſions. Peut-être cela étoit-il autrefois ; quoiqu'il en ſoit, aujourd'hui le *Gaoua* de Ceilan ſe ſous-diviſe en ſix *Atacma*, dont chacun par conſéquent revient à un quart de nos lieues communes. Ces deux meſures le *Gaoua* & l'*Atacma* ſont les ſeules, à ce qu'on m'a aſſuré, qui aient cours dans toute l'Iſle. Ce terme de *Gaoua* doit être remarqué, parce que nous le retrouverons ailleurs, quoiqu'un peu défiguré.

Je reviens au continent :

ceux qui sont au fait de la Géographie de l'Inde, savent qu'une large chaîne de montagnes, qui commence, ou qui aboutit si l'on veut, au Cap de Comorin, partage la Peninsule en deux parties inégales. Cette chaîne de montagnes qui en occupe une partie considérable forme un grand pays connu sous le nom de *Maleamé* ou *Maleyalam*, qui indique que c'est un pays de montagnes. C'est par la même raison que les Portugais l'appellent le pays *da Serra*. Et c'est une erreur assez plaisante d'un Auteur récent, lequel moins savant en Portugais qu'en Latin, a écrit qu'on a donné le nom de *Serra* au pays dont je parle, à cause de je ne sais quelle

figure de *Scie* qu'ont, dit-il, les montagnes qui les composent. Il commence du côté du Sud, au Royaume de *Travancor*, ou *tirouvancôdou* qui renferme plusieurs autres petits états, & s'étend au-delà de Mahé. Les Montagnards, car c'est ainsi qu'on *les* appelle, ont une langue & des coutumes particulieres. Une des plus extraordinaires & qui n'a peut-être lieu en aucun autre endroit de l'univers, c'est que dans une caste très-noble, & de laquelle sont la plupart des petits Princes du *Malcyalam*, une femme peut avoir, & a réellement plusieur maris à la fois.

Dans ce pays ainsi que dans les autres dont nous avons parlé, on se sert de deux me-

sures itinéraires. La grande s'appelle *Cadam* & la petite *Naliguei*, comme dans la langue Tamoule.

Entre le *Maleyalam* & la partie plus Nord du pays Tamoul est le *Mayssour* lequel s'étend bien au-delà vers le Septentrion. Cet état beaucoup plus étendu aujourd'hui qu'il ne l'étoit autrefois, s'agrandit de jour en jour, par l'ambition des ministres de ses Rois, si tant est qu'ils méritent ce nom. Les Mogols au moins dont ils sont Suzerains, ainsi que presque tous les autres Princes de l'Inde, ne les regardent pas comme tels. Ils ne sont point de la Caste des Raja, mais de celle des Potiers de terre, qui est fort basse dans le pays.

Le *Mayssour* a aussi deux mesures itinéraires, lesquelles ne different de celles du pays Tamoul, que par les termes. Car le *Mayssour* proprement dit, a sa langue particuliere appellée *Cannada*, laquelle participe & du *Tamoul* & du *Telougou.* Dans cette langue la grande mesure se nomme *Pavada*, ou comme parle le Peuple *Gaouda*. Elle répond au *Cadam* Tamoul, & revient comme lui à trois de nos lieues communes. Le Gavada se divise en sept *gueliguei* & demi, dont chacun répond à 24 minutes de chemin, comme le *Naliguei* dont nous avons parlé plus haut.

Mais il y a encore dans le Mayssour une autre sorte de lieue

lieue connue ſous le nom de *Haradâri*, qui ſignifie à-peu-près une courſe. On en compte quatre dans le *Gavada*, & chaque *Haradâri* eſt cenſé égal à deux *gueliguei*, ce qui en donneroit huit pour le *Gavada* au lieu de ſept & demi. Mais en quel pays le peuple ſe pique-t-il de parler avec préciſion quand il s'agit de lieues & de chemin ?

Je retrouve cette maniere de parler par *courſe* dans le pays *Telougou*, qui confine en partie avec le Mayſſour du côté de l'Oueſt. Le pays où l'on parle la langue ainſi nommée eſt fort étendu. Sa longueur eſt au moins de cent lieues du Sud au Nord : il commence vers le 14. degré de latitude & finit vers le 20e.

Sa largeur est inégale, & n'est pas aisée à fixer. Le *Telougou* est proprement la langue du Carnate, mais elle a cours en d'autres pays voisins.

La double mesure itinéraire du pays Tamoul a cours dans ces pays, mais sous des noms différens, malgré l'affinité & des pays & des langues. Dans celle-ci la grande mesure se nomme *Amada*, & la petite *Ghadia*. Ce dernier terme sert aussi pour exprimer la petite heure de vingt-quatre minutes : de sorte que l'on dit tant de *Ghadia* de chemin, comme l'on dit tant de *Ghadia* de temps. Mais la veille ou l'espace de trois heures a un nom différent de celui de la grande lieue, & se nomme *Jâmou*.

L'*Amada* se partage aussi en quatre parties comme le *Gavada* du Mayssour, elles se nomment *Parouvou*, comme qui diroit une *course*. Cette division a sur-tout lieu dans les pays situés vers le 15e. degré de latitude. Après plusieurs expériences, & avoir souvent voyagé dans ce pays, la montre à la main, il m'a paru que le *Parouvou* étoit d'une heure de chemin ; ce qui donneroit quatre lieues à l'*Amada*, au lieu de trois qu'il devroit seulement avoir : mais il se pourroit faire que dans le *Carnate* les lieues fussent plus grandes qu'ailleurs, de même qu'il y a une diversité très-grande entre celles qui ont cours en France dans nos différentes Provinces. Ce

qui eſt ſûr, c'eſt que dans le pays dont je parle, on prétend qu'un *Amada* de chemin répond à un *Jamou* ou une des veilles du jour, leſquelles ſont ſûrement de trois heures.

En avançant vers la partie plus nord du *Carnate*, on parle encore par *Amada* : mais le terme de *Ghadia* ne ſert plus que pour exprimer la petite heure, qui comme nous l'avons dit répond à vingt-quatre minutes : on s'y ſert du terme de *Coſſe* en parlant de chemin. Je ne vois point d'autre raiſon de ce changement d'expreſſion, ou peut-être même de meſure itinéraire, que la plus grande fréquentation avec les Maures, auxquels ce pays eſt comme

immédiatement soumis. Les Maîtres du pays parlant incessamment par *Cosses* le peuple s'est insensiblement accoutumé à leur maniere de s'exprimer, & en adoptant ce terme, ainsi que plusieurs autres de la langue Indoustane, il a comme oublié le mot propre de sa langue naturelle.

Mais il est un autre pays dans les Indes, qui a sa langue particuliere, dont le peuple ne joue qu'un trop grand rôle pour le bonheur des autres nations Indiennes. Ce pays s'appelle *Maharachtram*, c'est-à-dire, *grand pays*, dont nous avons formé le nom de *Marattes*, que nous donnons à la nation qui l'habite. Son empire, avant les

conquêtes des *Mogols*, étoit presqu'aussi étendu que les Indes. Ceux-ci étoient venus à bout d'abaisser la puissance des *Marattes*, mais non pas de la détruire entiérement, & en leur enlevant la Souveraineté d'une grande partie du pays, ils avoient été obligés de leur céder une portion considérable des Tributs qui s'y levent. Et ce sont ces Tributs que les Marattes vont répeter de toutes parts à main armée. Il est vrai que c'est une nécessité pour eux d'en agir ainsi; les Indiens ne savent pas donner autrement que par force, ce qu'ils doivent le plus légitimement : mais aussi s'ils donnoient de bonne grace aux Marattes ce qui leur est dû, ceux-ci

jugeant par-là de l'abondance qui regne chez eux, feroient monter leurs prétentions plus haut, & redoubleroient leurs extorsions. Divisez donc en différens partis, les uns pénetrent quelquefois jusqu'au Cap de Comorin, d'autres s'avancent dans le Bengale & dans les autres parties de l'Indoustan, portant par-tout le ravage & la désolation. Comme ces partis ne sont guere composés que de Cavalerie armée à la legere, & très-exercée au pillage, il est fort difficile de les éviter : ils paroissent lorsqu'on s'y attend le moins, & ils sont bien loin avec leur butin, avant qu'on se soit mis en état de leur résister. Il n'est pas rare aussi de

voir les Marattes m
pied des armées depl
mille chevaux contre
res, avec lesquels ils
que toujours en gue
ler jusqu'aux portes
faire trembler le gı
gol sur son Trône
L'invasion du fan
der-cha dans l'Indoı
voit pas peu contrib
ser prendre aux Ma
nouvel ascendant
pays qui venoit d'ê
humilié : ils auroien
réprimés par *Nisam*
ou *Azefia*, ce vieu
Politique qui avoi
les Persans dans les
il le devoit faire e
de Gouverneur du I
confine avec le pay
rattes : Mais secrétem

telligence avec eux, il n'étoit pas fâché d'avoir comme à sa main un ennemi puissant, toujours prêt à être lâché contre son Souverain, dont il n'étoit pas aimé, & un prétexte pour se tenir éloigné de la Cour, dans la nécessité prétendue d'être toujours à portée de réprimer un peuple remuant & voisin de son Gouvernement.

La mort de Nazerzing, fils & successeur de Nizam-Moulouc qui vint se faire tuer en 1750 à douze lieues de Pondichéri, lorsqu'il ne prétendoit rien moins que de jetter, ainsi qu'il le disoit, la derniere pierre des fondemens de cette Ville dans la Mer, sa mort, dis-je, & celle de son successeur qui suivit

de près, réveillere
tion des Marattes, &
parerent de plusieu
du Décan. Les trou
çoises qu'on fourn
veau Gouverneur l
la juste confiance
na à Mr. de Bussy
manda ces troupe
plusieurs années
pour eux un frei
retint : Mais on peu
le torrent ne fut
pour un tems : &
blesse de Gouvern
regne dans tout l'E
gol : il y a apparenc
quelques années,
tes seront maîtres d
can Je ne parle po
tres conquêtes qu'i
du côté du Nord, l
sont peut-être pas

dues que celles qu'ils ont faites du côté du Sud ; & comme elles vont en augmentant de tous côtés il n'est pas aisé de fixer les bornes de l'Etat des Marattes.

Sa Capitale est *Satara* dont Mr. Danville n'a osé fixer ni la latitude ni la longitude ; les recherches qu'il a faites à ce sujet ne lui ayant fourni aucun résultat assez certain pour les déterminer, je ne sais si j'aurai été plus heureux que lui. Les différens rapports qui m'ont été faits par des voyageurs & par des gens du pays même, m'ont donné, après bien des combinaisons, quatre points assez peu éloignés les uns des autres, entre lesquels prenant un milieu, il me paroît que la

latitude de *Satara* doit être placée à 17 d. 55 m. & sa longitude à 91 d. 12 m. C'est sur-tout sur la Carte de M. Danville que je me suis fondé dans cette détermination, supposant certaine la latitude de *Daboul*, & comptant sur l'exactitude d'une route qu'il a marquée avec des points, laquelle aboutit d'une part à Daboul, & de l'autre à Visapour.

Vous trouverez un peu longue cette digression sur les Marattes & leur Capitale. Mais peut être aussi vous paroîtra-t-elle de quelque utilité, pour faire connoître un des plus puissants peuples des Indes, & déterminer un point de Géographie assez incertain jusqu'à présent.

Pour revenir aux mesures itinéraires, celles du pays Maratte sont de deux ou trois sortes, comme dans les pays dont j'ai déja parlé. La grande se nomme *Gan* ou *Gaoun*; elle est composée de Cosses & demi-Cosses, & elle en contient huit suivant les uns & quatre suivant les autres; ce qu'on reconnoîtra revenir au même; quand je parlerai des diverses especes de Cosses. L'on y connoît aussi la petite mesure sous le nom de *Guedi*, que l'on nomme aussi *Gatca*. Il est aisé de remarquer que ce nom de *Guedi* approche fort de celui de *Gueliguei* du Maïssour, & de celui de *ghadia* du Carnate. Le *Gan* revient à peu-près à *l'amada* Telougou, & par consé-

quent à environ quatre heures de chemin, & même moins.

Ce que nous venons de dire des mesures itinéraires Marattes doit s'entendre d'un autre pays plus Sud, mais plus Nord que le *Maleyalam* avec lequel il confine peut-être immédiatement. La langue qu'on y parle s'appelle *Concouni*; c'est celle du peuple de *Goa*; & le pays ou elle est en usage commence un peu au-delà de cette ville; il a peu d'étendue du côté de l'Ouest, d'où l'on peut conclure que ce pays est assez petit. Comme cette Langue a beaucoup de rapport avec la Maratte, les termes dont on s'y sert pour exprimer les mesures itinéraires, & la lon-

gueur qu'on leur donne ſont abſolument les mêmes.

La Langue Maratte eſt uſitée depuis les environs de Goa, juſqu'à Sourate: & c'eſt là que commence celle des Gouzarates auſſi bien que leur pays, dans lequel les Marattes ont fort pouſſé leurs conquêtes. La grande lieue y eſt en uſage ſous le nom de *Gaou*, & un *Gaou* eſt compoſé de quatre Coſſes. Chaque Coſſe eſt compoſée de deux *Guedi*, terme commun à cette Langue & à celle des Marattes, pour exprimer la petite lieue Indienne. Mais dans l'uſage ordinaire, le terme de Coſſe a preſqu'entiérement prévalu. Comme les Gaou Gouzarates ſont fort grands, il s'enſuit que les Coſſes le ſont

aussi : elles équivalent à près d'une de nos lieues. A l'Ouest du Gouzarate, est le pays de Candés. On y parle aussi par *Gaou*, & il est, dit-on, d'une grandeur extraordinaire.

Ce que je viens de dire des *Gan* & des *Gaou* prouve que c'est avec justice que Mr. Danville a relevé l'erreur grossiere de Tavernier, qui compte soixante-un *Gaou* depuis Sourate, jusqu'à *Goa*, mais aussi ce voyageur n'est point tant repréhensible d'avoir attribué quatre lieues communes à cette mesure, au lieu de quatre cosses, l'une & l'autre étant fort égales en certains lieux.

Quant aux pays plus Nord que ceux dont j'ai parlé, je

n'ai pu savoir exactement si la grande mesure Indienne y est fort en usage : le nom au moins n'y est pas inconnu, & on l'appelle en Maure *Gaou*, comme en *Gouzaratte*. Ce qui est de sûr, c'est qu'on y parle sur-tout par *Cosse*; en sorte que je pense que c'est la seule où presque la seule mesure itinéraire dont on use dans le reste des pays soumis au Grand Mogol, & c'est de cette mesure qu'il faut parler maintenant avec quelque étendue.

On en distingue de plusieurs sortes, voici celles qui sont venues à ma connoissance, les *Zemidari* cosses, les *Pacca* Cosses, les *Catcha* Cosses ou cosses d'armée, & les *Rosmi* cosses. Les premie-

res ſont extrêmement grandes, & paroiſſent répondre à une grande lieue de Bretagne. Les *Pacca* Coſſes le ſont beaucoup moins, & répondent à-peu-près à une lieue de l'Iſle de France. Pour les *Catcha* Coſſes ou les petites Coſſes, elles n'équivalent guere qu'à une demi-lieue commune. Les Coſſes d'armée ſont la même choſe que les *Catcha* Coſſes. Les *Roſmi* Coſſes ſont celles qu'on va meſurant devant un grand Nabab lorſqu'il voyage : cela ne ſert guere que pour le faſte & la vanité des Seigneurs Maures. Rien effectivement n'eſt plus fautif que cette meſure, par la négligence de ceux qui ſont chargés de cette opération, &

le peu de ſoin qu'ils ont de bien tendre la corde. J'aurois bien voulu ſavoir de combien de coudées eſt cette corde, car la coudée eſt la meſure preſqu'univerſelle de ce pays, & combien de fois elle doit être tendue pour faire une Coſſe, mais je n'ai pu le découvrir juſqu'à préſent, je ſerai peut-être plus heureux dans la ſuite, & cette connoiſſance pourroit donner une idée un peu plus exacte des Coſſes Indiennes.

Il paroît que les *Catcha* Coſſes ſont plus en uſage que les autres Coſſes dans le Gouvernement du Decan: & comme ce ſont celles des armées, il y a lieu de croire qu'elles ont lieu dans tout l'Indouſtan, vu les fréquentes guerres dont

ce pays eſt agité, & les troupes qui ſont ſans ceſſe en campagne de tous côtés. L'on compte ſans doute de la même maniere dans toutes les armées du même Souverain, ſans s'aſtreindre aux différentes ſortes de Coſſes qui ſont en uſage dans les diverſes Provinces de ce vaſte pays. Cela même a pu les introduire de toutes parts; d'autant plus que ce ſont celles qu'on trouve écrites ſur les piliers qu'on a plantés de Coſſe en Coſſe en certains lieux.

Ces piliers ſont placés à droite & à gauche à ſix toiſes de diſtance l'un de l'autre: en certains endroits ils ſont de maçonnerie en pierre, ils ont deux toiſes de hauteur,

& sont terminés par un globe dans le goût des tours des mosquées, ils sont ronds, & leur diametre est d'environ trois pieds. En d'autres lieux ce ne sont que de simples pierres fort hautes, d'une seule piece & un peu façonnées : ces piliers en d'autres cantons ont à peine trois pieds de haut. Mais de quelque façon qu'ils soient construits on y lit combien il y a de Cosses de là à tel endroit.

Il ne faut pas croire que ces piliers se trouvent dans toutes les Indes : je n'en ai jamais vu un seul dans mes différens voyages, & le P. de Montjustin qui a parcouru le Decan dans tous les sens, ainsi que vous le pouvez connoître par la Carte des rou-

tes de l'armée Françoise dressée sur les mémoires : ce Pere, dis-je, assure que ces piliers sont fort rares, qu'il en a trouvé dans le voisinage de Masulipatam & de Hederabad, & presque point ailleurs. Peut-être étoient-ils plus nombreux autrefois : car ceux qui subsistent tombent en ruine en plusieurs endroits, & il se peut faire qu'en plusieurs autres, le tems ait détruit ceux qui n'étoient que de maçonnerie. La même chose sera peut-être arrivée, vu la négligence du Gouvernement Maure, dans les pays même plus voisins de Delhi, où nos Voyageurs François en ont, disent-ils, rencontré. Un Persan homme d'esprit qui a voyagé dans toutes

les parties de l'Indoustan m'a assuré qu'on n'en trouve qu'au près des grandes villes, & qu'ils ne vont pas à plus d'un ou deux *Manzil* ou journées.

Mais quel est le premier inventeur de ces Piliers? C'est ce qu'il n'est pas aisé de découvrir. Si ce que Mr. Danville fait dire à Strabon est vrai, que les Magistrats Indiens avoient un soin particulier des chemins publics, & d'y faire élever les piliers dont on a parlé, il faut que la chose soit bien ancienne; mais il faut avouer en même tems que les Indiens d'aujourd'hui ont bien dégénéré de leurs ancêtres, quelque attachés qu'ils soient à leurs anciens usages; puisqu'ils n'ont pas la premiere idée de ce

qu'on attribue à leurs devanciers, & qu'on ne trouve aucune trace ni aucun *indice* de ces colonnes, non-ſeulement dans leur pays, mais encore dans leurs anciens livres.

Pour revenir aux Coſſes & aux pays où elles ſont plus en uſage, je ne vois aucune difficulté à y trouver la double ou même la triple meſure itinéraire que j'ai indiquée ailleurs. La petite Coſſe répond aſſez bien à vingt-quatre minutes de chemin, & par conſéquent au *Naliguei* Tamoul, & au *Ghadia* Telougou. La grande Coſſe répondra au *Parouvou* Telougou & au *Haradâri* du Mayſſour. La grande meſure de trois ou quatre heures de chemin

chemin est connue dans la langue Maure ou Indoustane sous le nom de *Gaou*.

De cette diversité de Cosses il résulte un inconvénient qui pourroit faire tomber en erreur les Géographes d'Europe. Nos voyageurs Européens dans les Indes ayant appris des Maures à compter par Cosses, se servent ensuite de ce terme même dans les pays où il n'est pas usité. Et peu d'accord entre eux sur la longueur de cette mesure, ils lui attribuent les uns une demi-lieue, les autres, trois quarts de lieue de chemin. Cette différence vient du lieu où ils ont commencé à compter par Cosses: quelque part qu'ils aillent ensuite, ils attribuent toujours la même longueur à

TABLE

DES MATIERES

Contenues dans le 34e. Recueil des Lettres édifiantes & curieuses.

PRÉFACE. pag. iij.

nes contre le n
reur. Il y eut c
Mogole comma
fils de l'Emp
conspiration po
ce jeune Prince
deux Omrhas c
du Grand Mo
dés que cette
réussiroit, mass
pereur & jette
par les fenêtres.

Conduite du jeune
il apprit cette n

Devenu Empereu
d'Amet-Schah
nir à sa Cour le
Nisam, lui d
de Mouzaferzi
clare Souba, c
de ses armées &
des Royaumes
& d'Aureng-

Lettre du P. Trembloy, Miſ-

Fin de la Table.

A Nismes, de l'Imprimerie de PIERRE BEAUME. 1776.

